L'Histoire
www.lhistoire.fr

Moyen Age
L'ART DU FAUX

MAHOMET

Histoire d'un prophète



Mahomet dans Le Livre de l'ascension du Prophète, *manuscrit turc, 1436*

BEL 7,90€ - LUX 7,90€ - CH 12,50CHF - D 8,70€ - ESP 7,90€ - IT 7,90€ - GR 7,90€ - PORT.CONT 7,90€ - DOM 7,90€ - NCAL 1030XPF - MAR 73MAD - TUN 11,50TND - CAN 11,99$CAD
-537 H - F: € - RD

L'AVENIR A UNE HISTOIRE

SIMONNE MATHIEU,
UNE COMBATTANTE

PRODUCTION ORIGINALE

TOUTE L'HISTOIRE

CHAMPS DE BATAILLE

INÉDIT

PROGRAMMATION SPÉCIALE
ROBERT BADINTER

Une chaîne Mediawan

Disponible **en replay**

CANAL+ orange SFR free bouygues TELECOM BIS TELEVISIONS prime video CHANNELS Molotov.TV by fuzo

Simonne Mathieu, une combattante : © AP Archive / Champs de Bataille : © Luc Pottiez_ILABS studio-Charge large pano / Spéciale Badinter et l'Aboliton : © Archives Nationales Pôle Justice

Histoire apaisée

C'est au XVIIIe siècle qu'on entreprit vraiment de faire l'histoire des religions – de les classer, de les comparer. Le polythéisme gréco-romain rejoignit les mythologies plus lointaines sur les rayons du merveilleux. Plus délicat bien sûr était de s'attaquer à la Bible et aux monothéismes révélés. On pouvait s'appuyer sur une solide tradition d'étude critique venue des humanistes. On sait cependant quels ennuis valut à Ernest Renan, grand spécialiste de langues antiques, et respecté professeur au Collège de France, l'audacieuse entreprise d'écrire, en historien, une *Vie de Jésus* (1863). Chrétien ou pas, on s'est habitué depuis à raconter les pérégrinations d'un prophète juif nommé Ben Yehouda, né il y a environ 2000 ans dans la Palestine romaine, travaillée par le foisonnement des sectes rivales, agitateur vénéré par les foules mais insupportable aux élites gouvernantes et finalement crucifié sous le règne de Tibère.

Il a bien existé, au VIIe siècle de notre ère, dans l'Arabie de l'Ouest, un prophète que la Tradition nomme Muhammad

Il fallait aussi un certain courage à une petite troupe de spécialistes menée par Mohammad Ali Amir-Moezzi, à qui l'on doit déjà un monumental *Coran des historiens* (Éditions du Cerf, 2019) pour entreprendre une histoire scientifique du Prophète de l'islam.

Ce n'est pas dans le Coran (où il n'est cité que cinq fois) qu'il faut chercher la vie du Prophète. Ni dans la Sira, biographie autorisée, compilée sous les Abbassides, près de deux siècles après sa mort, et qui se contredit même sur le nombre de ses épouses. Pas plus que dans les hadith, milliers de textes qui rapportent ses paroles et ses actes.

Il est possible cependant de reprendre, en philologue, toutes ces sources dites « de la Tradition », d'en faire l'étude critique, de les confronter aux sources contemporaines, en hébreu, en grec, en latin, en syriaque, en persan, issues des milieux juifs, chrétiens ou zoroastriens, mais aussi aux données de l'épigraphie et de l'archéologie. S'il ne sort pas de tout cela une véritable biographie, il est tout de même possible de restituer Muhammad dans son contexte géographique, social et bien sûr religieux.

Il a bien existé, au VIIe siècle de notre ère, dans l'Arabie de l'Ouest, celle des villes, ouvertes au grand commerce caravanier et accueillantes aux monothéismes juif et chrétien, un prophète que la Tradition nomme Muhammad. On le repère à La Mecque, ville de pèlerinage, mais aussi de la rivalité des tribus, celle des Quraych, chargés des affaires religieuses, et celles des Omeyyades, riches élites commerçantes.

On trouve même la trace dans les textes (en 625, trois ans après l'hégire) d'une alliance entre des exilés mecquois et les clans de la prospère Médine. Muhammad alors est devenu chef de communauté et, pour reconquérir La Mecque, se fait chef de guerre. A sa mort, une grande partie de l'Arabie est gouvernée au nom de la religion qu'il prêche. En 692 son nom est gravé sur le Dôme du Rocher à Jérusalem.

De ce sujet, nous n'ignorons pas les enjeux. Depuis le Moyen Age, le récit de la vie de Muhammad a fait l'objet, en Islam, de multiples réécritures doctrinales qui nous renseignent surtout sur les intentions de leurs auteurs. Il a été, dans l'Europe chrétienne, méchamment caricaturé, quoiqu'aussi quelquefois érigé en modèle. Tout cela ne nous informe guère sur l'islam des premiers temps. Pas plus que le déchaînement de violence des groupes djihadistes qui, depuis vingt ans, ont entrepris d'imposer leur vue. Au prix de quelques contresens.

Le Coran ne prohibe pas les images. Et s'il est vrai que la majorité des portraits du Prophète ont été produits avant 1600, surtout dans l'espace turco-persan, et qu'ils deviennent plus rares après cette date, ils ont donné lieu, en terres d'Islam, à une riche tradition iconographique dont l'analyse nous éclaire aussi sur les différences entre ses branches rivales.

Nous avons voulu, dans ce dossier, en faire l'histoire. Une histoire qui mérite d'être racontée, sans polémique, jusque dans les salles de classe. Une histoire apaisée. ■

L'Histoire

@ Retrouvez toute l'actualité de *L'Histoire* sur www.lhistoire.fr

Retour sur Marc Bloch

A la suite de la publication de notre dossier sur Marc Bloch dans L'Histoire *n° 535 (septembre 2025), les descendants du résistant et écrivain Jean Bloch-Michel (1912-1987), second fils du frère aîné de l'historien, contestent le lien entre la torture du neveu et l'arrestation de l'oncle.*



« Nous, filles et fils d'Henry Bloch-Michel et petite-fille de Jean Bloch-Michel, sommes indignés par les propos de Peter Schöttler publiés dans votre revue *(n° 535, p. 38)* concernant notre oncle et grand-père.

Non, Jean Bloch-Michel n'est pas suspect de "traîtrise", et sa remise en liberté n'a rien de "suspicieux". Cette accusation sans références nous est insupportable.

Jean Bloch-Michel est entré très tôt dans la Résistance. Installé à Cannes après s'être évadé de captivité, il est accueilli par Bernadette Ratier, et entre en contact avec le mouvement Combat. En 1943, "brûlé" à Cannes, il s'installe à Lyon, où il devient l'adjoint du responsable régional de Combat (et non de Franc-Tireur comme il est mentionné par erreur dans l'article). Il est arrêté en mars 1943 et atrocement torturé à la prison de Montluc. Il subit notamment le supplice "de la baignoire" et il est pendu par les oreilles. Il en gardera de sérieuses séquelles.

Jean Bloch-Michel n'a jamais caché qu'il avait parlé sous la torture. Il a même écrit dans son livre *Les Grandes Circonstances* (Gallimard, 1949) : "Le bourreau vous enlève ce qu'on nomme dignité. *[…]* La torture est déshonorante pour la victime. Le souvenir que j'en garde, c'est d'avoir été transformé pendant des heures en une bête hurlant, pleurant, suppliant, demandant pardon, reconnaissant d'une trêve apportée à mes douleurs, et prêt, comme un chien, à lécher les mains de mes bourreaux pour les remercier de ne pas me faire souffrir davantage, ou parce que l'un d'eux m'avait appelé 'mon vieux'."

Qu'a-t-il dit sous la torture ? On l'ignore. De nombreux résistants torturés ont parlé et ont malgré eux livré des camarades à la Gestapo, sans qu'on puisse porter quelque jugement que ce soit là-dessus. D'après l'article en question, Marc Bloch lui-même n'est pas resté muet. Alors peut-on parler de "traîtrise" ? Un traître, c'est quelqu'un qui change de camp, qui est "retourné" par l'ennemi. Rien dans la conduite ultérieure de Jean Bloch-Michel, dans sa participation aux combats de la Libération de Paris, dans son rôle éminent dans la rédaction du journal *Combat*, au côté d'Albert Camus, ne rend plausible cette hypothèse intolérable.

Aucun élément de preuve, aucune source n'a été citée pour étayer cette accusation.

Venons-en maintenant à la remise en liberté de Jean Bloch-Michel. Ces circonstances sont relatées dans les Mémoires de son frère aîné Henry Bloch-Michel (document privé), résistant depuis 1942, présent de janvier à avril 1944 à Lyon, où il était responsable pour la zone sud du "Noyautage Administration publique" pour le mouvement Combat, avant de rejoindre le maquis du Mont Mouchet.

Comme le relate Henry Bloch-Michel, c'est à Bernadette Ratier, résistante de la première heure, que Jean doit sa libération. Quelques mois avant l'arrestation de Jean Bloch-Michel, Bernadette Ratier avait croisé à Paris le docteur K., avocat dans le civil. Après avoir, dans un premier mouvement, feint de ne pas le reconnaître, elle accepta de le rencontrer, pensant que cela pouvait se révéler utile pour ses activités dans la Résistance. Ayant appris l'arrestation de Jean Bloch-Michel, elle décida de s'adresser au docteur K., prétextant que Jean était le fiancé d'une de ses filles. Le docteur K., sans doute conscient que la défaite de l'Allemagne était inéluctable et qu'il risquait d'avoir des comptes à rendre, obtint de la Gestapo la remise en liberté de Jean Bloch-Michel.

Il n'y a donc rien de "suspicieux" là-dedans. Aucun lien ne peut être établi entre la remise en liberté de Jean Bloch-Michel et l'arrestation de Marc Bloch. Les rumeurs qui ont été formulées à son égard sont infondées et intolérables. »

Catherine Bloch-London, Anne Desfontaines, Rémy Bloch, Angèle Rossi

L'Histoire

La rédaction de *L'Histoire* est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.
Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du Code de propriété intellectuelle).
Toute copie doit avoir l'accord du Centre français de droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris. Tél. : 01 44 07 47 70. Fax : 01 46 34 67 19).
L'éditeur s'autorise à refuser toute insertion qui semblerait contraire aux intérêts moraux ou matériels de la publication. Les nom, prénom(s) et adresse de nos abonnés sont communiqués à notre service interne et aux organismes liés contractuellement avec *L'Histoire*, sauf opposition motivée. Dans ce cas, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal.

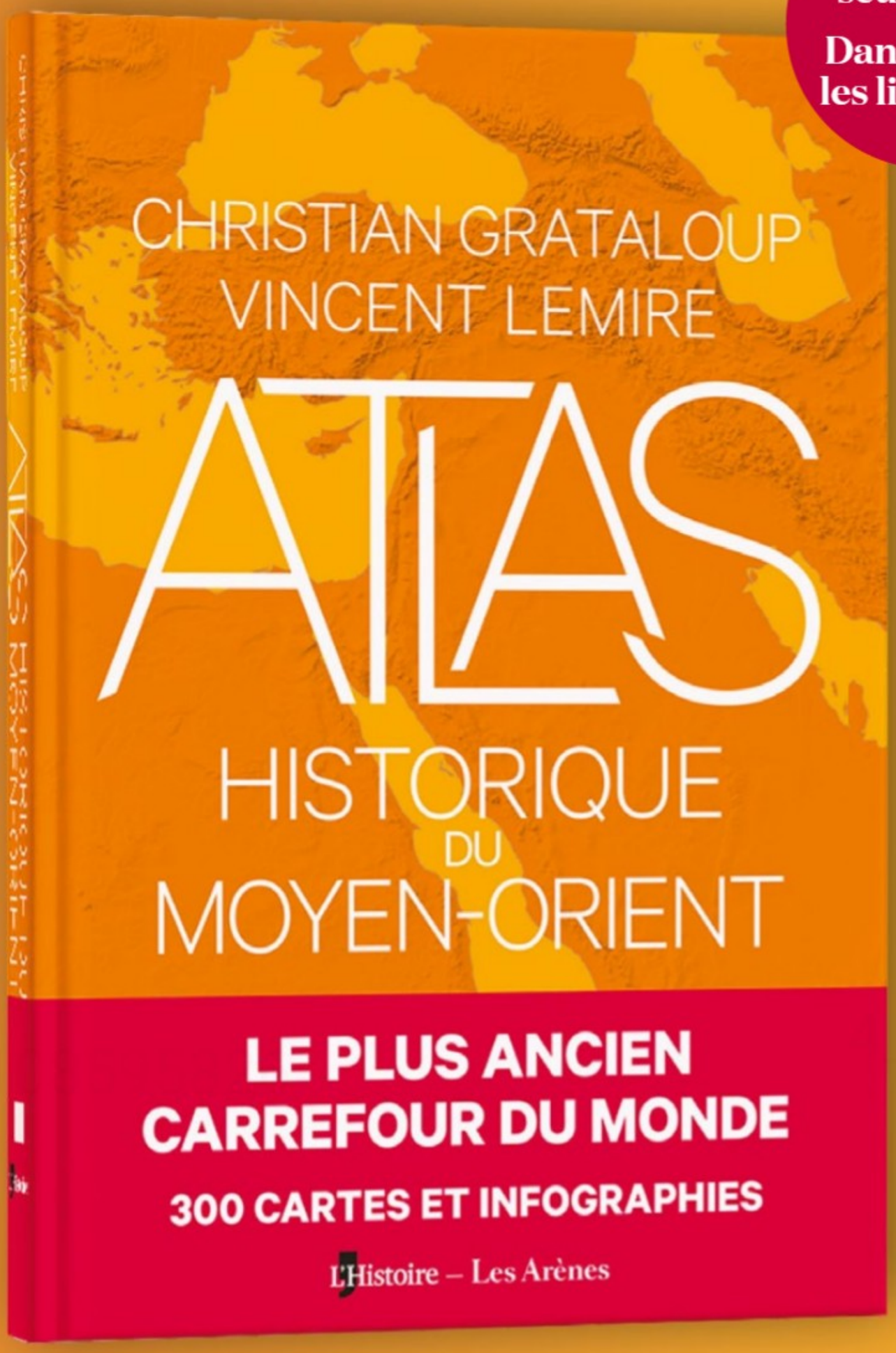
Commission paritaire n° 0428 K 83242.
ISSN 0182-2411.

L'Histoire est publiée par les Éditions L'Histoire
Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel
Dépôt légal octobre 2025
© 2025 Éditions L'Histoire

En vous inscrivant à l'adresse privilege-abonnes@histoire.presse.fr, vous pourrez recevoir la newsletter et les informations de *L'Histoire*.

Origine du papier : Autriche - Eutrophisation (Ptot) : 0,018 kg/tonne - Taux de fibres recyclées : 33 %.
Imprimé par BLG, Toul (54), France - Certifié PEFC

Sauf mention contraire de son auteur, toute lettre parvenue à la rédaction de *L'Histoire* est susceptible d'être publiée dans le magazine. Par souci de brièveté et de clarté, la rédaction se réserve le droit de ne publier que des extraits des lettres sélectionnées.



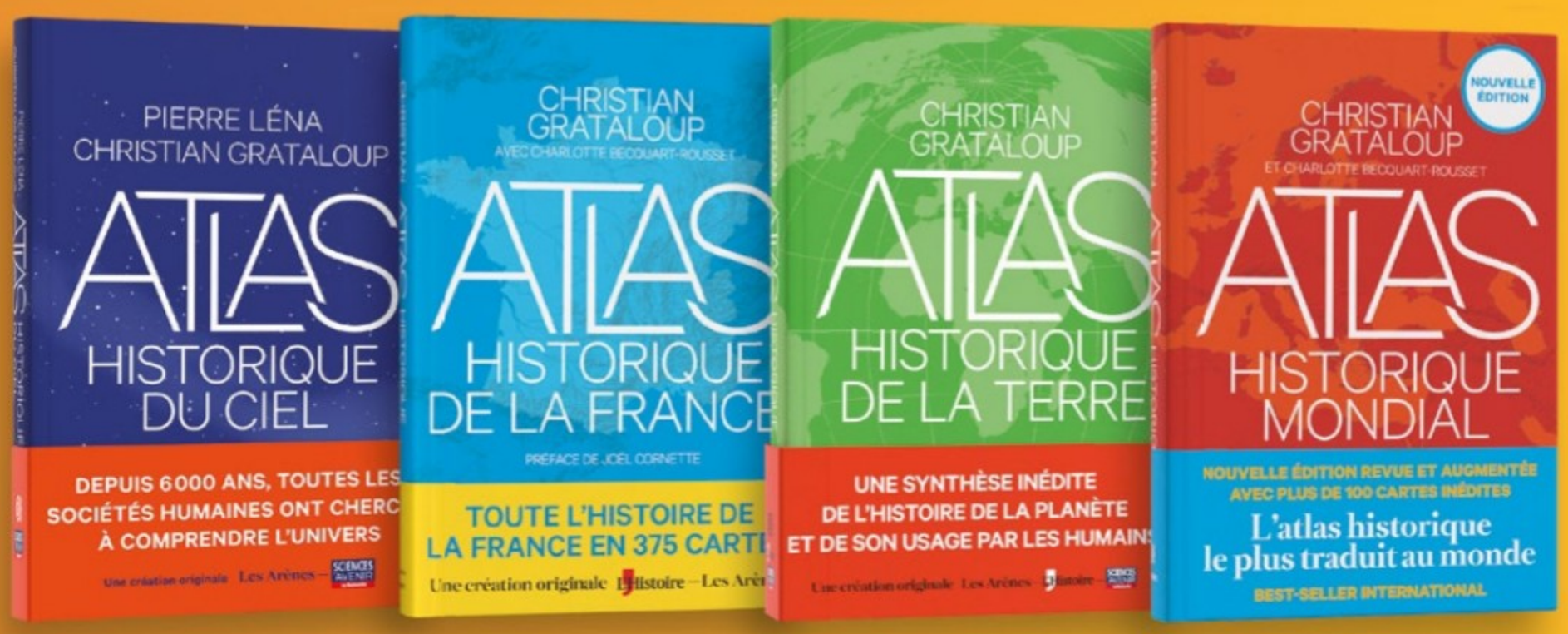
25 €
seulement
—
Dans toutes les librairies

Le monde à la lumière de l'Histoire

« Une mine d'or pour les étudiants et les enseignants. Superbe. »

« Un livre indispensable pour comprendre notre Histoire. »

Les atlas de référence de Christian Grataloup en coédition avec *L'Histoire*



L'Histoire — Les Arènes

EXCLUSIF

Il y a dix ans, les attentats du 13 novembre



Jardin Situé place Saint-Gervais, à Paris IVe, il est achevé le 19 juin 2025.



Mémoire Sur les stèles sont gravés les noms des lieux et des victimes.

Nul n'a oublié ce qu'il faisait le soir du vendredi 13 novembre 2015, lorsque 130 personnes ont été tuées et 413 blessées par une série d'attentats quasi simultanés à Saint-Denis et Paris (deux personnes se sont suicidées par la suite). En juin dernier a été aménagé, sur la place Saint-Gervais à Paris, derrière l'Hôtel de Ville, **un jardin mémoriel** : on chemine le long des blocs de granit représentant les lieux touchés, du Stade de France au Bataclan, et des stèles portent les noms des victimes. Pour le 10e anniversaire, plusieurs manifestations sont prévues.

Une exposition intitulée « 13 novembre 2015 : que dit la science des attentats ? » se tient jusqu'au 22 mars 2026 **à la Cité des sciences et de l'industrie**, autour de quatre enquêtes principales (sur la mobilisation de la recherche depuis une décennie, le post-trauma, l'impact sociétal et les mesures antiterroristes) que complète un documentaire avec des témoignages de victimes, de membres d'associations et de scientifiques. Deux autres expositions sont programmées. Du 3 au 30 novembre 2025, des clichés de pièces des collections du futur Musée-mémorial du terrorisme (MMT) sont exposés sur les grilles de l'Hôtel de Ville de Paris. Du 11 au 17 novembre, la station de métro République accueille les photographies d'Yves Samuel, qui a capté les objets déposés après les attentats du 13 novembre – fleurs fanées, mots, guitares… Cette exposition est organisée par la RATP, le MMT et la galerie CLAIRbyKahn.





Un programme de recherche transdisciplinaire fournit également des informations régulièrement mises à jour (www.memoire13novembre.fr).
La revue *Questions de communication* consacre son numéro 47 au thème « Mémorialiser des attentats terroristes du XXIe siècle », avec des articles de Corinne Martin et Séverine Dessajan sur les attentats du 13 novembre et le « choc » produit, de Mathilde Sergent-Mirebault et Romane Gorce sur les procès historiques du terrorisme (« Filmer, collecter, archiver ») et d'Henry Rousso sur le Musée-mémorial à venir.

Plusieurs livres à signaler : *13 novembre. Des témoignages, un récit*, par Laura Nattiez, Denis Peschanski et Cécile Hochard (Odile Jacob, 2020) ; *Juger le 13-Novembre. Une réponse démocratique à la barbarie*, par Noëlle Herrenschmidt, Antoine Garapon et Arthur Dénouveaux (La Martinière, 2022) ; *Vendredi 13. BRI, DGSE, DGSI… Que s'est-il vraiment passé cette nuit-là ?* par Matthieu Suc (Harpercollins, 2023) puis, tout récents, *Archéologie d'un procès. Juger les attentats du 13 novembre 2015* par Sylvie Lindeperg (Verdier, octobre 2025) et *Il fallait vivre. Le témoignage exceptionnel d'un ex-otage du Bataclan, dix ans après*, par David Fritz Goeppinger (Leduc, octobre 2025). Sans oublier, bien sûr, **notre numéro « Le Terrorisme. Des anarchistes aux djihadistes »** (*L'Histoire Collection* n° 108, juillet-septembre 2025), toujours disponible sur le site **www.histoire.fr** ■

CARINE SCHMITT/HANS LUCAS/AFP – HENRI WELSCHINGER/OLA NEWS/SIPA

Genève

TOUR DE MAGIE

La 11e édition du festival Histoire et Cité se tiendra du 20 au 28 mars 2026 à Genève, Lausanne, Neuchâtel et Fribourg sur le thème « Comme par magie ». Un sujet plus sérieux qu'il n'y paraît et qui, des incantations paysannes censées assurer les récoltes aux traités savants rédigés pour les souverains en passant par la sorcellerie, traverse les civilisations sur l'ensemble du globe. Conférences, expositions, projections, spectacles, balades urbaines, ateliers pour les scolaires ou les adultes, podcasts, inviteront à la réflexion, à la découverte et au dialogue (www.histoire-cite.ch).

Braudel

40 ANS, DÉJÀ



ULF ANDERSEN/AURIMAGES – PHOTO PERSONNELLE – ALBERT FACELLY/DIVERGENCE

Les 27 et 28 novembre, à la Fondation Maison des sciences de l'homme, un colloque, « Les mondes de Fernand Braudel », réunit, à l'occasion du 40e anniversaire de la mort de Fernand Braudel, un large panel d'historiens, dont Marie-Vic Ozouf-Marignier, M'hamed Oualdi, Guillaume Calafat, Charlotte de Castelnau-L'Estoile, Sanjay Subrahmanyam… pour débattre des thèmes auxquels s'était intéressé Braudel : la longue durée, la Méditerranée, l'histoire globale. Le 27 à 18 h 30, Xavier Mauduit anime une table ronde avec Christian Grataloup et Maurice Aymard sur « L'histoire, mesure du monde ».

Centre Malher, Paris

ART EUROPÉEN



On connaissait les conférences du lundi. L'Association des historiens, sous la houlette de sa directrice scientifique, Catherine de Poplavsky, organise, les mardis, du 4 novembre au 19 mai, au centre Malher, un cycle de conférences d'histoire de l'art européen au XIXe siècle.

Paris

RETOURS DE DÉPORTATION

Le colloque « Retours de déportation 1945-1946 » se tient les 3 et 4 novembre à l'Hôtel de Ville, coorganisé par la Fondation pour la Mémoire de la Shoah et la Fondation de la Résistance, introduit par Claire Andrieu. Parmi les intervenants : Sarah Gensburger sur la question des logements, Annette Wieviorka et Ophir Levy, qui présentera le film d'Henri Cartier-Bresson et Richard Banks *Le Retour*, sorti en 1945.

CNL-APHG

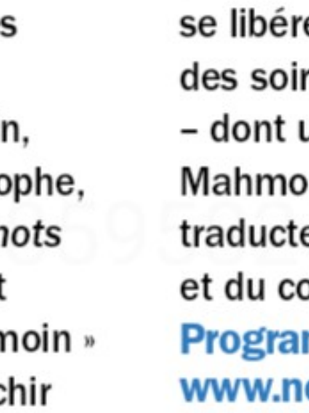
LA FRANCE ?



Pascal Ory donnera une conférence intitulée « Qu'est-ce qu'une nation ? La France ? », le lundi 17 novembre à 18 heures, au Centre national du livre, 53, rue de Verneuil, 75007 Paris. Inscriptions : oui.jeviens@centrenationaldulivre.fr

MARSEILLE

Nouvelles Rencontres d'Averroès : si on parlait ?



Les Nouvelles Rencontres d'Averroès s'intitulent cette année « Prendre langue, se parler », du 20 au 23 novembre à Marseille. Parmi la riche programmation, signalons une table ronde autour de la diplomatie, reine de la négociation en ces temps particulièrement troublés, avec Stéphanie David, ancienne représentante à l'ONU pour la FIDH, l'historien Yves Saint-Geours, qui fut ambassadeur en Bulgarie, au Brésil et en Espagne, et Justin Vaïsse, spécialiste des États-Unis et des relations internationales, fondateur et directeur général du Forum de Paris sur la Paix. Le dimanche, on parlera des langues outils de communication, et donc de la traduction, avec Barbara Cassin, académicienne philologue et philosophe, qui vient de publier *La Guerre des mots* (Flammarion, 2025), Cécile Canut et Richard Jacquemond. Le « grand témoin » de ces Rencontres, Souleymane Bachir Diagne, professeur à Columbia, spécialiste de la philosophie islamique, de l'histoire des sciences et du pluralisme culturel, donnera un grand entretien le samedi. Pour se retrouver dans l'abondante moisson de livres, revues et autres publications consacrées à la Méditerranée, le vendredi 21, Chloë Cambreling, Julien Loiseau, Rémi Baille, Sobhi Bouderbala et Ariane Mathieu dévoileront la sélection de leurs ouvrages préférés et le vainqueur du prix. Les juniors ne sont pas oubliés, héros du premier jour, et ceux qui ne peuvent se libérer dans la journée profiteront des soirées poétiques et musicales – dont une consacrée au poète palestinien Mahmoud Darwich, sous l'égide de son traducteur Elias Sanbar et du compositeur Franck Tortiller. ■

Programme complet : www.nouvellesrencontresaverroes.com

BLOIS

Palmarès des Rendez-vous de l'histoire


1


2


3


4


5


6


7


8


9

1. et 2. Alain Blum et Emilia Koustova sont couronnés du Grand Prix pour *Déportés pour l'éternité. Survivre à l'exil stalinien, 1939-1991* (Éditions de l'EHESS-Ined, 2024).

3. Johann Chapoutot a reçu le prix Augustin-Thierry pour *Les Irresponsables. Qui a porté Hitler au pouvoir ?* (Gallimard, 2025).

4. Sarah Gruszka est récompensée du Prix lycéen du livre d'histoire pour *Le Siège de Leningrad, septembre 1941-janvier 1944* (Tallandier, 2024).

5. Faustine Régnier est honorée du prix Anthony-Rowley pour *Distinctions alimentaires* (PUF, 2025).

6. Guy Delisle est le lauréat du prix Château-de-Cheverny de la bande dessinée historique avec *Pour une fraction de seconde. La vie mouvementée d'Eadweard Muybridge* (Delcourt, « Shampooing », 2024).

7., 8., 9. Farahnaz Sharifi a reçu le Grand Prix du documentaire pour *My Stolen Planet* (cf. *L'Histoire* n° 532). Le prix Georges-Duby revient à **Antoine de Meaux** pour *Le Procès de Paul Touvier*. Mention spéciale à **Magnus Gertten** pour *Nelly et Nadine*.

Et on pense déjà à l'année prochaine !

Pour la 7e édition du Prix lycéen du livre d'histoire en 2026, les élèves de lycées et de classes préparatoires participants devront départager les cinq livres suivants :

- *1619. L'autre naissance des États-Unis* (Virginie Adane, PUF, 2025) ;
- *Les Chauves. Histoire d'un préjugé dans la Rome antique* (Robinson Baudry et Caroline Husquin, Armand Colin, 2025) ;
- *Les Irresponsables. Qui a porté Hitler au pouvoir ?* (Johann Chapoutot, Gallimard, 2025) ;
- *Vénitiens ! Vénitiennes ! La traversée d'une ville, Venise, 1520* (Claire Judde de Larivière, Seuil, 2024) ;
- *Noces de cendres. Un voyage dans les ruines de la Grande Guerre* (Clémentine Vidal-Naquet, La Découverte, 2024).

Des comptes rendus de tous ces ouvrages sont à retrouver sur notre site www.lhistoire.fr

Renseignements et informations sur le site des Rendez-vous de l'histoire de Blois : https://rdv-histoire.com/le-festival/les-prix ■

Bande dessinée

PRIX LAFUE

Le 4e prix de la BD historique Pierre-Lafue sera remis lors du festival Histoire de lire (22 au 23 novembre à Versailles). Les nominés sont : Aurel, *Méditerranée. Histoire d'un continent kaléidoscope* (Futuropolis) ; Guy Delisle, *Pour une fraction de seconde. La vie mouvementée d'Eadweard Muybridge* (Delcourt) ; Fabien Grolleau et Cyril Elophe, *Tsar Bomba. Les paradoxes d'Andreï Sakharov* (Glénat) ; Nicolas Juncker, *Trous de mémoires* (Le Lombard) et Inès Léraud, Pierre Van Hove, Léandre Mandard, Mathilda, *Champs de bataille. L'histoire enfouie du remembrement* (Delcourt).

Santé

PRIX GERMAINE-POINSO-CHAPUIS



Le Comité d'histoire des administrations chargées de la santé (Chas) a créé un prix de la médiation scientifique culturelle, baptisé d'après Germaine Poinso-Chapuis, avocate, résistante et ministre de la Santé en 1947-1948 – la première femme ministre de plein exercice et la seule jusqu'à Simone Veil en 1974. Pour 2025-2026, la candidature est à adresser, avant le 14 novembre 2025, à comite-histoire@sante.gouv.fr

STÉPHANE AUDRAS/RÉA – PHOTO PERSONNELLE – JOËL SAGET/AFP – TALLANDIER – INRAE – JEAN-CHRISTOPHE MARMARA/FIGAROPHOTO – ULRIKE ZIMMERMANN/CC-BY-SA-4.0 – FRANCK CASTEL/ABACA – QUIQUE GARCIA/EPA/MAXPPP KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

LA VIE DE L'ÉDITION

DANS VOS POCHES

■ Christophe Darmangeat, *Le Communisme primitif n'est plus ce qu'il était. Aux origines de l'oppression des femmes*, La Découverte, « Poche ».

■ François Broche, *Dictionnaire de la collaboration. Collaborations, compromissions, contradictions*, Nouveau Monde.

■ Pierre-Yves Beaurepaire, *La Franc-Maçonnerie*, Perrin, « Vérités et légendes ».

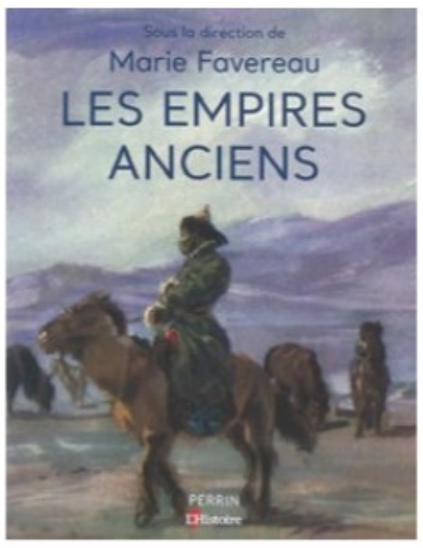
■ Henry Laurens, *Question juive, problème arabe, 1798-2001*, Gallimard, « Folio histoire ».

■ Sylvie Lindeperg, *Nuremberg. La bataille des images*, Payot, « Petite bibliothèque ».

■ Alexandre Jubelin, *Par le fer et par le feu. Combattre dans l'Atlantique, XVIe-XVIIe siècles*, Humensis, « Alpha ».

■ Laurent Joly, *L'Antisémitisme de bureau. Enquête au cœur de l'administration de Vichy, 1940-1944*, Tallandier, « Texto ».

■ Emmanuel de Waresquiel, *Jeanne du Barry. Une ambition au féminin*, Tallandier, « Texto ».



LES EMPIRES GAGNENT PERRIN

Marie Favereau, spécialiste des Mongols et directrice de l'Institut français d'études sur l'Asie centrale, a dirigé ce bel ensemble sur *Les Empires anciens*, qui va de la Mésopotamie à la Russie, de l'Antiquité à la fin du Moyen Age. Un partenariat avec *L'Histoire*, qui a fourni les textes enrichis de photos, dessins, cartes et infographies.

KOESTLER À LA UNE CHEZ CALMANN-LÉVY

A l'occasion du 120e anniversaire de la naissance d'Arthur Koestler, Calmann-Lévy réédite cinq ouvrages, traduits ou retraduits, du romancier hongrois, juif, communiste et repenti : *Le Zéro et l'Infini*, *Croisade sans croix*, *La Lie de la Terre*, *Spartacus*, *Les Tribulations du camarade Lepiaf*.

Prix Samuel-Paty

DÉBATTRE POUR FAIRE VIVRE LA DÉMOCRATIE



Après la justice en 2024-2025, les classes participant à la 5e session du Prix Samuel-Paty 2025-2026 plancheront sur le débat démocratique. Les inscriptions sont ouvertes jusqu'au 15 janvier 2026 et les travaux à rendre impérativement avant le 30 avril 2026.

@ Renseignements : www.ac-paris.fr/prix-samuel-paty-124010

LES GENS

Mohammad Ali Amir-Moezzi et Catherine Brice

A Rome





L'islamologue et la spécialiste de l'Italie contemporaine ont été élus membres étrangers de l'Accademia Nazionale dei Lincei de Rome.

Marie-Françoise Limon-Bonnet



Aux Archives

Chartiste, elle devient directrice des Archives nationales de France.

Antoine Lilti

Primé au Quai Branly



Lauréat du prix littéraire Fondation Martine-Aublet 2025 pour *L'Illusion d'un monde commun. Tahiti et la découverte de l'Europe* (Flammarion).

HANNAH ASSOULINE/OPALE.PHOTO – SERGE TENANI/HANS LUCAS – PHOTO PERSONNELLE – CYRIL ZANNETTACCI/AGENCE VU

Revue mensuelle créée en 1978,
éditée par les Éditions L'Histoire
41 *bis*, avenue Bosquet, 75007 Paris

Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel
Directeur éditorial : Maurice Szafran
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie
Conception graphique : Dominique Pasquet

Pour toute question concernant votre abonnement
Tél. : 01 55 56 71 19
Courriel : abo.histoire@groupe-gli.com
L'Histoire, service abonnements
45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex
Belgique : Édigroup Belgique, tél. : 070 233 304
Suisse : Édigroup SA, tél. : 022 860 84 01
Tarif France : 1 an, 12 n°s : 67 €
1 an, 12 n°s + 4 n°s *Hors-série. Collections* : 89 €
Tarif autres pays : nous consulter

Achat de revues et d'écrins
L'Histoire, 45, avenue du Général-Leclerc,
60643 Chantilly Cedex
Tél. : 01 55 56 71 19

RÉDACTION, DOCUMENTATION, RÉALISATION
Tél. : 01 70 98 suivi des 4 chiffres
Courriel rédaction : courrier@histoire.presse.fr
Directrice de la rédaction : Valérie Hannin (19 49)
Assistante de rédaction :
Marie Alberto Jeanjacques (19 51)
Conseillers de la direction :
Michel Winock, Jean-Noël Jeanneney
Rédactrice en chef : Héloïse Kolebka (19 50)
Rédacteur(rice)s en chef adjoint(e)s :
Géraldine Soudri (19 52), Olivier Thomas (19 54)
Secrétaire général de rédaction :
Raymond Lévêque (19 55)
Chef de rubrique : Ariane Mathieu (19 53)
Rédaction : Julia Bellot (19 60), Lucas Chabalier, Domitille de Gavriloff, François Mathou, Huguette Meunier, Nina Tapie (19 30)
Rédaction-révision-correction : Hélène Valay
Directrice artistique : Marie Toulouze (19 57)
Service photo : Jérémy Suarez-Lalouni (19 58)

COMITÉ SCIENTIFIQUE
Pierre Assouline, Jacques Berlioz, Patrick Boucheron, Catherine Brice, Bruno Cabanes, Johann Chapoutot, Joël Cornette, Clément Fabre, Anaïs Fléchet, Jean-Noël Jeanneney, Philippe Joutard, Emmanuel Laurentin, Julien Loiseau, Pap Ndiaye, Fabien Paquet, Olivier Postel-Vinay, Yann Potin, Yves Saint-Geours, Maurice Sartre, Claire Sotinel, Pierre-François Souyri, Laurent Theis, Annette Wieviorka, Olivier Wieviorka, Michel Winock

CORRESPONDANTS
Dominique Alibert, Claude Aziza, Vincent Azoulay, Antoine de Baecque, Esther Benbassa, Françoise Briquel-Chatonnet, Guillaume Calafat, Jacques Chiffoleau, Alain Dieckhoff, Jean-Luc Domenach, Hervé Duchêne, Olivier Faron, Marie Favereau, Christopher Goscha, Christian Grataloup, Isabelle Heullant-Donat, Gilles Kepel, Matthieu Lahaye, Marc Lazar, Olivier Loubes, Gabriel Martinez-Gros, Marie-Anne Matard-Bonucci, Guillaume Mazeau, Nicolas Offenstadt, Pascal Ory, Michel Porret, Yann Rivière, Isabelle Surun, Boris Valentin, Sylvain Venayre, Catherine Virlouvet, Nicolas Werth

Ont collaboré à ce numéro :
Violette Bluche, Lucile Juteau (partenariats), Sophie Le Gallo (secrétariat de rédaction), Martin Léger

FABRICATION
CREATOPRINT : Isabelle Dubuc, Sandrine Bourgeois, Loïc Rossigneux

ACTIVITÉS NUMÉRIQUES
Erwan Treyz (19 08)

PARTENARIATS ET ÉVÉNEMENTS
Alain Scemama (06 60 49 12 34)

SERVICES ADMINISTRATIFS ET FINANCIERS
Directrice administrative et financière :
Jaye Reig

MARKETING DIRECT ET ABONNEMENTS
Directeur : Luc Bonardi
Responsable du marketing direct :
Magali Viette (19 12)

VENTES ET PROMOTION
Directeur : Valéry-Sébastien Sourieau (19 11)
Ventes messageries : Mercuri Presse Conseil, Frédéric Vinot (01 42 36 80 52)
Diffusion librairies Pollen/Dif'pop'
Tél. : 01 43 62 08 07, fax : 01 72 71 84 51

RÉGIE PUBLICITAIRE
Mediaobs
44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 suivi des 4 chiffres
Courriel : pnom@mediaobs.com
Directeur général : Corinne Rougé (93 70)
Directeur de publicité : Romain Provost (89 27)
Directeur de clientèle : Antoine Kodio (97 79)
Studio : Vincent Curet (89 26)
Gestion : Catherine Fernandes (89 20)
mediaobs.com





3 L'édito
4 Forum
6 On va en parler

Événement

12 **MOYEN AGE : L'EMPIRE DU FAUX**
par Paul Bertrand

Actuallté

24 Que reste-t-il de Franco ?
par Sophie Baby
26 Portraits de bagn'arts
par Philippe Collin et Christelle Rivalland
28 Pessac, une école du cinéma !
par Nicolas Patin
30 Karol Nawrocki, historien-président
par Valentin Behr et Paul Gradvohl

Dossier

Muhammad Histoire d'un prophète

34 **Un personnage historique. Que sait-on de sa vie ?**
entretien avec Mohammad Ali Amir-Moezzi
Le plus ancien Coran
La Sira, biographie officielle
Le sceau des prophètes
'impossible succession
Carte : l'Arabie de Muhammad
Dates-clés
Mots-clés
44 **Vu d'Occident**
par John Tolan
Le Prophète, ses femmes et Voltaire
par Juliette Dumas

REDDIT – LAHORE, MOSQUÉE WAZIR-KHAN ; ROLAND & SABRINA MICHAUD/AKG-IMAGES









L'affaire Rodinson
par Dominique Avon
Les faux miracles
La première traduction du Coran
A New York, entre Charlemagne et Justinien

52 Représenter Muhammad en terres d'Islam
par Christiane Gruber
XIXe-XXIe siècle. Nouveaux enjeux
par Alice Bombardier

58 Sur les traces du Prophète. Enquête sur les reliques
par Julien Loiseau
our en savoir plus

FRANCE CULTURE
Le jeudi 6 novembre à 9 heures, retrouvez *L'Histoire* dans l'émission de Xavier Mauduit « Le Cours de l'histoire »

L'Atelier des chercheurs

62 LA FRANCE, LA BOMBE ET LA POLYNÉSIE
par Renaud Meltz

68 LA TOUSSAINT OU LE CULTE DES MORTS
par Guillaume Cuchet

74 FAIRE REVIVRE LÉPANTE
par Pauline Lafille

COUVERTURE : En fond : le Prophète Muhammad en prière aux portes de l'Enfer, miniature du *Livre de l'ascension du Prophète*, 1436 (BNF, Manuscrits, Suppl. Turc 190, folio 44). Au premier plan : le nom du Prophète Muhammad calligraphié deux fois en symétrie, par le calligraphe turc Mohammed Hafiz al-Karmani, 1775 (Roland & Sabrina Michaud/AKG-images) ; Muhammad visitant l'Enfer avec l'archange Gabriel/Djibril, détail d'une miniature du *Livre de l'ascension du Prophète*, 1436 (BNF, Suppl. Turc 190, folio 61).

Ce numéro comporte un message *Challenges* et un encart Sophia Boutique « Atlas » sur une partie de la diffusion abonnés.

Guide

78 LIVRES
Le livre du mois
de Marc Lazar
par Michel Winock
La sélection de « L'Histoire »
Les revues
La bande dessinée
par Cloé Drieu
Le classique *de Paul Fussell*
par Bruno Cabanes

90 SORTIES
Expositions
par Gilles Montègre
Cinéma
par Antoine de Baecque
Médias
par Thomas Sotinel

98 CARTE BLANCHE
de Pierre Assouline

ROBERT ANTOINE/ECPAD/DÉFENSE – VENISE, PALAIS DES DOGES, SALA DELLO SCRUTINIO ; CAMERAPHOTO/AKG-IMAGES
BARCELONE, MUSÉE NATIONAL D'ART DE CATALOGNE ; BRIDGEMAN IMAGES

Moyen Age : l'empire du faux

De la Donation de Constantin *aux évangiles apocryphes en passant par les fausses reliques, l'affaire semble entendue : le Moyen Age fut l'âge d'or des faussaires, qui n'hésitaient pas à truquer chartes et autres documents pour obtenir des privilèges. En réalité, ces falsifications n'ont duré qu'un temps – tout change au XIIe siècle – mais elles nous éclairent sur les rapports des hommes de l'époque au « vrai » et à « l'authentique ». Un sujet d'actualité qui est au cœur, cette année, du Festival du Film d'histoire de Pessac.*

Par Paul Bertrand

Le 27 novembre 2022, un article du journal espagnol *El Pais* titre sur « Le monastère de Burgos qui a falsifié un héritage au XIIe siècle pour s'approprier une précieuse église ». Il s'entête : « *Les moines de San Pedro de Cardeña ont manipulé le document, considéré comme le plus ancien des Archives historiques de la noblesse, mais ils ont commis une erreur en ne supprimant pas les preuves.* » Le coup est dur pour le patrimoine documentaire catalan, qui voit ainsi déclassé le plus ancien document contenu aux Archives de la noblesse de Tolède.

L'AUTEUR Professeur en histoire médiévale à l'Université catholique de Louvain,



Paul Bertrand a récemment publié Forger le faux. Les usages de l'écrit au Moyen Age *(Seuil, 2025).*

PESSAC



LE 35E FESTIVAL DU FILM D'HISTOIRE DE PESSAC a pour thème « Secret et mensonge ». Il se tient du 18 au 23 novembre. Vous pourrez y retrouver Paul Bertrand à la table ronde-débat organisée par *L'Histoire* le 19 novembre sur « Les fake news. Du Moyen Age aux réseaux sociaux ».

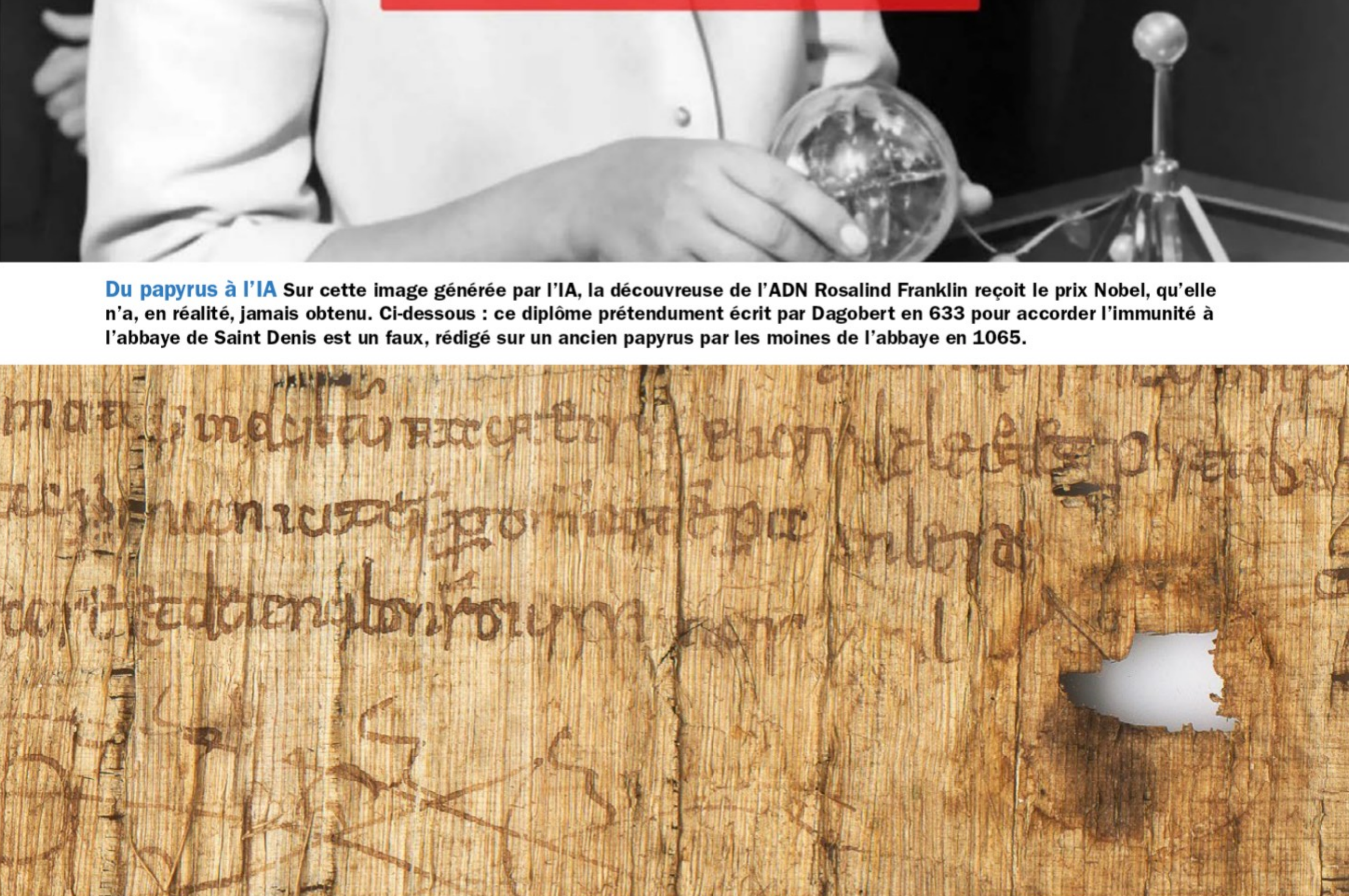
Les médiévistes Sonia Serna et Julio Escalona ont révélé les dessous de l'enquête : vers 1175, les moines de l'abbaye ont forgé une charte pour soutenir des droits de propriété face aux communautés villageoises voisines. Ils ont recopié et remanié une ancienne charte de 943 pour qu'elle appuie leurs revendications. Ce document fut utilisé au tribunal, appuyé par les serments de deux moines. Dans la presse, l'expression est lâchée : c'est une « *fake news médiévale* » !

Peuplé de moines trompeurs, prompts à manipuler la réalité, le Moyen Age serait l'empire du faux. Cette réputation, bien ancrée (que l'on pense à *Game of Thrones* ou aux *Rois maudits*), on la doit aux humanistes et aux érudits des premiers temps modernes, comme Lorenzo Valla qui, en 1440, dézingua au grand jour la *Donation de Constantin* *(cf. p. 18)*. Certes, on doutait déjà, depuis le XIVe siècle, de l'authenticité de ce ▶

HERMANCE TRIAY/LE SEUIL – REDDIT – ARCHIVES NATIONALES, AE/II/4 (ANCIENNEMENT K//1, N°7/2)

IMAGE GÉNÉRÉE PAR IA

Du papyrus à l'IA **Sur cette image générée par l'IA, la découvreuse de l'ADN Rosalind Franklin reçoit le prix Nobel, qu'elle n'a, en réalité, jamais obtenu. Ci-dessous : ce diplôme prétendument écrit par Dagobert en 633 pour accorder l'immunité à l'abbaye de Saint Denis est un faux, rédigé sur un ancien papyrus par les moines de l'abbaye en 1065.**



texte censé avoir été écrit entre 315 et 330. Il n'empêche : l'humaniste romain, en établissant qu'il s'agissait d'un faux du plein Moyen Age, s'est fait lanceur d'alerte, et son traité est resté dans l'histoire comme la première démonstration de critique documentaire. Comme lui, une cohorte d'humanistes et d'érudits des XVe et XVIe siècles s'attaquent, pièce à pièce, à tous les monuments écrits du Moyen Age – cet âge sombre, temps d'entre deux temps, qui leur semblait une mauvaise parenthèse entre le monde des Anciens et le leur. Leurs coups portent très souvent : la grande compilation canonique dite « isidorienne » du IXe siècle, associée à un hypothétique Isidore Mercator, est jetée à bas de son piédestal au XVIIe siècle. Bien des textes de célèbres auteurs antiques sont désattribués aux temps modernes : des dizaines de textes qui circulaient au Moyen Age sous les noms d'Aristote, Cicéron, Sénèque, Jérôme, ou d'Augustin… Nombre de textes apocryphes, récits bibliques ou évangéliques écrits, réécrits, et diffusés largement au Moyen Age, sont retirés du canon biblique, seul cadre officiel valable.

Le monde carolingien considère comme normal de réécrire le passé si le besoin s'en fait sentir

Avec la diffusion du protestantisme au XVIe siècle, le mépris des saints s'accompagne d'une critique sévère de leurs Vies (les hagiographies). Des troupes entières de savants s'attaquent à eux, puis vient le moment, au XVIIe siècle, de la récupération érudite officielle, quand les Jésuites reprennent le contrôle des textes relatifs aux saints : les bollandistes, du nom de Jean Bolland, le créateur de cette petite société au sein de la Compagnie de Jésus, sont chargés de la reprise critique de tous les textes hagiographiques médiévaux, tranchant entre le bon grain historique et l'ivraie légendaire.



Copiste **Sur ce registre de comptabilité de Sienne datant de 1388, un camerlingue, responsable des finances, et son scribe. En Italie, nombre de spécialistes d'écriture sont alors des laïcs.**

Les moines bénédictins ne sont pas en reste. Les chartes médiévales, et notamment les chartes monastiques du premier millénaire chrétien, sont accusées de fragilité et de fausseté. Jean Mabillon, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, jette, en 1681, les bases d'une nouvelle discipline érudite : la « diplomatique ». Celle-ci aura pour but de discerner le vrai du faux. Le XIXe siècle y insistera encore en créant des écoles d'érudition pour établir les bons textes qui racontent l'histoire nationale : l'École nationale des chartes en France, la Commission royale d'histoire en Belgique, la Gesellschaft für ältere Geschichtskunde germanique… Le XXe et le XXIe siècles héritent donc de ces lourds jugements. Ils paraissent bien éprouvés. Ils sont surtout excessifs. Car le Moyen Age est bien plus complexe que le laisse entendre cette légende noire.

La « forgerie » médiévale n'est pas d'un seul tenant. Comment pourrait-il en être autrement, en mille ans ? Trois grands moments scandent cette histoire du faux : le monde carolingien et post-carolingien, entre le VIIIe et le XIe siècle, qui considère comme normal, voire nécessaire, de réécrire le passé si le besoin s'en fait sentir ; un temps de bascule et de flottement, le XIIe siècle, qui se situe au climax de la manipulation documentaire et textuelle mais signe également le début de sa fin ; le XIIIe-XVe siècle, qui conçoit de plus en plus l'écrit comme une autorité et où le faux devient hors la loi.

Dans les monastères carolingiens

Pour comprendre ces transformations, il faut se rapporter aux mutations des cultures de l'écrit au fil du Moyen Age. Le monde carolingien hérite d'une culture de l'écrit tardo-antique et mérovingienne plus dynamique qu'on imagine, déjà ancrée dans une tradition du récit. Il n'empêche : ce n'est plus l'Antiquité. L'écrit est en perte de vitesse : on en produit moins et surtout il est moins bien conservé et donc moins porteur d'autorité. Au IXe siècle, les Carolingiens relancent la machine. Sous ce temps d'embellie, que l'on appelle depuis le XIXe siècle la « Renaissance carolingienne », Charlemagne initie une dynamique culturelle qui répond aux objectifs du pouvoir qu'il ambitionne, autour du

SIENNE, ARCHIVE D'ÉTAT ; LUISA RICCIARINI/BRIDGEMAN IMAGES

salut du peuple chrétien dont il se voit responsable. Dans ce cadre, il promeut l'instruction des prêtres et des moines, le recours aux textes de l'Antiquité, la copie et la diffusion ainsi que l'étude des textes sacrés comme profanes.

Des dizaines de récits hagiographiques, de nombreux textes historiographiques, des collections canoniques, des copies de manuscrits antiques, d'outils liturgiques, sont produits dans les monastères, les cathédrales, et même les petites paroisses, où les curés s'emparent du monopole du calame dans tout l'espace européen jusqu'au XIe siècle. Mais c'est aussi un écrit qui ne fait plus autorité tout seul : les documents ne valent pas sans l'identification de leurs auteurs comme Alcuin, Eginhard ou Raban Maur… Progressivement, puis de manière accélérée au Xe et au XIe siècle, l'autorité de l'écrit, seul, vacille. Il a perdu de son aura.

Certes les princes vivent sur les reliefs juridiques carolingiens pour maintenir un pouvoir qui s'exprime encore formellement, visuellement, presque physiquement, sur parchemin. Leurs diplômes valent encore quelque chose parce qu'ils sont associés à l'autorité royale, impériale ou princière. Mais ils sont bien seuls. A côté de ces centres politiques, quelques îlots documentaires résistent, comme la prestigieuse abbaye de Saint-Gall, celle de Cluny ou du Mont-Cassin.



BNF, MANUSCRITS, LATIN 8717 FOLIO 57

L'apôtre et le philosophe **Copie médiévale de l'une des lettres prétendument échangées entre le philosophe stoïcien Sénèque et saint Paul. Cette correspondance, créée de toutes pièces au IVe siècle, fut diffusée au Moyen Age.**

DANS LE TEXTE

Innocent III
« Nous avons débusqué le faux avec certitude »

Examinant donc plus précisément la bulle, nous trouvons, dans sa partie supérieure, où adhère le fil, qu'elle est quelque peu boursouflée. Et quand nous faisons tirer un peu sur ce fil du côté boursouflé, sans violence, la bulle restant dans l'autre fil, le fil de ce côté se sépare d'elle sans aucune difficulté et en son sommet apparaît même une trace d'incision. Avec cela, nous avons débusqué le faux avec certitude : la bulle ayant été extraite d'autres lettres, elle a été insérée à celles-ci par les vices de la fausseté, comme nous le comprenons plus complètement de ces lettres-ci, que nous envoyons pour qu'elles vous soient remises en mains propres, pour une plus grande certitude."

Liber Extra, V, 20, 5, 1198.

Xe-XIIe siècle : un récit plausible

C'est à cette époque, à partir du Xe-XIe siècle, que de fausses chartes sont rédigées plus massivement. Ou, plutôt, que des documents sont manipulés, récupérés, remaniés pour en faire de nouveaux textes qui s'ancrent dans le passé. Des chartes sont reprises et refondues, des textes juridiques sont augmentés, des Vies de saints sont réécrites judicieusement. On adapte, on bricole, on améliore. Quelles sont les motivations de ce courant de manipulation, que l'on appellera plus tard de « falsification » ? Il s'agit de s'adapter à la décrue de la preuve écrite, de la production et de la conservation

DÉCRYPTAGE

Sceau collé et coups de couteau

● Cette charte de 1302 signée Robert II d'Artois stipule que lors du mariage de son fils Philippe avec Blanche de Bretagne, il a été entendu que seuls les descendants du couple devaient hériter du comté d'Artois.

● Il s'agit en fait d'un faux forgé en 1330 par Jeanne de Divion pour que Robert, le fils de Philippe, hérite du comté qui était revenu à sa tante Mahaut. La faussaire a tenté d'imiter l'écriture de Robert II.

● Des personnes et des lieux authentiques comme Robert de Saint-Venant, Guillaume de Lianne ou le chevalier Wale Paiele sont cités pour renforcer la perception d'authenticité.



● Jeanne de Divion a récupéré d'anciens sceaux pour les coller sur le nouveau document. A l'origine, il y avait six sceaux, notamment ceux des baillis d'Arras, de Saint-Omer et d'Aire, à la place du grand sceau royal manquant.

● On distingue la trace de trois coups de couteaux appliqués par la chancellerie du roi de France pour annuler (« canceller », dit-on alors) les effets du document. La supercherie a en effet été découverte en 1330. La charte a tout de même été conservée dans les archives royales, peut-être comme une sorte de modèle de forgerie.

ARCHIVES NATIONALES, J 439 2

▶ documentaires. Il faut tromper pour compenser l'absence de droit, pour manipuler les bribes de droits restants, ou encore pour construire une histoire des institutions ainsi que des actes économiques et attestant des droits en réponse à la crise de l'écrit légal. Les intellectuels du temps n'ont pas de scrupules à réécrire un passé qui est de plus en plus « à trous » puisqu'on ne le confie plus nécessairement à l'écrit. La perte de mémoire écrite s'accompagne d'une réécriture pour que le passé corresponde bien au présent.

Pour se livrer à ces opérations, les hommes et les femmes du Xe, du XIe et du XIIe siècles s'appuient sur un usage de la fiction bien particulier, hérité de Cicéron et de saint Augustin. Le rapport au réel louvoie entre l'*historia* (les faits qui se sont déroulés), la *fabula* (ce qui n'a jamais pu se passer et n'arrivera jamais) et l'*argumentum* (un récit fictionnel de choses qui auraient pu arriver). Un « récit plausible », qui s'insinue dans le tissu narratif médiéval de manière très naturelle. On retrouve cette tentation fictionnelle partout jusqu'au XIIe siècle (puis de moins en moins ensuite) : dans la littérature religieuse, hagiographique, historiographique, politique, juridique, diplomatique… et dans les chartes, évidemment.

Parfois, ces manipulations choquent, les documents remaniés ne conviennent pas, ne font pas l'affaire. Dans ce cas, la controverse éclate et le

refus du « faux » (car on utilise alors le mot) se fait jour. Comme si un seuil avait été franchi, comme si un déclic s'était produit. Mais, la plupart du temps, la société trouve son équilibre, sa cohésion, dans cette négociation des régimes de vérité.

La rupture du XII^e siècle

Les médiévaux ne se mettent à dénoncer violemment ce qu'ils appelleront le « faux » qu'à partir du XII^e siècle, lorsque s'installe un régime de vérité plus rigide. On commence alors à distinguer radicalement le « vrai » du « faux ». L'écrit sort des monastères et des cathédrales dans le contexte de la réforme « grégorienne », ce temps de rénovation politique et morale de l'Église chrétienne de Rome autour du pape et de l'institution ecclésiale. L'écrit s'enseigne aux clercs mais aussi aux laïcs dans de petites écoles urbaines ou paroissiales. La demande s'accroît avec l'efflorescence des universités, l'essor de la religion « personnelle » ou « privée », la structuration des royaumes, de la papauté et de l'empire en Europe, jouant un rôle dans cet intérêt renouvelé pour l'écrit, au XII^e et surtout au XIII^e siècle.

L'influence juridique, commerciale et technique des mondes juif et islamique ainsi que les échanges de plus en plus serrés qui se nouent accélèrent encore la dynamique. De nouveaux systèmes de gestion de biens, d'obtention de revenus ou de crédit surgissent, comme la rente : eux aussi réclament une gestion attentive par l'écrit, dans un monde qui s'est ouvert, qui prend de la place et se construit désormais spatialement. L'écrit redevient essentiel : il reprend une autorité, sous toutes ses formes, y compris juridique – aussi parce qu'au XII^e-XIII^e siècle, le droit se rigidifie, se dit et se lit dans les universités, avec le *corpus iuris canonici* et la remontée en charge du droit romain. On lui fait confiance, on s'appuie sur lui.


INNOCENT III

Il fait preuve par lui-même, sans plus avoir besoin de s'appuyer sur d'autres autorités extérieures. Au cours du XIII^e siècle, l'appropriation laïque s'accélère encore et l'écrit devient « ordinaire », commun. Nombre de laïcs s'en emparent : nobles et bourgeois, mais aussi artisans et techniciens. C'est le temps d'une reprise de production et de conservation de l'écrit, qui ne s'arrêtera plus.

Or si l'écrit fait preuve, toute contrefaçon devient insupportable, toute manipulation inacceptable, toute modification synonyme de tromperie. Le « faux » naît dans cette configuration culturelle qui fut la nôtre jusqu'à la fin du XX^e siècle. Il n'est plus question de « faux de bonne foi », de modification « gentille » pour faire coller le discours à la réalité. La fiction quitte les champs documentaires habituels, ▶

Si l'écrit fait preuve, toute contrefaçon devient insupportable, toute modification, synonyme de tromperie


SUBIACO (ROME), MONASTÈRE DE SAINT BENOÎT ; LUISA RICCIARINI/OPALE.PHOTO – BNF, MANUSCRITS, LATIN 9187 FOLIO 34V

Punir les faussaires **Sous Innocent III (en haut : fresque du XIII^e siècle, monastère de Saint Benoît à Subiaco), les faussaires risquent la peine de mort, tout comme les faux-monnayeurs ébouillantés dans une marmite (ci-dessus : *Coutumes de Toulouse*, 1296).**

MISE AU POINT

Deux grandes affaires de forgerie



Sur cette fresque du XIIIe siècle (basilique des Quatre-Saints-Couronnés à Rome), Constantin offre au pape Sylvestre la tiare et le dais, symboles de sa domination impériale.

La « Donation de Constantin »

Parmi les milliers de faux produits au Moyen Age, il y en a deux qui sont restés fameux en raison de leurs conséquences, parfois surprenantes.

La *Donation de Constantin* peut être considérée comme la mère de toutes les forgeries du Moyen Age. Ce texte, que l'on suppose avoir été rédigé entre 315 et 330, est composé du récit de la conversion de Constantin et de la donation *stricto sensu* : celle-ci explique que l'empereur de Rome a octroyé au pape un ensemble de biens et de privilèges, dont la primauté sur toutes les Églises ainsi que sur les grands sièges patriarcaux d'Antioche, Alexandrie, de Constantinople et Jérusalem. Une déclaration qui acte reconnaissance et consolidation du pouvoir papal par l'empereur de Rome. Mais ce texte est un faux, peut-être créé à Rome au milieu du VIIIe siècle, plus certainement dans le monde franc au IXe siècle. Ce brûlot est réinvesti au cours de la réforme grégorienne, quand il s'agit d'« impérialiser » l'autorité pontificale. Insérée dans le droit canon dès le XIIe siècle, diffusée amplement, la *Donation* dite « de Constantin » est néanmoins l'objet de critiques, y compris au sein de l'Église, dès la fin du XIIIe siècle. Mais c'est Lorenzo Valla qui, en 1440, démontre la fausseté du document, même si le principe de la donation au pape reste acquis, du moins jusqu'au XIXe siècle.

ROME, BASILIQUE SANTI QUATTRO CORONATI ; AKG-IMAGES

Le procès de Robert d'Artois

Le procès de Robert d'Artois sous Philippe VI, dans les années 1330, a été popularisé par *Les Rois maudits* de Druon, qui en fit un des premiers temps forts de la guerre de Cent Ans. Arrière-petit-neveu de Saint Louis, Robert III d'Artois tentait jusque-là de récupérer désespérément son comté d'Artois, sur lequel sa tante Mahaut avait mis la main en 1302. Entre 1328 et 1330, il s'appuie sur la fille d'un châtelain ruiné de Béthune, Jeanne de Divion, une aventurière de haut vol, qui l'aide à soutenir sa cause. D'abord avec une batterie de faux témoignages, mais sans effet : le temps des preuves orales est passé, le temps des preuves écrites est revenu. Jeanne met alors en place une bande de faussaires pour préparer de fausses chartes et faire récupérer le comté à Robert. La forgerie est dévoilée par des techniciens de l'écrit royal qui leur font subir une série d'analyses de critique externe et interne que ne renieraient pas nos experts judiciaires actuels : « *L'écriture, l'encre et le parchemin sont "frais", tandis que le sceau, la cire et la soie* […] *sont vieux et anciens* » (notes pour démontrer la fausseté de quatre lettres produites par Robert d'Artois, 1331). A l'issue du procès, Robert doit s'exiler en Angleterre, où il s'emploiera à convaincre le roi Édouard III, petit-fils de Philippe le Bel, de revendiquer le trône de France. Jeanne de Divion est brûlée vive en 1331, toute la bande est démantelée et punie sévèrement.



BNF, MANUSCRITS, FRANÇAIS 18437 FOLIO 2

Une représentation du jugement (XIVe siècle). Robert d'Artois et ses conseillers sont en bas, à droite. Philippe VI siège entouré de ses pairs.

▶ notamment ecclésiastiques, et prend son autonomie dans les milieux laïques. Après la littérature courtoise, le temps des romans de chevalerie s'installe, tandis que Dante inaugure un nouveau monde littéraire en Italie, avec sa *Divine Comédie*, au début du XIVe siècle.

La chrétienté mise en garde

De l'autre côté du miroir, le faux est combattu avec de plus en plus de violence. Bernard de Clairvaux accuse, en 1151, son propre secrétaire Nicolas de Montiéramey d'avoir commis des faux documents en son nom, d'avoir volé ses sceaux, alors que jusque-là il ne faisait qu'écrire « à la manière » de Bernard, comme le permet l'*ars dictaminis*.

Mais le plus grand opposant aux faux n'est autre que le pape Innocent III (1198-1216). Dès son investiture à la cathèdre de saint Pierre, il s'en explique dans une lettre du 19 mai 1198 : une bande de faussaires vient d'être découverte, qui trafiquent des lettres pontificales forgées. Les faussaires croupissent en prison, mais des documents ont été diffusés. Innocent III met en garde toute sa chrétienté. Les faussaires sont actifs au sein de la chancellerie, le loup est dans la bergerie. Le souverain pontife prévient : laïcs comme clercs seront sévèrement punis. On mettra en place des vérifications par comparaison des bulles possédées dans les diocèses. On confrontera les bulles suspectées à de « vraies » bulles.

Bernard de Clairvaux accuse son secrétaire d'avoir commis de faux documents et volé des sceaux

Innocent III veut former les clercs au dépistage de faux et annonce qu'il enverra des exemples de fausse bulle en plomb, les annexant à ses lettres, avec la vraie bulle. Tout utilisateur conscient de la fausseté de certaines lettres pontificales et qui ne les fait pas ▶

PORTRAITS

Des chasseurs de « faux »



LORENZO VALLA

1440

Le pionnier L'humaniste romain est considéré comme le fondateur de la méthode critique pour avoir prouvé, en 1440, que la *Donation de Constantin* était un faux.



JEAN BOLLAND

1630

Les bollandistes Ce jésuite a fondé, à Anvers, une petite congrégation pour l'étude critique des Vies de saints, aujourd'hui installée à Bruxelles.



JEAN MABILLON

1681

La naissance de la diplomatique Le bénédictin invente une science qui permet d'authentifier les actes écrits dans son manuel *De re diplomatica*.

FLORILEGIUS/BRIDGEMAN IMAGES – COLLECTION PRIVÉE ; LOOK AND LEARN/BRIDGEMAN IMAGES – PARIS, BNF ; BRIDGEMAN IMAGES – COLLECTION PRIVÉE ; LOOK AND LEARN/BRIDGEMAN IMAGES

▶ détruire ou ne les livre pas dans les quinze jours sera excommunié tandis que les porteurs des lettres forgées iront en prison. Le pape fulmine et produit une volée d'autres décrétales contre le faux. Des dizaines de cas sont mis au jour dans toute l'Europe. Innocent procède lui-même à la vérification des lettres incriminées et propose des méthodes pour discerner le vrai du faux. Puis il réforme tous

Un peu partout, les chancelleries royales et princières blindent leur système de production de diplômes

les bureaux de la chancellerie pontificale, les professionnalisant, les technicisant, standardisant le travail et l'encadrant de manière telle que des tentatives de forgerie de l'intérieur deviendraient bien difficiles. Désormais, le faussaire à la petite semaine, c'est fini. Un peu partout en Europe, les grandes et les petites chancelleries royales et princières blindent leur système de production de diplômes.

Si des faussaires essaient malgré tout de produire des documents – et il y en aura, car de tout temps il y a de vrais bénéfices à tirer de la vente de faux documents –, ils doivent être des techniciens avertis, travaillant souvent à l'intérieur des chancelleries et en gang organisé. Mais ils risquent gros. Le forgeur est devenu un faussaire. La falsification n'est guère éloignée de l'hérésie, elle est désormais criminalisée. Du côté ecclésiastique, c'est l'excommunication, la déposition, le retrait des bénéfices, le renvoi à l'état laïque et la condamnation alors par le bras séculier. Du côté laïque, la peine de mort est possible et remplace, au cours du XIIIe siècle, les châtiments traditionnels de mutilation pour le faussaire de documents royaux : il a commis un crime de lèse-majesté, à l'instar du faux-monnayeur qui risque de finir ébouillanté dans une marmite. Dans l'empire, la forgerie de chartes signifie l'ablation de la main au XIIIe siècle, mais, un peu plus tard, sous l'influence du droit romain, on en arrivera à la décapitation, l'ébouillantement ou le bûcher.

Vers une rigidité juridique

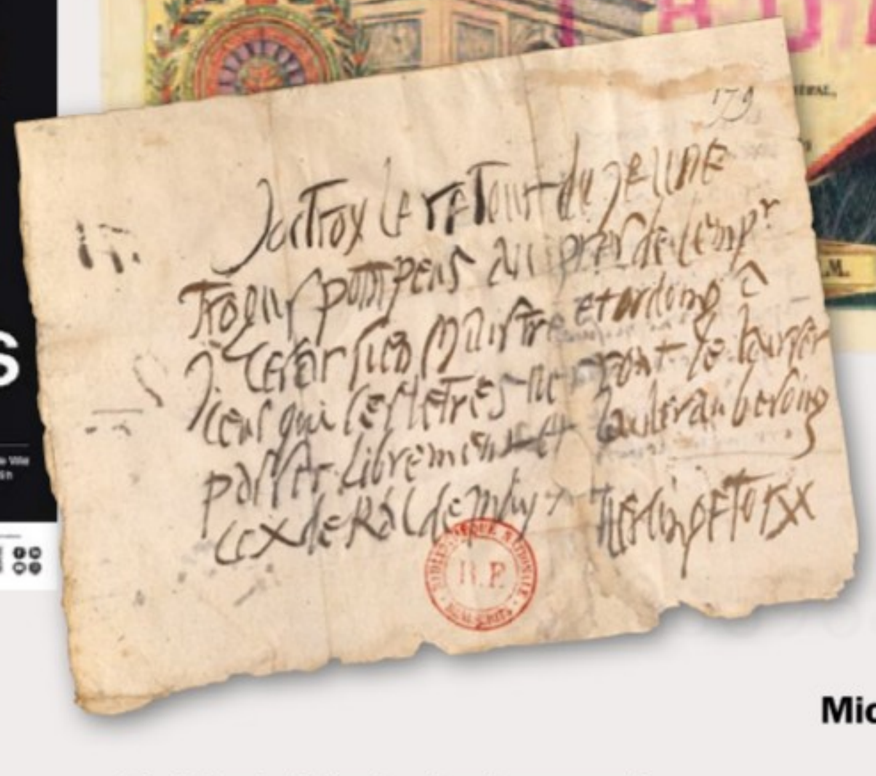
Cette société désormais encadrée solidement est-elle devenue le lieu de la vérité, contre le faux banni et oublié ? Est-on enfin sorti du clair-obscur du Moyen Age ? C'est ce qu'aimerait croire Innocent III. C'est surtout ce que veulent croire les humanistes du XVe et du XVIe siècle puis les érudits du XVIIe au XIXe siècle. Ici aussi, rien n'est aussi simple. Dès le XIIIe siècle, la conscience de la négativité du faux est une évidence. Mais des outils parallèles se mettent en place pour retrouver une sorte de souplesse gestionnaire, avant que l'État moderne se rigidifie encore davantage. De l'espace au nord du royaume de France (ce qui va devenir la Belgique) jusqu'au Rhin, se ▶

EXPOSITION

Une constante dans l'histoire des sociétés







Billet de 100 francs Bonaparte falsifié par Bojarski en 1959. Ci-contre : ce grossier faux laissez-passer de Vercingétorix, écrit en français, a été vendu au mathématicien Michel Chasles au XIXe siècle.

Faux billets, contrefaçons ou faux en écriture : la longue histoire du faux fait l'objet d'une très belle exposition aux Archives.

Objet d'étude pour les sciences, le faux est le produit d'une intention délictueuse. Le voici prétexte à une exposition des Archives nationales, sur leur site parisien de l'hôtel de Soubise. La fabrication de faux accompagne avec constance l'histoire des sociétés. Dès l'invention de la monnaie, l'autorité dut s'opposer à ceux qui en faussaient le titre, et ce n'est pas l'ébouillantement promis aux contrefacteurs médiévaux qui retint d'entrer dans cette carrière ! A moindre risque, un Bojarski y gagna même, dans les années 1960, une sorte de célébrité (*cf.* le faux billet ci-dessus). Le faux en écriture fut condamné par l'autorité dont la légitimité était ainsi engagée. Toutefois, en d'exceptionnelles circonstances, l'impératif moral ne rend-il pas le faux tolérable ? Ainsi des faux papiers fabriqués par les résistants durant les moments les plus sombres de la Seconde Guerre mondiale. La pratique de la contrefaçon commerciale reste répandue. Si le produit contrefait nuit au créateur original, il peut contenter un acheteur flatté de détenir le meilleur. Les arts n'échappent pas à la forgerie, et si l'excellence du talent requis rend l'aventure plus rare, les affaires ayant défrayé la chronique ne manquent pas : de la tiare prétendue du satrape Saïtapharnès à de trop pittoresques tanagras (figurines grecques), des faux Rodin à d'inconnus Vlaminck, autant de chefs-d'œuvre qui ont mis sur la sellette la fortune de collectionneurs et la réputation de conservateurs. Pas de faussaire sans dupe ! De ce duo faisons un trio puisqu'il faut y ajouter l'expert : police, douane, répression des fraudes interviennent pour faire tomber les faussaires grâce à des technologies de pointe. L'antidote au faux, la « méthode critique », a permis aux hommes qu'anime le souci de la vérité de progresser. Sans aucun doute, le *discrimen veri*, moyen de distinguer l'authentique, est toujours d'actualité : venez le vérifier de vos propres yeux, maintenez tous vos sens en éveil ! ■

Marie-Françoise Limon-Bonnet
Directrice des Archives nationales

Jusqu'au 2 février 2026, « Faux et faussaires, du Moyen Age à nos jours », Archives nationales de Paris

PARIS, BANQUE DE FRANCE, 44 FID 20 – BNF, MANUSCRITS, NAF 709

développent des micro-institutions de gestion et de production de contrats en rapport avec des laïcs ou à des ecclésiastiques. Ces micro-institutions, qui, s'autoproclamant légitimes et porteuses de droit, prennent le nom de « cours de tenants », produisent des documents détenant aussi valeur juridique. Elles court-circuitent, ce faisant, les institutions princières ou municipales en s'appropriant un droit de juridiction locale. Plus besoin de manipuler des documents plus anciens ou émanant de grandes autorités pour répondre à des besoins particuliers : les cours de tenants rédigent leurs propres documents, à leur façon, s'emparant ici de la procédure écrite. Des documents qui, par la force de ces micro-institutions productrices, ne pourront jamais être accusés de forgerie.

Mais la multiplication de ces petites cours, bien gênantes pour les autorités supérieures, sera contrée par ces dernières, qui vont les encadrer juridiquement. Au début du XVIe siècle, les grands princes et les futurs États en ont raison, les cours usurpatrices disparaissent, lentement étranglées par les hautes administrations. S'installe alors un temps de rigidité juridique dans la production des contrats comme dans la notion de « faux » conçue face au « vrai », en art, en littérature. L'érudition et l'histoire, du XVIIe au XXe siècle, héritent de cette distinction.

Quant au XXIe siècle, c'est une autre histoire. La révolution numérique, les réseaux sociaux, les crises politiques voient réapparaître des formes de floutage ou de labilité du faux et du vrai. La post-vérité sort du bois avec Donald Trump. Le mot-valise « fake news », que nul ne peut ou ne veut traduire, est l'expression de ce flouté : tous les camps se le jettent à la tête. Sommes-nous revenus au XIe ou au XIIe siècle ? Probablement pas. Mais les mutations de la notion de « faux » sont la preuve que celle-ci, autant que celle de « vrai », n'est pas intangible. ■



Carnets de Hitler **En 1983, *Stern* annonce avoir découvert les journaux intimes de Hitler. Le magazine allemand a déboursé 9,3 millions de marks pour ces carnets, rapidement démasqués comme des faux.**

BONN, HAUS DER GESCHICHTE

POUR EN SAVOIR PLUS

P. Bertrand, *Forger le faux. Les usages de l'écrit au Moyen Age,* Seuil, 2025.
M.-F. Limon-Bonnet, A. Manas, A. Rœlly (dir.), *Faux et faussaires, du Moyen Age à nos jours,* Archives nationales-Grand Palais-RMN Éditions, 2025.

MOTS-CLÉS

Apocryphe
Texte racontant l'histoire du Christ, de ses proches et des apôtres, non retenu dans le « canon » biblique et évangélique. Très vite, les récits apocryphes, souvent hauts en couleur et suppléant au manque de volubilité des Évangiles, sont considérés comme problématiques voire hérétiques au Moyen Age. Ils connaissent malgré tout un succès impressionnant.

« Ars dictaminis »
Littérature didactique qui s'adresse aux scripteurs du Moyen Age, à partir du XIIe siècle : elle s'applique à développer l'apprentissage pratique d'une rhétorique de l'écrit, insistant sur la forme, le style, les formules, proposant des collections de modèles de lettres et de chartes.

Charte
Document (« acte ») écrit porteur d'une décision à valeur juridique, acceptée par toutes et tous en fonction de caractéristiques matérielles et surtout de sa production et sa reconnaissance par une autorité commune (prince, évêque, prêtre, notaire…).

Copiste
Personne accomplissant un travail de copie ou d'écriture. Dans les abbayes, des moines copient les livres manuscrits au sein du *scriptorium*, certains disposant aussi de compétences pour les décorer. Le métier de copiste est répandu en dehors de l'Église. A la fin du Moyen Age, nombre de spécialistes des techniques juridiques et économiques écrivent dans un cadre institutionnel. On englobera ces techniciens et ces copistes sous le vocable plus large de « scripteurs ».

Diplomatique
Discipline dont les bases ont été jetées par le bénédictin Jean Mabillon dans son traité *De re diplomatica* en 1681, destinée à étudier la forme et le contenu des chartes, et, plus largement, de tous les documents normatifs, de la pratique juridique, d'administration et de gestion, pour les soumettre à la critique documentaire et pour en faire une histoire à proprement parler.

Forgerie
La forgerie consiste à fabriquer un faux en écriture, soit de toutes pièces, soit en réutilisant des parties authentiques existantes, auxquelles s'ajoutent des parties forgées, appelées « interpolations ».

Hagiographie
Texte qui raconte la vie d'un saint dans le monde chrétien, mais aussi ses miracles, sa mort, le destin de ses reliques… Les textes hagiographiques ou « Vies » sont souvent le produit de l'imagination de leur auteur, mais ils connaissent pour la plupart un grand succès.

Sceau
Empreinte obtenue sur un support malléable (de la cire par exemple) par l'apposition d'une matrice présentant des signes propres à une autorité, à une personne physique ou morale. Le sceau a une fonction d'identification et/ou d'authentification.

35e FESTIVAL DU FILM D'HISTOIRE

PESSAC 18-23 NOVEMBRE 2025



SECRET & MENSONGE

30 RENCONTRES · 80 FILMS · 30 AVANT-PREMIÈRES

LES DÉBATS AVEC **L'HISTOIRE**

· **La conférence inaugurale** de David Colon :
« *La Guerre de l'information : secret et mensonge dans le monde contemporain* »
· Fake news, du Moyen Âge aux réseaux sociaux
· De l'URSS à la Russie, la règle du mensonge
· L'État peut-il être transparent ?
· Secrets d'église
· Secrets de famille

GRAPHISME : BORIS BARBIERI

WWW.CINEMA-HISTOIRE-PESSAC.COM
7 RUE DES POILUS · 33600 PESSAC · 05 56 46 25 43 · contact@cinema-histoire-pessac.com



Mascarade **Une représentation caricaturale de Franco lors des Fallas, fêtes populaires qui se déroulent à Valence et dans ses environs au mois de mars (ici le 16 mars 2025).**

Que reste-t-il de Franco ?

Le 20 novembre 1975, Franco meurt dans son lit d'hôpital après une longue agonie. La mémoire du dictateur et celle de son régime continuent de diviser la société espagnole.

Par Sophie Baby*

Cette date du 20 novembre 1975 est en soi une épine irrésolue : faut-il commémorer la mort d'un dictateur parvenu au pouvoir avec l'aide des avions de Hitler et des légions de Mussolini ? Et ce alors que le « 20-N » était précisément célébré chaque année par le régime franquiste pour honorer la mémoire du premier des martyrs de la « croisade » de 1936-1939, José Antonio Primo de Rivera, fondateur du parti fasciste de la Phalange, exécuté le 20 novembre 1936. Dans le dernier quart du siècle, la date était devenue l'occasion, pour les nostalgiques du régime antérieur, de se rassembler afin de rendre hommage au dictateur, lors de cérémonies d'un autre âge, ponctuées du *Cara al Sol*, l'hymne phalangiste, de saluts fascistes, de « *Viva Franco !* », dans la basilique du Valle de los Caídos où Franco et Primo de Rivera gisaient côte à côte. Jusqu'à ce qu'une première loi mémorielle adoptée par le gouvernement socialiste de José Luis Rodríguez Zapatero en 2007 interdise l'usage politique du lieu et que, douze ans plus tard, le gouvernement de Pedro Sánchez procède à l'exhumation des deux cercueils, remisés dans leur caveau familial respectif. Seules quelques messes ponctuent désormais le 20-N.

Le gouvernement socialiste actuel, à l'origine d'une politique mémorielle offensive consacrée par la loi de

LE MOT

« FRANCOMODÍN »

Ce néologisme, qui signifie « le joker Franco », est utilisé depuis quelques années par la droite espagnole pour contrer toute initiative mémorielle, accusant les gouvernements socialistes de brandir la figure de Franco opportunément aux fins de détourner l'opinion publique des crises et divers scandales de corruption.

EVA MANEZ/REUTERS

mémoire démocratique de 2022, a opté pour une année entière de commémorations autour de la devise « L'Espagne en liberté. 50 ans ». L'objectif est de *« se souvenir et de célébrer les importantes avancées des cinq dernières décennies, de rendre hommage aux nombreux collectifs sociaux et institutions qui les ont rendues possibles et de transmettre les valeurs de la démocratie à un moment où elle donne des signes de recul en Occident »*. Universités, collectifs artistiques et citoyens ont été associés à des dizaines d'initiatives mettant en avant les combats pour l'avènement des libertés, à l'image du documentaire en six épisodes produit par la télévision publique, intitulé *La Conquête de la démocratie*. Tous rappellent que la démocratie ne prit pas son envol avec la mort du dictateur, mais que la mobilisation citoyenne l'avait précédée tandis qu'il fallut attendre les premières élections libres en juin 1977, voire l'adoption de la Constitution en décembre 1978, pour que soient garanties les libertés publiques. L'Espagne ne bénéficie donc pas, contrairement à son voisin portugais, d'une date de commémoration emblématique et consensuelle comme l'est le 25 avril 1974, jour de la révolution des Œillets *(cf.* L'Histoire *n° 517)*.

Révisionnisme historique

Les victimes de la répression sont aujourd'hui également mises à l'honneur, une répression particulièrement aiguë dans les années de guerre et d'après-guerre (150 000 personnes tuées entre 1936 et 1945 par le camp franquiste), et qui ne prit jamais fin jusqu'à s'intensifier dans les années 1960-1970 et se poursuivre même après la mort du dictateur, face à la recrudescence des mobilisations ouvrières, étudiantes, syndicales, citoyennes. Nombre de « lieux de mémoire démocratique », matériels ou immatériels, sont ainsi consacrés, de la tombe du poète Antonio Machado à Collioure et du camp de concentration d'Argelès-sur-Mer rappelant l'afflux massif de réfugiés à l'hiver 1939 au nord de la frontière pyrénéenne, à la prison de Murcie, lieu emblématique de la répression dans la province, ou aux événements du 3 mars 1976, à Vitoria, au cours desquels cinq ouvriers furent tués par la police dans la dispersion d'une manifestation.

Loin de faire l'unanimité, ce cycle commémoratif suscite la colère de l'opposition de droite, qui accuse le gouvernement de remuer de façon opportuniste la figure de Franco – en témoigne l'invention du néologisme « Francomodín » (« le joker Franco ») brandi à tout va – et d'attiser la division des Espagnols, en *« déclarant la guerre »* à une partie d'entre eux, selon les dires de la présidente de la région de Madrid[1]. Vox, le parti d'extrême droite à l'ascension fulgurante ces dernières années, pousse à l'abrogation des lois mémorielles régionales qui accompagnent les dispositifs nationaux, leur préférant des lois de « concorde » qui proposent une narration historique faisant remonter les « affrontements » et les « crises » à 1931, l'année de la proclamation de la IIe République, et non à juillet 1936, quand le coup d'État manqué des généraux contre la République déclencha la guerre civile. La sphère ultra, menée par la Fondation Francisco-Franco, n'a pas hésité à envoyer à tous les députés du Congrès un ouvrage intitulé *50 años de mentiras sobre Francisco Franco*, dénonçant les prétendus « mensonges » qui pèsent sur le régime, recyclant de fait la propagande franquiste[2]. Ce révisionnisme historique puise en effet dans les discours martelés pendant les quatre décennies de la dictature, pour en infléchir la cruauté, dans un processus de « blanchiment » du régime.



Division **Cinquante ans après sa mort, la figure du dictateur continue de diviser la société espagnole.**

Franco lui-même est curieusement absent de ces commémorations. Certes une nouvelle biographie écrite par l'historien Julián Casanova a été publiée, tandis que le classique de Paul Preston a été transposé en édition graphique pour une diffusion plus large[3]. Mais, tandis que sa figure est agitée de part et d'autre, c'est plutôt vers la société civile, vers les acteurs identifiés ou anonymes de l'histoire, que le regard se porte, vers le témoignage des gens ordinaires que les expositions, les créations ou les ateliers didactiques se penchent, alors même que les voix des témoins directs s'éteignent peu à peu. S'il s'agit d'amener les Espagnols, et notamment les jeunes générations, à mieux s'approprier une histoire très largement ignorée – les programmes scolaires laissent peu de place à l'histoire du xxe siècle espagnol, et encore moins à la période franquiste, rapidement survolée au lycée –, l'accent mis sur les gestes héroïques du quotidien tend à faire oublier que, si la dictature dura si longtemps, c'est bien qu'elle s'appuyait sur un vaste réseau de fidélités amplement récompensées, aux profondes ramifications sociales, dont les échos jamais éteints sont aujourd'hui à dessein ravivés. ■

* *Maîtresse de conférences à Université Bourgogne Europe*

WORLD HISTORY ARCHIVE/AURIMAGES

NOTES

1. Cf. M. Odriozola i Marcé, « Los populares no asistirán a la conmemoración organizada por la Moncloa : "Qué pereza dan" », www.elnacional.cat, le 4 janvier 2025.
2. Cf. M. Borraz, « Apología de la dictadura y arremetida contra RTVE en el cónclave franquista por el 1 de abril: "España recuperó su libertad" », www.eldiario.es, le 1er avril 2025.
3. J. Casanova, *Franco*, Barcelone, Crítica, 2025 ; J. P. García, P. Preston, *Franco*, Barcelone, Debate, 2024.

Portraits de bagn'arts

En Guyane et en Nouvelle-Calédonie, pour se distraire ou pour gagner un peu d'argent, des forçats ont produit des œuvres d'art souvent anonymes. Comment identifier ces artistes ?

Par Philippe Collin* et Christelle Rivalland**

Entre 1852 et 1938, environ 100 000 hommes et femmes ont été envoyés dans les bagnes de Guyane et de Nouvelle-Calédonie. Parmi eux, des artistes devenus bagnards et des bagnards devenus artistes, dont les œuvres ont été pendant très longtemps réduites à de simples illustrations d'un système pénitentiaire méconnu. Au total, ils sont quelques dizaines, uniquement des hommes[1], à avoir laissé des œuvres picturales ou des objets, confectionnés avec des moyens de fortune. Cet art de la débrouille est élaboré essentiellement avec des matériaux de récupération, trouvés ou volés sur les lieux de détention, recyclés ou détournés de leur fonction initiale. Coquillages, noix de coco, bois précieux, vertèbres de requin, carapaces de tortue ou encore calebasses sont gravés, sculptés, décorés. Des restes de tôle ou la toile d'un sac de farine, d'un drap, d'une tenue de bagnard, servent de support aux œuvres picturales. Par la précarité même de leur conception, ces œuvres sont communément appelées « camelote » par l'administration pénitentiaire et les forçats. *« Pour le condamné disposant de temps le soir dans la case, d'une place privilégiée au sein de l'organisation pénitentiaire et d'un peu de talent, la peinture, l'artisanat ou le dessin apparaissent comme un moyen commode de se procurer de l'argent en vendant ses productions*[2]*. »*

Le bagne est un monde inégalitaire où toutes les places ne sont pas bonnes à prendre – il vaut mieux être infirmier à l'hôpital qu'affecté à un chantier forestier… Grâce à ses talents, le bagnard peut alors significativement améliorer son quotidien : augmenter sa ration de nourriture, se procurer des cigarettes, de l'alcool, participer aux plaisirs clandestins du bagne (jeux de cartes, sexe…), voire parfois financer une évasion.

Le forçat libéré, condamné à hanter la colonie sans espoir de retour, sans travail et la faim au ventre, trouve dans la production de cette camelote une ressource vitale. En effet, une fois sa peine accomplie, le forçat libéré doit rester sur la colonie pour un temps équivalent à celui de sa condamnation : c'est le « doublage ». Pour certains de ces artistes, l'identité est même réduite au silence, camouflée par un anonymat total ou un mystérieux monogramme en guise de signature.

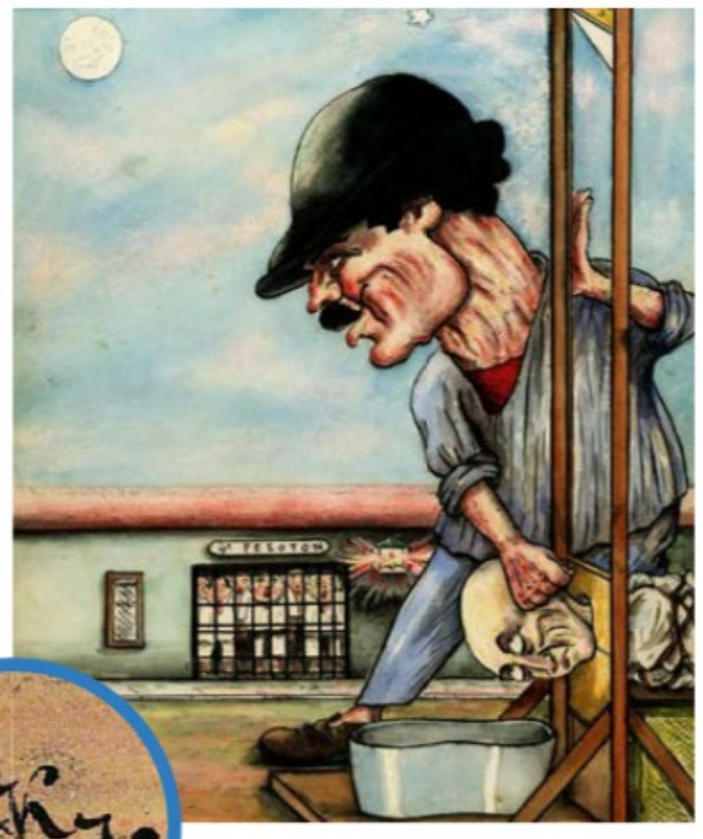


MUSÉE DE L'ÎLE NOU, COLLECTION LÉON COLLIN

Modelage **Ces figurines en terre représentant des Kanaks ont été réalisées par le bagnard Alexandre Gérard, déporté en Nouvelle-Calédonie.**

La collection du docteur Collin

Rappelé en 1914 pour la Grande Guerre, le docteur Léon Collin, médecin des troupes coloniales détaché auprès de l'administration





Caricature **Signé des initiales L. K., ce dessin est l'œuvre de Léon Kroëf, bagnard déporté à Cayenne.**

pénitentiaire, rapporte du bagne de Nouvelle-Calédonie 32 statuettes en terre peinte. Ces figurines représentent des scènes de vie, dont un pilou, danse rituelle kanake.

Longtemps restées sur des étagères, une série de hasards puis de découvertes ont conduit à en identifier l'auteur : Alexandre Gérard. Les recherches butèrent sur le fait que l'on cherchait un déporté de la Commune – ce qu'il était – alors qu'il avait été déclassé et n'avait pas pu bénéficier de la loi d'amnistie de 1880 permettant aux communards de rentrer du bagne de Nouvelle-Calédonie. Une bagarre ayant mal tourné, sans pour autant qu'il y ait eu

Des restes de tôle ou la toile d'un sac de farine, d'une tenue de bagnard servent de support aux œuvres picturales

mort d'homme, l'avait fait passer du statut de déporté politique à celui de transporté, c'est-à-dire un condamné de droit commun. Le malheureux, tailleur de pierre de profession, finit ses jours sur « le Caillou », nom familier donné à la Nouvelle-Calédonie. Il meurt le 4 mars 1926 au dépôt des indigents de Nouméa. Qu'aurait-on su de lui s'il n'avait pas fabriqué et vendu, à un médecin de passage, ces petits personnages en terre ?

Le cas L. K.

En août 1923, certains épisodes du reportage réalisé par le journaliste français Albert Londres sur les conditions de vie au bagne de Cayenne publié dans *Le Petit Parisien* sont illustrés par des dessins signés du simple monogramme L. K. Ils fournissent une source majeure d'informations sur le quotidien du bagne de Guyane pour cette période. Dans un style volontiers caricatural, ils représentent toutes les étapes de la vie du condamné, de sa détention à Saint-Martin-de-Ré jusqu'aux exécutions capitales. Sans doute l'un des plus productifs mais aussi l'un des plus mystérieux artistes du bagne, L. K. croque également ses contemporains anonymes ou illustres. Ses cibles préférées : les bagnards connus considérés comme « planqués », dont la tête surdimensionnée et le corps bien charnu, contrastent avec l'apparence malingre des détenus ordinaires, mais aussi les cadres de l'administration pénitentiaire ou certains notables de Cayenne.

Aujourd'hui, plusieurs séries de ces caricatures sont conservées dans les collections publiques ou chez des particuliers. On estime à près de trois cents les dessins en circulation. Si l'identité de L. K. est longtemps restée une énigme, le voile vient d'être récemment levé[3]. Cet homme se nomme Léon Kroëf. Né à Paris le 6 décembre 1870, il effectue en 1892 son service militaire, lors duquel il est recensé comme « artiste peintre ». Il est condamné pour recel à six ans de travaux forcés en 1911 par la Cour d'assises de la Seine et effectue sa peine au pénitencier de Cayenne. Une fois libéré, il trouve un travail à l'usine électrique de la ville et peut donner des cours de piano et de violon aux enfants de notables tout en vendant ses caricatures sous le manteau. Il échappe ainsi à la misère inhérente au statut des libérés, qui meurent de faim dans la colonie, et peut économiser le prix d'un billet de retour pour la France après avoir obtenu sa réhabilitation. Afin de ne pas contrarier l'administration pénitentiaire, il s'anonymise en signant « L. K. » des caricatures ironiques et pleines d'humour, le plus souvent à charge contre le système. Enfin, après tant d'années de lutte, il parvient à retourner vivre à Paris en 1925, mais il ne jouit pas longtemps de sa liberté… il décède le 11 avril 1926.

Un autre artiste, Émile Voillard[4], avait déjà réalisé ce type de caricatures et sans nul doute Léon Kroëf s'est-il inspiré de son aîné au bagne pour se lancer dans cette production lucrative. D'ailleurs on a longtemps cru à tort qu'Émile Voillard et Léon Kroëf étaient le même homme.

Pour tous ces individus punis, il ne s'agit pas de remettre en cause leur culpabilité mais bien de constater la démesure entre la faute et la sanction qui en découle. « *Le bagne n'est pas une machine à châtiment bien définie, réglée, invariable. C'est une usine à malheur qui travaille sans plan ni matrice,* écrit Albert Londres. *Elle les broie, c'est tout, et les morceaux vont où ils peuvent.* »

Sortir les œuvres d'Alexandre Gérard et de Léon Kroëf de l'anonymat, c'est un peu les ramener à la vie et, par là même, leur redonner une part de dignité. ■

* *Auteur, essayiste, spécialiste des bagnes coloniaux*
** *Directrice du musée Ernest-Cognacq de Saint-Martin-de-Ré*

NOTES

1. Jusqu'à présent, aucune collection publique ou privée n'a fait état d'œuvres réalisées par des femmes bagnardes.
2. Cf. M. Moreau, « Peindre le bagne », musée Ernest Cognacq, 2024.
3. Découverte réalisée le 4 mars 2025. Cf. https://criminocorpus-lab.cnrs.fr/2025/03/05/bagne-identite-de-lk-enfin-levee-philippe-collin
4. Émile Voillard, dit « Papa ». Né le 12 février 1872 à Chaumont. Condamné le 3 octobre 1898 à quinze ans de travaux forcés pour vol qualifié et meurtre par recel, matricule 29808. Décédé à Cayenne le 9 juillet 1921, il ne rencontre donc pas Albert Londres.

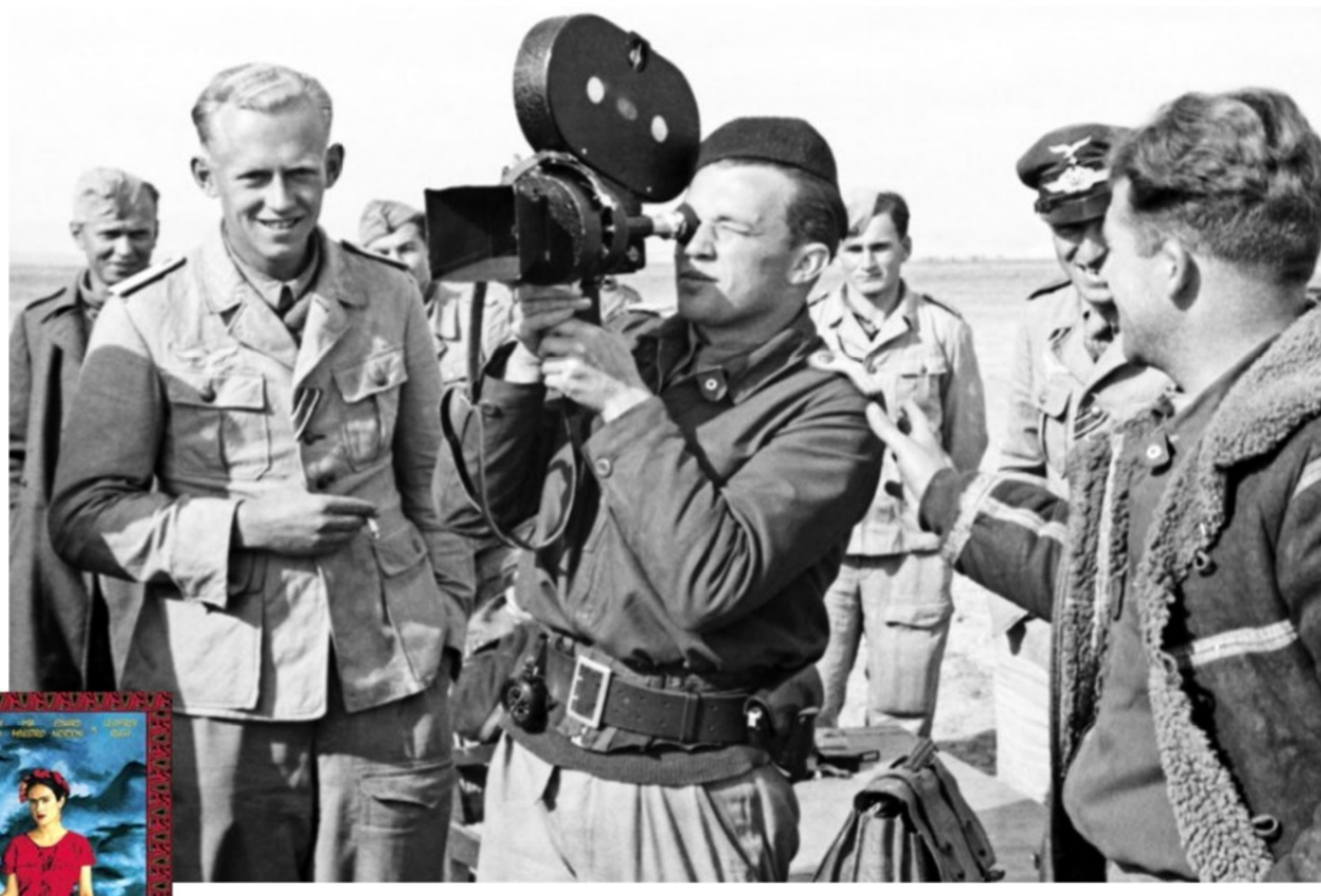
FONDS DU MUSÉE BALAGUIER, LA SEYNE-SUR-MER

Pessac, une école du cinéma !

Mise en place par le Festival international du film d'histoire de Pessac en 2017, la collection des « Ciné-dossiers » propose de décrypter 150 œuvres cinématographiques. Une ressource précieuse pour éduquer à l'image.

Par Nicolas Patin*

En France, l'amour pour l'histoire se traduit notamment par la tenue, chaque année, de rendez-vous à destination du grand public, associant les universitaires et l'Éducation nationale. Si octobre est le mois des Rendez-vous de l'histoire de Blois avec ses 50 000 participants, novembre est celui du Festival international du film d'histoire (FIFH) qui, en 2024, a compté à Pessac (Gironde) 42 000 entrées, dont 25 000 scolaires. Organisée au cinéma Jean-Eustache de Pessac, cette semaine de projections et de débats prend des airs de petit Festival de Cannes du film et du documentaire d'histoire. Par ailleurs, le cinéma Jean-Eustache organise également, toute l'année, des « Unipops », conférences grand public qui réunissent – qu'il pleuve ou qu'il vente – 300 à 500 personnes autour d'un film, avec désormais une retransmission en direct des conférences dans un réseau de 74 cinémas. Une affaire qui marche, sans conteste.





Pédagogie Documentaires (*Propaganda Kompanien* de Véronique Lhorme, en haut) ou fictions (*Frida* de Julie Taymor, ci-contre), les films abordent de multiples thématiques.

En quinze ans s'est créée là une véritable école de cinéma d'histoire avec plusieurs centaines de films projetés. C'est à partir de cette expérience que l'équipe du FIFH a décidé, en 2017, de proposer un nouveau format : les « Ciné-dossiers », *« L'histoire avec le cinéma et le cinéma avec l'histoire »*. Plus de 150 dossiers sont déjà sur le site en accès libre. Cette manne constitue un outil essentiel pour les enseignants désireux de construire une séquence pédagogique dédiée aux élèves, mais aussi pour les amateurs à la recherche de l'analyse construite d'un film.

Et le défi est de taille, car les œuvres filmiques sont dans une situation paradoxale auprès des nouvelles générations : d'un côté, les adolescents et jeunes adultes fréquentent moins les salles de cinéma ; de l'autre, ils sont confrontés en permanence à des formats courts ou très courts, que ce soit sur les plates-formes de séries ou sur les applications et réseaux sociaux. Il y a donc un enjeu pédagogique et artistique à leur faire découvrir non seulement des œuvres considérées aujourd'hui comme longues, mais également les moyens qui permettent

de décoder, d'apprécier, de critiquer ces formats. Cette double évolution – des images omniprésentes, mais loin des grands écrans – conduit les enseignants à plébisciter l'usage pédagogique des films, car ils font d'une

Éduquer à l'image dans la dimension artistique comme dans la dimension critique

pierre deux coups : ils éduquent à l'image dans la dimension artistique comme dans la dimension critique. De ce point de vue, les « Ciné-dossiers » ne se cantonnent pas à une analyse historique ou à une mise en contexte : ils proposent aussi de véritables outils d'analyse cinématographique.

Accessible pour les élèves

On trouvera ainsi des exposés fouillés pour de grands succès populaires comme *Au revoir là-haut* d'Albert Dupontel (2017), *Germinal* de Claude Berri (1993) ou encore *Frida*, le film de Julie Taymor mettant en scène Salma Hayek (2002). Pour comprendre la grande artiste mexicaine, on confronte l'art pictural de Frida Kahlo à l'esthétique du film.

Le thème 2025 du FIFH, « Secret et mensonge », se prête particulièrement à s'interroger en profondeur sur la fabrique des « fake news », infox et mensonges, alors même que ceux-ci semblent authentifiés par la vérité immédiate de l'image. Cette vérité de l'image n'existe pas. C'est en se fondant sur des exemples spectaculaires qu'on donnera aux élèves le goût de mener l'enquête. Un « Ciné-dossier » sur le documentaire de Véronique Lhorme *Propaganda Kompanien* s'intéresse ainsi aux « compagnies de propagande » nazies durant la Seconde Guerre mondiale, une véritable usine de production d'actualités filmées, ayant pour but le façonnage d'une vision du monde au service de l'effort de guerre hitlérien. Tout l'intérêt du documentaire est de montrer qu'encore aujourd'hui, nous utilisons trop souvent ce gisement aux airs de puits de pétrole (ne serait-ce que des millions de photographies), en ne nous interrogeant que rarement sur la nature de ces images. Ainsi, par le biais d'un documentaire facilement accessible aux élèves et au grand public, il devient possible de questionner ces milliers de séquences que nous voyons constamment circuler dès qu'il s'agit de Seconde Guerre mondiale, sur YouTube, Netflix ou autres plates-formes. Ce qui est en cause, c'est bien notre rapport trop naïf à l'image. ■

* *Maître de conférences à l'Université Bordeaux Montaigne*

À LIRE

LES « CINÉ-DOSSIERS »,
collection pédagogique dirigée par François Aymé et Julia Pereira, en partenariat avec le rectorat de Bordeaux. Téléchargeable gratuitement, chaque dossier de huit pages fait le point sur un film de fiction ou un documentaire, en fournissant les analyses qui mettent en perspective l'œuvre artistique. Ils sont classés non seulement par discipline, mais aussi par niveau et par mots-clés.

www.cine-dossiers.fr

PESSAC

35e édition du Festival international du film d'histoire

« SECRET & MENSONGE »

80 films, 30 débats et cafés historiques, 25 avant-premières avec la revue L'Histoire



Mardi 18 novembre
Conférence inaugurale « La guerre de l'information : secret et mensonge dans le monde contemporain »
Par David Colon

Mercredi 19 novembre
« "Fake-news", du Moyen Age aux réseaux sociaux »
Avec Paul Bertrand, Pascal Froissart et Maya Kandel

Jeudi 20 novembre
« De l'URSS à la Russie, la règle du mensonge »
Avec Nicolas Werth et Cécile Vaissié

Vendredi 21 novembre
Archives : « L'État peut-il être transparent ? »
Avec Jean-Pierre Bat, Gérard Courtois, Vincent Duclert et Renaud Meltz

Samedi 22 novembre
« Secrets d'Église »
Avec Guillaume Cuchet, Isabelle de Gaulmyn et Claire Sotinel

Dimanche 23 novembre
« Secrets de famille »
Avec Ariane Chemin, Anne-Marie Cocula, Julie Doyon et Didier Lett

Seront également présents ***Raphaëlle Branche, Anne Carol, Marie N'Diaye, Antoine Vitkine…***

www.cinema-histoire-pessac.com

© Y.N PRODUCTIONS - LA CUISINE AUX IMAGES / ECPAD - ÉTABLISSEMENT DE COMMUNICATION ET DE PRODUCTION AUDIOVISUELLE DE LA DÉFENSE – MIRAMAX/DIMENSION FILMS/EVERETT/AURIMAGES

Karol Nawrocki, historien-président

Le 1er juin 2025, la Pologne a élu l'historien Karol Nawrocki président de la République. Un signe de reconnaissance pour cette discipline en un temps où les intellectuels sont décriés ?

Par Valentin Behr* et Paul Gradvohl**

Vainqueur, avec 50,89 % des suffrages exprimés au second tour de l'élection présidentielle du 1er juin 2025, Karol Nawrocki a bénéficié d'un contrat passé publiquement avec Slawomir Mentzen, candidat du parti d'extrême droite Nouvel Espoir (14,81 % au premier tour). Cet engagement bloque la participation de la Pologne dans la guerre entre la Russie et l'Ukraine et l'entrée de cette dernière dans l'Union européenne.

Ce succès du candidat soutenu par Droit et Justice (PiS) est clairement le symptôme du maintien d'une forte tendance illibérale, malgré la défaite de ce parti aux élections législatives de 2023 et la formation du gouvernement dirigé depuis par Donald Tusk. Il atteste aussi la lente bascule de la droite conservatrice polonaise vers une fascination pour le monde des « hommes forts ». Comment comprendre une telle trajectoire, et que nous dit-elle du métier d'historien en Polog ne ?



Déclaration **Karol Nawrocki à Gdansk, le 1er septembre 2025, lors d'une cérémonie consacrée à la Seconde Guerre mondiale.**

Il dénonce les « attaques répugnantes » d'historiens comme Jan Gross, Jan Grabowski ou Barbara Engelking

En fonction depuis le 6 août, Nawrocki était peu connu un an auparavant, même s'il dirigeait l'Institut de la mémoire nationale (IPN) depuis juillet 2021. Présenté comme candidat indépendant bien qu'appuyé par le PiS, il a tiré profit de la participation la plus élevée à une telle élection en Pologne (71,63 % au second tour).

Né en 1983 à Gdansk (l'année suivant la dissolution de Solidarnosc par le général Jaruzelski), Nawrocki y poursuit ses études d'histoire dans la Pologne démocratique. Son doctorat sur l'opposition de la société au pouvoir communiste à l'échelle d'un département est, comme ses autres travaux, empreint d'un « positivisme » permettant peu de subtilité dans l'analyse des logiques sociales. Sa carrière se déroule à Gdansk, dans la branche locale de l'IPN, dont il dirige le Bureau d'éducation publique (2013-2017). Il y contribue au culte des « soldats maudits », combattants anticommunistes de l'après-1945, promus par l'extrême droite et ladite politique historique de l'État polonais, en particulier l'IPN, au détriment de la commémoration de la résistance antinazie.

En 2017 Nawrocki est choisi pour le poste de directeur du musée de la Seconde Guerre mondiale à Gdansk, en remplacement de Pawel Machcewicz, qui l'avait créé dans un esprit proche de celui du mémorial de Caen. Ce changement s'inscrit dans un rapport de force entre la direction du musée et le ministère de la Culture, qui entend le reprendre en main à la suite de l'accession au pouvoir du PiS en 2015. Nawrocki se fait le bras armé du parti au pouvoir : l'exposition permanente est remaniée, minimisant l'implication de Polonais dans la Shoah et soulignant au contraire le sauvetage des Juifs de Pologne. La perspective initiale, visant à développer le temps long du conflit, dans une approche globale, est remplacée par le récit d'une Grande Guerre patriotique polonaise.

Soutien de Donald Trump

L'historien bureaucrate atteint le sommet de sa gloire avec son élection à la présidence de l'IPN en 2021, grâce aux parlementaires du PiS et de Konfederacja, parti d'extrême droite anti-ukrainien et, implicitement, pro-russe. Son mandat se traduit par des licenciements d'historiens de l'IPN pour désaccords idéologiques, même lorsque la qualité scientifique de leurs travaux n'est pas remise en cause. Les

MAREK LADZINSKI/ZUMA-RÉA

interventions de Nawrocki dans le débat public résument l'histoire nationale à une lutte des Polonais pour la liberté, à laquelle les Juifs ne sont pas intégrés.

Son comité de soutien, créé à l'initiative d'Andrzej Nowak, professeur d'histoire à l'Université Jagellon de Cracovie et intellectuel conservateur reconnu, le présente comme nationaliste catholique socialement conservateur, sceptique à l'égard de l'Union européenne et partisan d'une ligne dure vis-à-vis de l'immigration. Il jouit du soutien de Donald Trump, à qui il rend visite au cours de la campagne.

Entre les deux tours, alors que l'élection s'annonce serrée, il gagne la caution de l'extrême droite en se ralliant aux conditions posées par le candidat Mentzen, mais aussi en envoyant des clins d'œil aux électeurs du candidat ouvertement antisémite Grzegorz Braun. Il dénonce les « attaques répugnantes » d'historiens comme Jan Gross, Jan Grabowski ou Barbara Engelking, tous coupables de rapporter des actes antisémites commis par des Polonais pendant la guerre.

L'historien-candidat joue peu de son statut d'intellectuel, assume une posture d'homme du peuple, ancien boxeur proche du hooliganisme, et les polémiques liées à des affaires d'abus de biens sociaux qui émaillent sa campagne ne semblent pas l'atteindre.

Devenu président de la République, l'historien ne s'est pas départi de sa radicalité brutale. Au cours du premier mois de son mandat, il a opposé son veto à autant de lois que son prédécesseur Andrzej Duda, en vingt mois de cohabitation avec le gouvernement Tusk. Son implication en matière de politique historique reste forte, comme en témoigne la composition de son équipe de conseillers. Le nouveau chef du Bureau de la sécurité nationale auprès du président de la République est Slawomir Cenckiewicz, lui-même passé par l'IPN, connu pour sa vision complotiste de l'histoire, et pour avoir mené une lutte acharnée contre Lech Walesa, accusé de collaboration avec les services de sécurité communistes.

Depuis son élection, Nawrocki a repris, à l'occasion des commémorations du 1er septembre 2025, la revendication de réparations de guerre allemandes à la suite de la Seconde Guerre mondiale, déjà exprimée en octobre 2022 par le gouvernement (PiS). Le 11 juillet, date-anniversaire des massacres de civils polonais par des membres de l'armée insurrectionnelle ukrainienne de Volhynie en 1943, considérés comme un génocide par les conservateurs polonais, il a exigé du président ukrainien Volodymyr Zelensky l'exhumation complète des corps des victimes.

L'historien-bureaucrate incarne une forme d'intellectuel bien éloignée de celle d'un Bronislaw Geremek *(cf.* L'Histoire *n° 286, avril 2004)*. La courtoisie de ce dernier contraste avec les rudes manières d'un historien-président qui a passé une partie de sa vie à entraver le travail de ses collègues. Avec son élection à la présidence, l'enjeu devient tout autre. La bonne conscience nationale, nourrie par une pratique réductrice de l'histoire, alimente des conflits qui peuvent peser sur l'histoire de l'Europe. Comment ne pas constater que le succès d'intellectuels anti-intellectuels, à l'image du vice-président américain J. D. Vance, caractérise une époque où la légitimation de la violence au nom de la culture apparaît comme une réactivation du mouvement anti-Lumières. Il faut sans doute des intellectuels pour mener à bien une telle destruction. ■

* *Chargé de recherche au CNRS (Centre européen de sociologie et de science politique)*

** *Professeur à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne*

AFP – LOUIS-ÉMILE DURANDELLE/BNF

EN NOVEMBRE

sur www.lhistoire.fr

DES ARTICLES INÉDITS

BANDE DESSINÉE
Entretien avec Guy Delisle

ANNIVERSAIRE
« 1945 : les premières députées françaises entrent à l'Assemblée nationale »



Simone Rollin (MRP)
Députée de la Seine (1945).



EXPOSITION
« 150 ans du palais Garnier »
par Martial Poirson

DOCUMENTAIRE
« "Le Cinquième Plan de La Jetée *de Chris Marker" de Dominique Cabrera »*
par Olivier Thomas



FESTIVAL
Retrouvez notre sélection d'articles de L'Histoire *sur le thème de l'édition 2025 du Festival international du film d'histoire de Pessac : « Secret et mensonge »*

***Abonnez-vous gratuitement à la « Lettre H », la newsletter de* L'Histoire**



DOSSIER

Un personnage historique. Que sait-on de sa vie ? p. 34
Vu d'Occident p. 44
Représenter Muhammad en terres d'Islam p. 52
Sur les traces du Prophète. Enquête sur les reliques p. 58

Muhammad Histoire d'un prophète

Fondateur de l'islam, dont il est le Prophète, Muhammad ou « Mahomet », comme le nomment les Français, a bel et bien existé. Cependant, le récit de sa vie a été le sujet d'une réécriture doctrinale par les diverses traditions musulmanes depuis le Moyen Age. Son image a aussi été dénaturée en Europe, soit qu'il en fasse un repoussoir afin d'empêcher les conversions à l'islam, soit qu'il s'en serve pour parler des questions qui l'agitent (la Réforme, les femmes et la famille, etc.). Contrairement à une idée fort répandue, le Coran n'interdit en aucune manière la représentation figurée, pas même celle du Prophète de l'islam. Néanmoins, à partir du XVIe siècle, les portraits de Muhammad devinrent plus rares. Des spécialistes proposent ici de comprendre ces différentes représentations et d'estomper la légende pour resituer au mieux le Muhammad historique, dans le contexte politique, religieux et social de l'Arabie des déserts au début du VIIe siècle.



LAHORE, MOSQUÉE WAZIR-KHAN ; ROLAND & SABRINA MICHAUD/AKG-IMAGES

Le nom de Muhammad Sur ce mur de la mosquée Wazir-Khan de Lahore, au Pakistan, construite en 1634, le nom de Muhammad apparaît calligraphié, avec celui d'Allah, les lettres remplies de versets du Coran.

Un personnage historique

Que sait-on de sa vie ?

Entretien avec Mohammad Ali Amir-Moezzi



EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY, MS. OR. 20 FOLIO 45R ; NPL/OPALE.PHOTO

A la Kaaba Sur cette miniature persane du *Jami al-tawarikh* (vers 1307), le jeune Muhammad, qui n'a pas encore reçu la Révélation, démontre sa capacité à résoudre les conflits entre les clans Quraych, qui veulent tous avoir l'honneur de placer la Pierre noire dans la maçonnerie de la Kaaba, lors de la reconstruction du sanctuaire. Il propose de poser la pierre sur un tissu pour que tous les clans contribuent ensemble à la positionner. Muhammad porte la barbe et les cheveux longs, mais pas de moustache : la Tradition insiste sur l'harmonie de ses traits et de sa carrure, tout chez lui étant équilibré et sans excès.

Qui était vraiment Muhammad ou Mahomet, comme l'appellent les Français ? Le récit de sa vie, transmis par la tradition religieuse musulmane depuis le Moyen Age, est en grande partie légendaire, mais les historiens, aujourd'hui, sont capables de mieux le cerner.

L'Histoire : Après *Le Coran des historiens* en 2019, vous venez de diriger *Le Mahomet des historiens* avec John Tolan, à nouveau aux éditions du Cerf. Quelle est l'ambition de ce livre ?

Mohammad Ali Amir-Moezzi : Tout part d'une définition simple : la cinquantaine d'auteurs sont des historiens ou historiennes ; et il n'y a pas d'approche confessionnelle dans le livre. Il s'agit de proposer une histoire la plus objective et la plus collective possible, qui se distancie des nombreuses narrations à visées apologétiques ou polémiques de la vie du Prophète de l'islam.

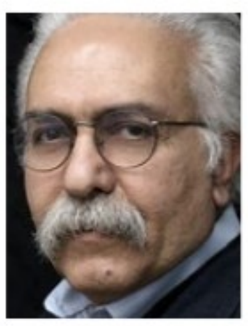
L'idée, surtout, a été de comprendre l'évolution des représentations de la figure de Muhammad et sa présence dans les différents domaines de l'islam, de la mystique à la philosophie. Nous avons ensuite cherché à montrer la transformation du regard porté sur Muhammad à travers les époques en dehors de l'Islam, avec la bascule qui s'opère en Occident entre le Moyen Age et la Renaissance puis les Lumières, quand la « révolution philologique » conduit les savants occidentaux à s'intéresser à d'autres religions que la leur, et plus seulement à des fins de controverse. Il s'est agi aussi de montrer l'évolution de cette représentation dans l'art, jusqu'à l'Époque contemporaine et au cinéma. Les deux derniers chapitres sont davantage historiographiques et permettent de connaître les images de Muhammad chez les islamologues modernes et contemporains.



Inscription Le nom de Muhammad apparaît pour la première fois dans les inscriptions de fondation du Dôme du Rocher, à Jérusalem, achevé en 692.

HANNAH ASSOULINE/OPALE.PHOTO – INDEX/COLL. CHRISTOPHEL

L'AUTEUR Directeur d'études émérite à l'École pratique des hautes études,



Mohammad Ali Amir-Moezzi vient de diriger, avec John Tolan, Le Mahomet des historiens *(Cerf, 2025).*

Pourquoi avoir gardé le nom de Mahomet dans le titre et non celui de Muhammad, utilisé par les musulmans ?

Mahomet est le nom francisé de Muhammad depuis le XII^e^ siècle, que l'on trouve par exemple dans *La Chanson de Roland*. Si, selon les chroniqueurs arabes, Muhammad est le nom que le Prophète employait lui-même, il faut garder en tête que ce n'est sans doute pas son prénom d'origine mais probablement plutôt son surnom prophétique, qui signifie ▶

DATES-CLÉS

350-570
Le royaume de Himyar, converti au judaïsme, étend son contrôle sur le sud-ouest de la péninsule Arabique. Le polythéisme arabe recule.

518-525
Conquête de Himyar par le royaume chrétien d'Aksum.

570
Selon la Tradition, naissance de Muhammad à La Mecque.

610
Muhammad reçoit ses premières révélations.

622
Hégire. Muhammad s'exile de La Mecque et établit sa communauté à Médine. Date retenue comme début du calendrier musulman.

624-630
Muhammad mène une guerre contre les Mecquois et affirme son autorité sur une partie de l'Arabie.

632
Selon la Tradition, mort de Muhammad à Médine et lutte pour sa succession.

632-661
Règne des quatre premiers califes, dits « Rashidun », jusqu'à l'assassinat d'Ali.

661-680
Règne de Muawiya, fondateur de la dynastie des Omeyyades.

685-705
Règne d'Abd al-Malik : fixation du texte du Coran.

Milieu du VIII^e^ siècle
Compilation de la Sira.

IX^e^ siècle
Composition des grands recueils de hadith.

1142
Première traduction du Coran, en latin, entreprise par Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.

« digne de louanges » ou « le loué ». Auparavant, il s'appelait peut-être Qutham, un prénom alors courant. Il est possible que Muhammad ne soit même pas un prénom arabe, puisque personne ne semble s'appeler ainsi avant lui. Les sources sur l'onomastique arabe affirment qu'il a existé d'autres Muhammad à son époque, mais ceux-ci n'ont aucune consistance historique. Peut-être ont-ils été créés après coup par les musulmans, pour cacher le fait qu'il s'agissait d'un prénom sans précédent ? L'origine de ce nom suscite de nombreuses hypothèses. Il viendrait, selon certains historiens, de Manuhmed, variante manichéenne d'un nom en avestique signifiant « la bonne pensée ».

Quoi qu'il en soit, même dans les quelque 6 200 versets du Coran, le nom de Muhammad n'apparaît que quatre fois, une cinquième fois sous la forme « Ahmad ». Si l'origine de ce surnom reste une question ouverte, ce qui est certain, c'est que celui-ci se stabilise au VII^e^-VIII^e^ siècle, après qu'il a été gravé en 692 parmi les inscriptions à l'intérieur du Dôme du Rocher, à Jérusalem. Et encore, cette dénomination connaît des variantes selon les régions et les dialectes, entre « Mohammed », « Mahmed », « Mehmet » ; variations liées aussi aux caractéristiques de l'alphabet arabe : les voyelles ne sont pas systématiquement écrites. En Occident, les transcripteurs de l'arabe ont eux-mêmes hésité entre « Mahumet », « Mohammed », « Mamed » ou « Moameth ». C'est finalement la francisation « Mahomet » qui s'est imposée.

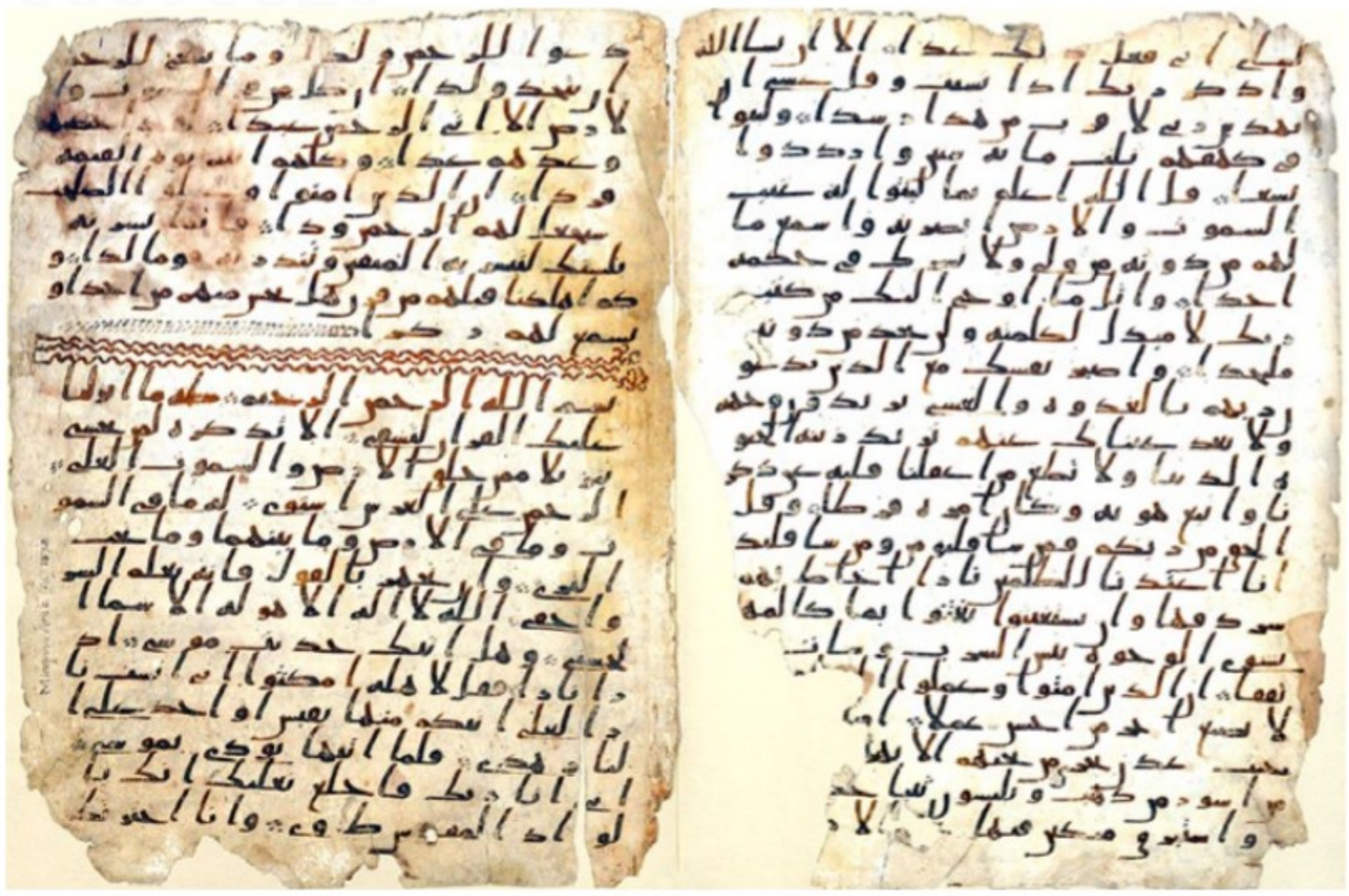
Depuis dix ans, des polémiques ont surgi à propos de ce dernier nom. Certaines mouvances salafistes, qui suivent une approche très rigoriste de l'islam sunnite, considèrent qu'il s'agit d'une déformation outrageante du nom en expliquant que « Mahomet » viendrait de *ma humida*, forme verbale qui signifie « il n'est pas digne de louanges ». Cela me semble aberrant : il est évident que ceux qui appelaient Muhammad « Mahomet » au XII^e^ siècle n'avaient nulle intention de déformer le terme musulman ! Nous avons donc décidé, dans le titre, de garder le terme plus connu du public francophone et d'exposer, dans l'introduction, l'histoire et les polémiques sur cette appellation.

Quelles sont les sources habituellement utilisées pour écrire l'histoire de Muhammad ?

La figure de Muhammad comme Prophète de la nouvelle religion impériale se fixe vraiment sous le règne d'Abd al-Malik (685-705), au moment où l'empire trouve à la fois un nom pour sa religion (l'islam) et son Livre. Les recherches les plus récentes suggèrent en effet que la version du Coran que nous connaissons aujourd'hui (le Coran que l'on peut dire « impérial ») n'a vraiment été fixée et publiée que sous son règne, à l'encontre du récit traditionnel qui date cette fixation du règne d'Uthman (644-656). Dès lors, on peut supposer qu'en un demi-siècle et comme en témoignent certaines sources islamiques, beaucoup de modifications ont pu être apportées au texte coranique, notamment en ce qui concerne la question si sensible de la succession de Muhammad – sur laquelle se joue la dissidence du chiisme.

Mais ce n'est pas dans le Coran qu'il faut chercher la vie de Muhammad. Les deux autres sources arabes majeures longtemps utilisées par les historiens et les théologiens pour écrire la vie du Prophète de l'islam sont la Sira et les hadith (« récits »), qui forment ensemble l'essentiel de la Sunna (« la Tradition »). Or ces sources posent d'immenses problèmes.

La Sira, « Vie exemplaire », déroule, dans l'ordre chronologique, une description de la vie de Muhammad pratiquement jour par jour *(cf. page ci-contre)*. Elle rassemble les multiples traditions transmises à son sujet à partir du début du VIII^e^ siècle de l'ère chrétienne, soit près d'un siècle après sa mort en 632, selon la Sunna. La plus



BIRMINGHAM UNIVERSITY, CADBURY RESEARCH LIBRARY, 1572A ; PICTURES FROM HISTORY/BRIDGEMAN IMAGES

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Le plus ancien Coran

Le Coran est le livre sacré de l'islam : il contient la parole de Dieu, révélée en langue arabe à Muhammad à La Mecque puis à Médine entre 612 et 632, que ses proches mettent par écrit. Les historiens admettent que la version définitive du texte que nous connaissons fut fixée à la fin du VII^e^ siècle, sous le règne d'Abd al-Malik (685-705), mais qu'il en a existé d'autres versions auparavant. Les deux feuillets ci-dessus, conservés par l'université de Birmingham et récemment sortis de l'oubli, ont été analysés en 2015 par le carbone 14 : la peau de mouton utilisée comme support daterait de l'époque même où vécut Muhammad (selon la tradition islamique, entre 570 et 632). Ces extraits du Coran seraient donc parmi les plus anciens connus.

MISE AU POINT

La Sira, biographie officielle

Ensemble de récits édifiants sur la vie de Muhammad, la Sira est une « légende dorée » qui en dit peu sur sa vie effective, mais beaucoup sur la pensée des musulmans des VIIIe-IXe siècles. Que raconte-t-elle ?

La Sira narre l'itinéraire d'un homme mecquois, extrêmement intègre, d'une moralité sans faille. Orphelin et pauvre, il est recruté par une veuve puissante nommée Khadidja, possédant plusieurs caravanes. Elle sera par la suite sa première épouse. Muhammad devient ainsi caravanier.
Féru de spiritualité, il apprécie les retraites dans des endroits isolés comme une caverne dans les monts qui dominent La Mecque. C'est à Muhammad que Dieu révèle sa parole en arabe, par l'intermédiaire de l'archange Djibril (Gabriel), verset après verset, pendant plus de vingt ans, à partir de l'âge de 40 ans, jusqu'à sa mort, vers 60 ans. Il la reçoit d'abord à La Mecque mais, alors qu'il commence à prêcher pour sa nouvelle mission, son message prophétique, les Mecquois lui deviennent hostiles et finissent par le chasser.
Il part donc trouver refuge à Médine, où il part en exil *(hijra)* avec ses compagnons en 622, lors de l'épisode appelé « l'hégire ».
Il arrive à fédérer de nombreuses tribus médinoises, pour la plupart juives, puis mène des batailles contre sa propre tribu et reconquiert La Mecque.
A la fin de sa vie, pratiquement tous les Arabes se sont ralliés à son message prophétique. Il fait alors le projet de batailles contre Byzance sans y parvenir, et meurt en l'an 11 de l'hégire, ce qui marque aussi la fin de la Révélation. La Tradition précise qu'après chaque révélation, Muhammad transmet les versets communiqués par Dieu à ses fidèles, qui les apprennent par cœur et les récitent (*quran*, coran, signifie dans ce contexte « récitation »). Et, pour éviter que la parole de Dieu ne se perde avec la mort de ceux qui l'ont mémorisée, les versets sont collectés et rassemblés dans un livre.
En ce qui concerne sa vie privée, le Prophète, après la mort de sa première épouse Khadidja, aura beaucoup d'autres épouses (entre neuf et treize), dont il a plusieurs enfants. Tous ses fils meurent en bas âge. Trois des quatre filles qu'il a eues avec Khadidja meurent jeunes. La seule à connaître une postérité est Fatima, mariée avec Ali, quatrième calife (« successeur » ou « lieutenant ») et premier imam (« guide ») des chiites. Leurs deux enfants, Hasan et Husayn, sont donc les seuls descendants masculins du Prophète.
L'autre femme dont parle le plus la Sira est Aïcha, une de ses épouses qui a joué un rôle majeur. Elle est la fille du calife Abu Bakr, premier successeur du Prophète. Elle reste politiquement active après la mort de Muhammad, poursuivant de sa haine Ali et Fatima. ■



Muhammad parle à sa future épouse, Khadidja, une veuve riche et plus âgée que lui (miniature persane, 1581).

BNF, MANUSCRITS, PERSAN 54 FOLIO 187

LE MOT

SIRA

La Sira, « Vie exemplaire », rassemble, dans l'ordre chronologique, les nombreuses traditions transmises sur Muhammad à partir du début du VIIIe siècle de l'ère chrétienne.

ancienne Sira « officielle » connue est celle d'Ibn Hicham (mort vers 833), en partie fondée sur une première œuvre perdue, celle d'Ibn Ishaq (mort vers 767). Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que cette biographie commandée par le pouvoir, à visée exégétique et apologétique, retravaille une littérature antérieure pleine de contradictions, qui n'a été uniformisée que lorsque l'empire islamique des Abbassides (750-1258) est devenu suffisamment puissant pour avoir besoin d'un récit officiel, prestigieux et le plus lisse possible sur la vie de son Prophète.

L'historien, bien sûr, doit passer au crible ces contradictions et ces divergences en prenant en compte le statut des auteurs et le contexte dans lequel ils écrivent, leurs relations avec le pouvoir et avec les factions dissidentes de l'islam. Cependant, malgré ses contradictions, la Sira reste importante aujourd'hui pour les croyants, et intéressante à historiciser. Les mystiques se concentrent sur les relations de Muhammad avec Dieu, sur ses temps de recueillement et ses prières. Les djihadistes se préoccupent plutôt de la dimension guerrière de sa vie. Le Muhammad des mystiques sunnites est plus soucieux de la dimension spirituelle, tandis que celui des textes chiites est un être de lumière, un être théophanique. La majorité des récits portent sur ses grandes qualités morales qui doivent servir d'exemple, comme sa clémence et sa générosité à l'égard de ses ennemis, sa bienveillance à l'égard de la veuve et de l'orphelin. Le Prophète constitue ainsi, selon les époques et les lieux, une sorte d'horizon moral à vocation exemplaire.

L'autre source arabe majeure utilisée pour écrire la vie de Muhammad est constituée par les hadith, qui rapportent, eux, les paroles et les actes de Muhammad et de ses compagnons ainsi que de certaines de ses épouses. Sources normatives pour les théologiens et les juristes, ils servent d'interprétation au Coran et ont été mis par écrit dans une série de recueils surtout à partir du IXe siècle.

Là aussi, on a affaire à une littérature immense, qui comporte des milliers de textes. Ces récits s'appuient en principe sur des témoignages. Le transmetteur est toujours cité, l'objectif étant de remonter de transmetteur en transmetteur pour arriver aussi près que possible de la parole du Prophète. Des récits de plus en plus anciens ont ainsi été découverts peu à peu. Mais, là

À SAVOIR

Le sceau des prophètes

Le mot prophète sert à traduire le mot arabe *nabi* ou l'expression *rasul Allah* (« messager de Dieu »). Le Coran en évoque près de 25. Le premier d'entre eux est Adam et le dernier est Muhammad, le « sceau des prophètes », qui clôt donc une lignée prophétique. Il est celui dont Isa (Jésus) a annoncé la venue prochaine. La plupart des prophètes de l'islam sont d'inspiration biblique : Ibrahim (Abraham), Moussa (Moïse), Dawud (David), Suleyman (Salomon), Nuh (Noé), Job, Yahya (Jean le Baptiste), Yussuf (Joseph) ou Isa (Jésus) pour les plus notables. Plusieurs prophètes arabes sont aussi mentionnés (Salih, Houd et Shuayb). Les prophètes coraniques ne prédisent pas l'avenir, mais sont chargés d'annoncer la parole divine.



BNF, MANUSCRITS, SUPPL TURC 190 FOLIO 5V

Carrefour des monothéismes **Manuscrit turc du Moyen Age sur l'ascension céleste du Prophète *(miraj)*, au cours de laquelle il rencontre les prophètes qui l'ont précédé (à gauche) et est initié aux Fins dernières de l'humanité.**

encore, même les plus vieux datent de plusieurs décennies après la mort de Muhammad. De plus, les hadith ont été écrits par des factions rivales qui se battaient entre elles : chacun rédige, voire forge des hadith pour justifier ses idées théologico-politiques, d'où des récits très divers sur la vie du Prophète, souvent orientés ou légendaires.

Les prétendues données biographiques que ces sources nous donnent sur la vie de Muhammad sont très contradictoires, même pour les choses les plus simples. Il existe ainsi de grandes divergences sur la date de sa naissance et de sa mort, celle de l'hégire (le départ de Muhammad vers Médine, fixé par la Tradition en 622, qui marque le début de l'ère islamique), le nombre de ses épouses (variant de neuf à treize), celui de ses enfants (variant d'un à treize), sur ses batailles ou encore sa personnalité. On a tantôt affaire à un Muhammad méditatif, qui n'aime que la prière, pauvre, très altruiste et presque féministe, tantôt à un Muhammad tortionnaire, riche, chef de guerre, prompt à tuer, misogyne… Le Muhammad historique est perdu dans ces discordances.

Les historiens sont-ils capables, malgré tout, de cerner le personnage ? Que peut-on dire de la société dans laquelle il a vécu ? De son activité, voire de sa famille ?

Muhammad n'est pas un personnage légendaire : il a bel et bien existé. D'après la Tradition, il est né à La Mecque et appartient à un clan, celui des Hachémites de la tribu des Quraych (ou Quraychites), une tribu arabe parmi d'autres.

La Mecque est une toute petite ville enclavée entre des reliefs volcaniques faits de montagnes noires basaltiques. C'est un lieu de pèlerinage, qui abrite un sanctuaire, la Kaaba, où, deux ou trois fois par an, les gens des tribus d'Arabie affluent par milliers, mais sa population n'y dépassait guère 500 à 600 personnes. Il faut dire que c'est un lieu quasi invivable du fait de la chaleur et du manque d'eau. Médine, en revanche, était une oasis florissante, dotée de palmeraies et abritant de nombreuses tribus, dont la plupart étaient déjà judaïsées depuis longtemps. On sait aujourd'hui qu'à cette époque, les villes principales de l'Arabie occidentale (La Mecque, Médine et Taïf) avaient déjà été gagnées par le monothéisme, alors que le paganisme subsistait encore chez les Bédouins du désert. Dans ce contexte, il est probable que le sanctuaire de la Kaaba était commun à ces deux populations et mêlait plusieurs dévotions, abritant aussi bien des idoles polythéistes que des icônes de Marie et de Jésus. De fait, on peut déduire de son instruction religieuse que Muhammad appartenait à une culture urbaine, donc certainement monothéiste, dans un ensemble où subsistait du polythéisme.

Le clan de Muhammad s'occupait probablement des affaires religieuses : les Hachémites sont les gardiens du temple de la Kaaba. Dans la tribu, un autre clan, celui des Omeyyades, est sans doute plutôt chargé des affaires économiques.



Avec les chrétiens **Cette représentation est une des plus anciennes connues de Muhammad (miniature, Bagdad, 1217). Le Prophète y est montré débattant avec deux chrétiens de Najran de la nature divine ou non de Jésus.**

CAIRO, EGYPTIAN NATIONAL LIBRARY, MS. FARSI 579 ; ROLAND & SABRINA MICHAUD/AKG-IMAGES

Qu'il soit du clan qui s'occupait des choses religieuses n'empêche pas qu'il ait été marchand-caravanier, comme le raconte la Tradition. Ces marchands exportaient du cuir de La Mecque et y importaient épices et autres denrées, à travers toute l'Arabie, jusqu'à la Syrie et la Palestine. La Tradition affirme que la tombe de l'arrière-grand-père de Muhammad (Hachim ibn Abd Manaf, qui donne son nom au clan des Hachémites) se situe à Gaza, où il se rendait pour ses affaires. C'est peut-être lors de ses voyages qu'il est allé jusqu'à Jérusalem. Sa première épouse, selon la Tradition, Khadidja, était une femme puissante, dont l'oncle était un moine chrétien, ce qui est une bonne attestation de l'ancrage du monothéisme dans la région. Elle possédait plusieurs caravanes et fit sans doute de lui un homme riche.

Mais de sa famille, on sait en réalité peu de choses. La Tradition reconnaît comme famille immédiate et officielle sa fille Fatima, l'époux de celle-ci, Ali, qui est aussi le cousin germain du Prophète, et leurs fils Hasan et Husayn, la seule descendance mâle du Prophète. Ils sont comparables à la « Sainte Famille » chrétienne : on les appelle « les Cinq du Manteau » ou les *ahl al-bayt*, « les gens de la demeure ». D'ailleurs, l'existence des descendants de Hasan et Husayn (les chérifs) est bien attestée historiquement.

Si Muhammad eut d'autres enfants avec d'autres femmes, ceux-ci ne sont pas connus. La Sira rapporte qu'ils n'ont pas survécu longtemps. Se sont-ils évaporés dans les sources ? Les a-t-on volontairement fait disparaître ? Rappelons que dans la tradition orientale, le fils d'un prophète est également un prophète. Or Muhammad devait être le dernier prophète avant la fin du monde. Il fallait donc, pour cela, qu'il n'ait pas de fils. Mais ce n'est là qu'une hypothèse…

La Tradition veut que Muhammad ait été monogame du vivant de Khadidja, puis qu'il ait eu ensuite, après la mort de cette dernière, beaucoup d'épouses. A l'époque, il n'existait pas encore en Arabie de précepte sur le mariage – le droit musulman (qui restreint à quatre le nombre ▶

d'épouses simultanées, sans tenir compte des concubines) commence à être codifié dans le courant du VIIIe siècle. Les mariages servaient surtout à consolider les alliances politiques chez les hommes de pouvoir. Muhammad n'échappe pas à la règle. Les femmes qu'il épouse, selon les différentes traditions, sont très souvent des filles de chefs de tribu : Aïcha est la fille d'Abu Bakr, qui va devenir le premier calife, Hafsa est celle d'Umar, qui sera le deuxième calife.

Peut-on dire que Muhammad est un homme de pouvoir ? Peut-on aussi le voir comme un chef de guerre ?

Pas encore lorsqu'il est à La Mecque, selon la Tradition. Il devient chef de communauté, puis chef de guerre à partir du moment où il s'exile à Médine. Autrement dit, le message mecquois de Muhammad est très pacifiste et apocalyptique, et son message médinois se fait beaucoup plus politique.

Jusqu'à il y a peu, les historiens considéraient qu'à cette époque, en Arabie, le clan des religieux dominait. On s'accorde plutôt aujourd'hui pour dire que les Omeyyades dominaient les Hachémites. Dans ces conditions, on peut imaginer que, lorsque Muhammad a commencé à prêcher son message apocalyptique et à rallier de nouveaux compagnons dans les couches plutôt inférieures de la société, il a été perçu comme une menace par le clan rival, et a été chassé, pour cette raison, avec ses compagnons.

Réfugié à Médine, il va, petit à petit, en quelques années, rallier à son message certaines tribus médinoises, tandis que d'autres vont résister. C'est à ce moment-là que les tensions s'amorcent, jusqu'à ce que Muhammad se sente suffisamment puissant pour essayer d'unir les Arabes. Il commence par reconquérir La Mecque. Là, il finit par l'emporter sur les Omeyyades. Mais il ne faut pas imaginer de sanglantes batailles : il est plus vraisemblable que ceux-ci, sentant qu'ils ne peuvent plus résister, se rallient et se convertissent à son message.

Après la « conquête » de La Mecque, on distingue deux groupes : ceux que j'appelle « les pacifiques », qui veulent préparer la fin des temps en incitant les individus au repentir par le jeûne, la prière, la bonté et l'aumône ; et ceux que j'appelle « les militants », qui veulent préparer le monde à l'apocalypse et au Jugement dernier par la force, avec deux motivations : la guerre et la constitution de butin, pour financer le pouvoir. Or je pense que ces derniers sont très probablement les Omeyyades convertis : ce sont eux que le Coran appelle « les hypocrites » ou « les opportunistes ».

Dans la période de dix ans entre l'hégire à Médine et la mort de Muhammad, soit de 622 à 632, de multiples guerres sont menées pour rallier, sous son autorité, les tribus de la région. Si les batailles sont racontées en détail dans la Sira et les hadith, les historiens sont en réalité très incertains de leur nombre. Là non plus cependant, il ne faut pas imaginer des guerres sanglantes entre des armées structurées avec des masses de soldats comme chez les Romains ou chez les Iraniens. Il faut se souvenir aussi de la population très restreinte vivant à La Mecque et se représenter que les citadins sont seulement quelques milliers à Médine et Taïf. Les rivalités entre tribus s'apparentent sans doute ainsi davantage à des sortes de duels : plusieurs rangées de soldats



Prophète guerrier **Sur cette enluminure du *Siyar-i Nabi*, une traduction turque de la Sira, Muhammad, portant son étendard, reçoit de l'archange Djibril (Gabriel) le message qu'il sera victorieux à la bataille d'Uhud (Topkapi, XVIe siècle).**

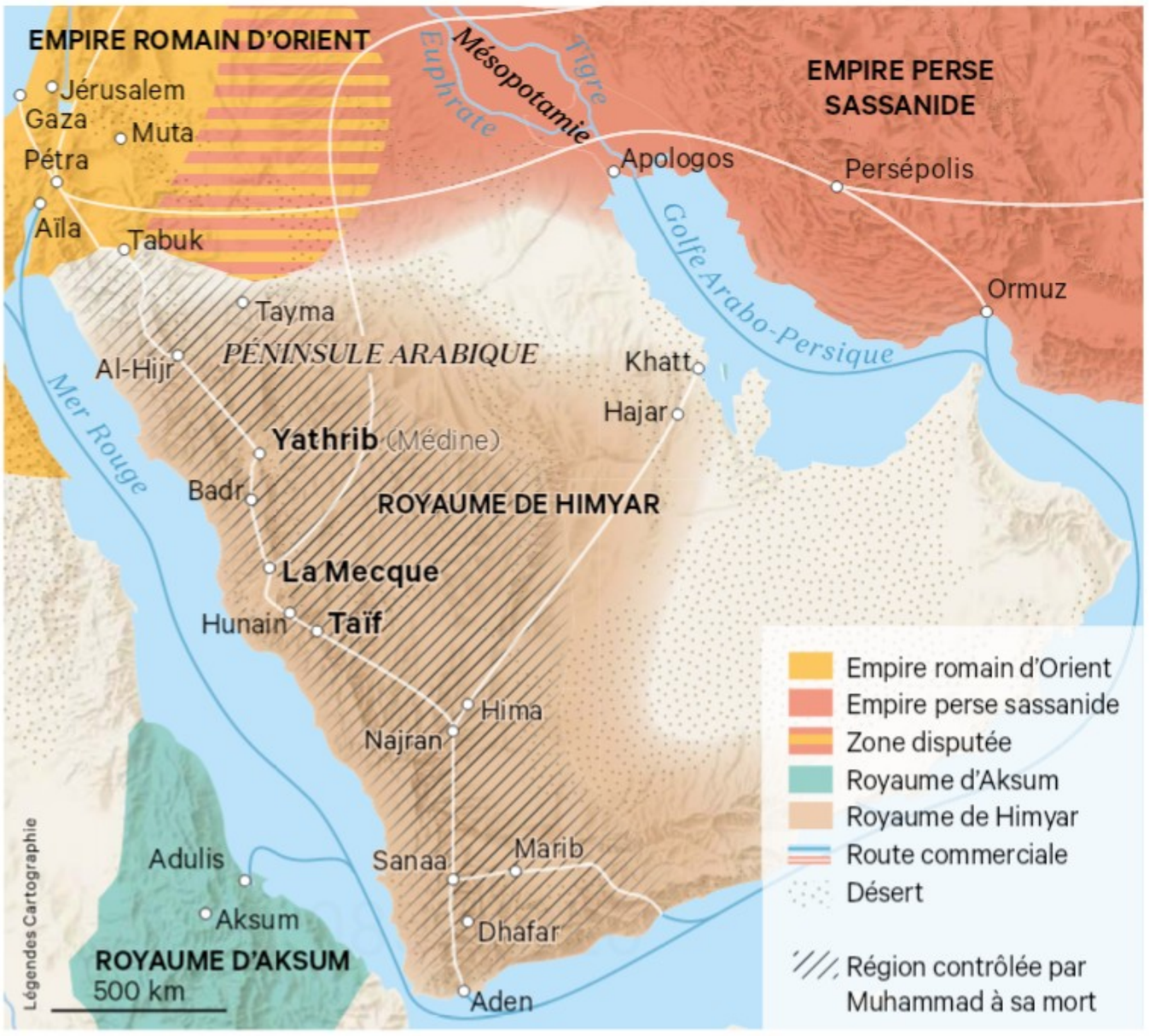
BILDARCHIV STEFFENS/BRIDGEMAN IMAGES

se mettent face à face, mais seuls des héros ou des champions sortent des rangs et s'affrontent. Ils sont accompagnés par des *rajiz*, des poètes de guerre, qui, eux, se provoquent dans des joutes verbales.

Quoi qu'il en soit, il semble qu'à un moment, Muhammad et les tribus qu'il fédère se pensent suffisamment solides pour essayer de conquérir Jérusalem contre les Byzantins afin, là aussi, de préparer le monde à la fin des temps : mais la bataille de Muta est une défaite. Jérusalem ne sera conquise qu'après la mort du Prophète, peut-être en 638. A sa mort, Muhammad contrôle seulement un petit îlot de l'Arabie occidentale, que l'on peut considérer comme un laboratoire, qui se projettera par la suite bien au-delà : ce sont ses successeurs qui vont poursuivre la conquête, par l'épée, de toute l'Arabie et au-delà. A partir du VII^e^ et plus encore du VIII^e^ siècle, on changera d'échelle avec les conquêtes, où de véritables armées se battent, parfois au prix de plusieurs milliers de morts. En trente ans, les Arabes assujettissent de vastes territoires, allant des frontières de la Chine jusqu'à l'Afrique du Nord, avec une fulgurance seulement comparable aux conquêtes d'Alexandre, mais c'est une autre histoire.

CARTE

L'Arabie de Muhammad



La région qui voit naître Muhammad vers 570 est une zone disputée entre Byzance, la Perse sassanide et le royaume d'Himyar, qui a été juif, puis chrétien. Muhammad s'exile de La Mecque à Yathrib (Médine), puis unifie les tribus arabes et reconquiert La Mecque. A sa mort, en 632 toujours selon la Tradition, il domine l'essentiel de la partie occidentale de la péninsule Arabique. Ce sont ses successeurs, en sortant de la péninsule, qui font de l'islam une religion impériale.

A vous entendre, il n'est vraiment plus possible d'affirmer, comme le faisait Ernest Renan en 1851, que, de tous les fondateurs des grandes religions, Muhammad était le seul à être « *né dans la pleine lumière de l'histoire* » !

Ernest Renan avait écrit cela dans sa recension d'un livre de l'orientaliste allemand de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, Gustav Weil. Ce dernier considérait alors que les sources islamiques dont nous avons parlé, la Sira et les hadith, étaient des sources fiables qui permettaient une véritable histoire critique des commencements de l'islam. Il consacra plusieurs études à la personne de Muhammad, dont une biographie complète (*Mohammed Der Prophet*, 1843) et une traduction de la Sira d'Ibn Hicham. Weil et Renan, comme d'autres savants de l'époque, ont trop fait confiance à la valeur historique de ces textes.

Au début du XX^e^ siècle, quelques années après eux, d'autres études critiques de la vie de Muhammad ont été menées, par exemple par l'Italien Leone Caetani ou par les pères de l'islamologie moderne, Ignaz Goldziher ou Joseph Schacht. Entre-temps, d'autres sources avaient été découvertes, permettant de remettre sérieusement en doute la crédibilité des sources connues jusque-là. Le sommet de cette histoire critique, qui est peut-être allé trop loin, a été atteint dans les années 1970 avec le livre retentissant des historiens britanniques Patricia Crone et Michael Cook *Hagarism. The Making of the Islamic World* (publié en 1977 par Cambridge University Press). Il remettait radicalement en doute, en s'appuyant sur d'autres catégories de sources, le récit hérité de la tradition islamique, par exemple sur le rôle économique de La Mecque, les modalités de la formation du Coran, ou l'appartenance religieuse de Muhammad ou encore l'objectif de sa mission.

Quelles sont ces nouvelles sources, arabes ou non, découvertes au XX^e^ siècle ?

Il s'agit par exemple de chroniques monastiques chrétiennes, principalement composées en syriaque ou d'autres langues des christianismes orientaux, de sources juives ou encore de livres d'histoire universelle écrits en milieu chrétien à la fin du I^er^ ou au II^e^ siècle de l'hégire. Ce sont souvent des sources polémiques qui, avec le ▶

temps, deviennent plus agressives, en donnant de Muhammad l'image d'un faux prophète de luxure, de péché. Il faut donc les prendre en compte, elles aussi, avec un esprit critique.

Parmi les premières sources figurent des traités hérésiographiques, c'est-à-dire concernant les hérésies. Par exemple, le moine Jean Damascène (vers 675-749), dans son *Livre des hérésies*, considère le message prophétique de Muhammad comme une hérésie chrétienne. Il parle d'un christianisme en conflit avec la grande Église catholique, c'est-à-dire « universelle », de Constantinople.

Une chronique syriaque de Mésopotamie mentionne Muhammad dès 640, soit quelques années seulement après sa mort supposée en 632, à Médine. Des textes de l'époque, en contexte juif, écrits en hébreu, ou en contexte chrétien, dans les langues des christianismes orientaux, c'est-à-dire le grec, le latin et le syriaque, attestent l'existence historique de ce prophète et chef de guerre des Arabes. On a aussi la trace d'une charte apparemment établie par Muhammad lui-même vers 625, qui fonderait l'alliance entre les exilés mecquois et les clans de l'oasis de Médine, ce que l'historiographie appelle la « Constitution de Médine ».

Il convient de prendre aussi en compte des sources non écrites et en particulier l'archéologie ou l'épigraphie. On sait désormais par exemple que le calendrier de l'hégire a été employé dans des documents officiels et privés (notamment des documents égyptiens sur papyrus) et dans des graffitis (gravés sur les itinéraires caravaniers qui traversent toutes ces régions) dès les années 640, soit une vingtaine d'années seulement après l'hégire, signe que le récit de l'exil à Médine avait rapidement marqué les esprits.

Les sources, désormais intégrées dans l'étude des débuts de l'islam, qui font parfois mention de Muhammad en quelques lignes, disent souvent la même chose : il est venu annoncer la fin du monde. Si cette nouvelle documentation permet surtout de réfuter les doutes sur son existence historique, dans tous les cas, les certitudes biographiques admises plus ou moins par les historiens ne dépasseraient certainement pas une page.

Qu'est-ce qui change le plus aujourd'hui dans la connaissance historique du Prophète de l'islam ?

Cette question divise les historiens. Je fais partie du groupe pour qui, quoi qu'on en dise, la source la plus fiable, quoique indirecte, sur la vie du Prophète reste le Coran, même s'il parle très peu de Muhammad. Et je pense par ailleurs que l'élaboration du Coran, au moins en partie, est l'œuvre

À SAVOIR

L'impossible succession



Muhammad désigne Ali pour successeur (manuscrit chiite, Iran, v. 1307).

Muhammad n'a pas eu de fils et n'a pas désigné de successeurs. Les chiites ne reconnaissent pas la légitimité des trois premiers califes compagnons du Prophète, qu'ils accusent d'avoir usurpé le pouvoir en éloignant Ali, le gendre et cousin de Muhammad, considéré comme le premier imam et l'unique dépositaire de l'héritage spirituel et politique du Prophète. Là naît le schisme entre chiites (« partisans » d'Ali) et la majorité des musulmans qui se reconnaîtront plus tard dans le sunnisme (la « tradition » du Prophète). En 656, l'arrivée d'Ali au pouvoir après l'assassinat du troisième calife ouvre la première guerre civile entre musulmans. Le conflit se clôt en 661 avec l'assassinat d'Ali et la prise de pouvoir de Muawiya. Il renaît dès 680 avec l'avènement de son fils, et la rébellion de Husayn, fils d'Ali, petit-fils du Prophète et imam des chiites. La défaite et la mort de Husayn et de ses partisans à Karbala, le 10 octobre 680, marque la rupture définitive entre le pouvoir impérial, incarné par les califes omeyyades puis abbassides, et les opposants chiites.

EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY, MS. OR. 161 ; ROLAND & SABRINA MICHAUD/AKG-IMAGES

de Muhammad et de son entourage. Certes, le Coran, qui se réfère à la prophétie de Muhammad, sans le nommer, ne dit pratiquement rien de sa vie, on l'a dit. Pourtant, selon moi, il offre des données essentielles non sur sa personne, mais sur son milieu, son éducation, ses croyances et celles de ses contemporains.

Qu'y décèle-t-on ? D'une part, contrairement à ce que disent les sources islamiques, on comprend que l'Arabie préislamique n'est pas une terre de paganisme et d'ignorance. Le christianisme est omniprésent dans la région. Les données archéologiques et épigraphiques, qui aident à reconstruire le milieu natif du Prophète, le montrent et le Coran aussi. Chacune des pages du Coran est remplie d'éléments bibliques avec des figures allant d'Adam et Noé à Marie et Jésus, en passant par Salomon et David, Abraham ou Moïse. Les figures centrales du monothéisme sont présentes, avec des thèmes communs comme l'unicité de Dieu, l'importance des prophètes ou le Jugement dernier. Il s'inscrit certainement dans une tradition biblique, très redevable au judaïsme et encore plus au christianisme, même si la nature précise de ce judaïsme et de ce christianisme reste problématique.

D'autre part, ce que l'on peut dire à partir du Coran, c'est qu'il est certain que son ou ses rédacteurs n'étaient pas illettrés, et qu'ils avaient une connaissance des Écritures et des pratiques de la tradition biblique judéo-chrétienne. De fait, on peut déduire que Muhammad était éduqué, sans doute lettré, très au fait des données bibliques, et possédait une éducation spirituelle poussée. Pourquoi la Tradition a-t-elle voulu qu'il soit illettré ? Sans doute pour effacer, justement, cette connaissance des Écritures saintes du passé et pour rendre le message coranique plus miraculeux…

On peut, par ailleurs, déceler des choses extrêmement fines sur sa pratique de la spiritualité ; certains passages du Coran ressemblent à des paraphrases d'hymnes syriaques. On est ainsi interpellé par la richesse du vocabulaire coranique pour dire « cœur » : *qalb*, *sadr*, *lubb*, *fuad*. Or le cœur, comme organe de contemplation, est très important dans la mystique syro-orientale, où il est en relation avec la prière. Le lien entre l'écriture et le cosmos semble également essentiel pour Muhammad, puisque la méditation sur le cosmos inspire l'écriture et vice versa. Ce concept s'illustre dans le terme d'*aya*, qui veut dire « verset » (du Coran) mais aussi « signe de Dieu », surtout les signes cosmiques. Exactement la même correspondance existe dans les écrits des Pères syriaques où le mot *ata* signifie « division de texte » et « signe ». En bref, ce qu'il faudrait retenir sur ce que l'on sait de Muhammad est qu'il appartiendrait à une tradition biblique, et qu'il était très probablement initié à la spiritualité syro-orientale.

Un autre point presque certain, central dans le Coran, est que Muhammad est venu annoncer la fin du monde et l'arrivée du Jugement dernier. Les nombreuses parties apocalyptiques du Coran invitent les gens à être bons les uns envers les autres, à prier, à jeûner, pour s'épargner la colère de Dieu.

Mais il est difficile d'en dire plus pour l'historien sur Muhammad à partir du Coran. En revanche, les savants arabes qui élaborèrent les « sciences coraniques » apportent beaucoup d'éléments censés provenir de la vie du Prophète. En effet, le Coran a toujours posé des problèmes en raison de son caractère obscur et fragmentaire. Les musulmans ont mis sur pied, à partir des IIe et IIIe siècles de l'hégire, les sciences coraniques pour résoudre ces difficultés et permettre une meilleure compréhension du texte sacré. Ces études forment, là encore, une littérature foisonnante et des genres littéraires différents. Mais, en comparant les ouvrages d'un même genre, on se rend compte d'innombrables contradictions sur la vie de Muhammad. L'islamologue Francis Edward Peters est même allé jusqu'à dire que *« le Coran est un texte sans contexte »* puisqu'il ne comporte, par exemple, contrairement aux Écritures bibliques, presque aucune évocation de la famille du Prophète, de sa vie, de son milieu historique ou géographique. ■

(Propos recueillis par Julien Loiseau et Ariane Mathieu.)

MOTS-CLÉS

Califes Rashidun
Le calife, de l'arabe *khalifa*, est le « successeur » ou « lieutenant » du Prophète. Ce titre est porté par les Abbassides à partir de 775. Après coup les sunnites ont désigné par « Rashidun », les « bien guidés », les quatre premiers successeurs de Muhammad : Abu Bakr al-Siddiq (632-634), son compagnon et beau-père ; Umar ibn al-Khattab (634-644), autre compagnon et beau-père du Prophète, artisan des premières conquêtes ; Uthman ibn Affan (644-656), gendre de Muhammad ; Ali ibn Abi Talib (656-661), son cousin et gendre.

Hadith
L'ensemble des « enseignements » ou « dits » du Prophète, de certaines de ses épouses et de certains de ses compagnons. Ils forment l'essentiel de la Sunna (Tradition). Ils ont été transmis par milliers et mis par écrit dans une série de recueils à partir du IXe siècle. Au contraire du Coran, ces textes sont considérés comme humains.

Hégire
De l'arabe *hijra* qui signifie « émigration », désigne la nouvelle ère adoptée par l'empire islamique, probablement sous le règne d'Umar, en 16 ou en 18 de l'hégire. L'an 1 (l'an 622 de l'ère commune) correspond à l'année où, selon la Tradition, Muhammad s'exile à Médine.

Imam
« Guide » de la communauté musulmane. Pour les sunnites, l'imam par excellence est le calife. Plus généralement, il est celui qui dirige la prière. Pour les chiites, les imams sont des descendants d'Ali et de Fatima, des manifestations divines sur Terre.

Sourates
Principales subdivisions ou chapitres du Coran, au nombre de 114. Elles rassemblent des versets, parfois très disparates, et sont classées par ordre de taille décroissante et selon les deux principales périodes de la vie de Muhammad, à La Mecque puis à Médine.

Vu d'Occident

Du Moyen Age à l'Époque contemporaine, les Européens se sont emparés de la figure de Muhammad, qu'ils appellent « Machomet », « Mahomed » et bientôt « Mahomet ». Peu soucieux de la réalité historique, ils en font tantôt un repoussoir, tantôt un modèle ou un contre-modèle.

Par John Tolan

L'Europe chrétienne est confrontée à l'islam à partir du VIIIe siècle avec la conquête de l'Espagne par des troupes arabo-berbères. Mais c'est surtout à partir de la fin du XIe siècle, avec la prise de Tolède par Alphonse VI de León et Castille (1085), la multiplication des croisades et la conquête de la péninsule Ibérique par les chrétiens, que l'Occident commence à s'intéresser au Coran et à la figure de Muhammad. A l'initiative de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, une équipe de lettrés s'attelle alors à la traduction du Coran de façon à pouvoir réfuter l'islam par des arguments intellectuels *(cf. p. 46)*. C'est d'abord l'image d'un Muhammad, qu'on appelle en Europe « Machomet » ou « Mahomet », charlatan et imposteur qui se diffuse en Occident.

Charlatan, imposteur et hérésiarque

En 1409, Laurent de Premierfait, humaniste présent à la cour du roi de France Charles VI, inséra dans sa traduction du *Des cas des nobles hommes et femmes* (1355-1373) de Jean Boccace une courte notice sur *« Machomet, faulx et mensongier prophète et homme magicien »*. Mahomet, écrit Premierfait, était né de parents plébéiens dans la cité de *« Meca »* (La Mecque), où il adorait de fausses idoles. S'étant fait marchand, il voyageait avec ses dromadaires jusqu'en Égypte et en Judée, où il discutait avec des Juifs et des chrétiens, qui lui enseignaient des bribes de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Il se rendit dans la province de *« Corozan »* (Khorasan, dans le nord-est de l'Iran), pour vendre des denrées à la puissante et riche dame *« Cadige »* (Khadidja). Enchanteur et sorcier, Mahomet parvint à la convaincre qu'il était le Messie, *« fils de Dieu, lequel les Juifs attendent »*, et de l'épouser. Sa renommée se répandit. Pour abuser des *« gens simples et rudes »*, il dressa une colombe à picorer des grains de blé dans son oreille : lorsque la foule stupéfaite vit l'oiseau se poser sur son épaule, Mahomet expliqua qu'il s'agissait du Saint-Esprit, descendu lui parler comme il avait parlé à Jean-Baptiste.

Mahomet, ensuite, excita ses disciples à la guerre : les Arabes conquirent de vastes pans des Empires byzantin et perse. Dieu, pour montrer au peuple la véritable nature du *« traître Machomet »*, le frappa d'épilepsie, mais celui-ci expliqua qu'il était tombé à terre parce qu'il avait été ébloui par la présence de l'archange Gabriel venu lui faire une révélation. Il rédigea des lois, les réunit dans le *« vil et indigne Alcoran* [Coran] » et attacha son livre entre les cornes d'un taureau qu'il avait dressé à manger dans sa main : tandis qu'il prêchait, le taureau se présenta et fut salué comme un messager divin et le livre comme la parole de Dieu. Premierfait conclut en affirmant qu'après sa mort, sa *« puante charoigne »* fut placée dans un coffre de fer qui flottait dans l'air, au temple de *« Meca »* : on fit croire que c'était un miracle, alors que le sarcophage pendait en l'air par la vertu d'aimants. L'humaniste explique avoir lu tout cela dans le livre XXIV du *Miroir historial*, traduction en français médiéval d'une chronique encyclopédique rédigée en latin par Vincent de Beauvais au XIIIe siècle et fondée sur divers textes latins du XIIe siècle. Le texte de Vincent de Beauvais fut un véritable best-seller

L'AUTEUR Spécialiste de l'image de l'islam et des musulmans dans l'Occident médiéval, *John Tolan est professeur émérite à l'université de Nantes. Il a notamment publié* Nouvelle Histoire de l'islam, VIIe-XXIe siècle *(Tallandier, « Texto », 2024) et dirigé, avec Naima Afif et Jan Loop,* Le Coran européen *(Hermann, 2025).*



MAYLIS ROLLAND/HANS LUCAS



BNF, ARSENAL, MS. 5193 RÉSERVE FOLIO 357V

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Premierfait et les faux miracles

Illustration de la traduction du livre *Des cas des nobles hommes et femmes* de Boccace, dans laquelle, en 1409, Laurent de Premierfait insère une notice sur « Machomet ». Très hostile à l'islam, cet humaniste et traducteur renommé explique comment ce dernier a dupé son auditoire, « naïf » en se faisant passer pour un prophète, en dressant des animaux à accomplir de faux prodiges.

au Moyen Age, copié à des centaines d'exemplaires et traduit, outre en français, en néerlandais.

Il s'agit là d'une version polémique de la vie de Mahomet élaborée pour l'essentiel au XII[e] siècle. Les détails varient mais, dans l'ensemble, les différentes versions se rejoignent sur les grandes lignes : Mahomet serait un imposteur qui a feint d'être prophète afin d'épouser une femme puissante et de prendre la tête de la naïve nation arabe. Sa loi (« l'Alcoran ») est un salmigondis des lois de l'Ancien et du Nouveau Testaments, assaisonné de nouvelles lois d'autant plus populaires qu'elles sont faciles à suivre : maints auteurs insistent sur la débauche sexuelle censément autorisée par cette législation inédite.

D'autres auteurs chrétiens, mieux renseignés sur l'islam, s'efforcèrent de trouver des manières plus subtiles, mais pas forcément moins hostiles, de comprendre et de dépeindre cette religion et son prophète. Ceux qui vivaient en terres d'Islam, depuis l'Irak jusqu'en Al-Andalus (Espagne), cherchèrent à dissuader leurs coreligionnaires de se convertir à l'islam en présentant celui-ci comme un tissu d'erreurs : si l'image qu'ils donnent du Prophète est négative, elle reste souvent plus proche des sources musulmanes que la caricature méconnaissable véhiculée par Laurent de Premierfait.

Dans les deux siècles suivants, aux XIII[e] et XIV[e] siècles, des frères mendiants apprirent l'arabe et étudièrent le Coran pour mieux combattre ce qu'ils décrivaient comme l'hérésie « sarrasine » dans l'espoir, le plus souvent déçu, de gagner des convertis au christianisme. S'appuyant sur des sources chrétiennes orientales plus anciennes, notamment la chronique composée à Constantinople au IX[e] siècle par Théophane le Confesseur, ainsi que sur une lecture malveillante et erronée des sources musulmanes, ils présentèrent Mahomet comme un hérésiarque. Jusqu'au XVI[e] siècle, l'image de Mahomet qui domina en Europe fut donc celle d'un faux prophète.

A partir du XVII[e] siècle, cette image est concurrencée par d'autres représentations. L'Anglais Henry Stubbe, républicain et ami de Thomas Hobbes, dans *The Originall and Progress of Mahometanism* (1671), présente ainsi le Prophète de l'islam comme un homme ayant pour ambition de restaurer un monothéisme pur, contre le pouvoir indu du clergé chrétien. Là encore, la figure de Mahomet est un détour qui lui permet d'exprimer ses idées anticléricales dans une Angleterre en proie aux révolutions et aux conflits religieux. Médecin érudit, Stubbe ne connaissait pas un mot d'arabe et n'avait jamais voyagé dans aucun pays musulman. Mais, s'appuyant sur des sources arabes traduites en latin, il entreprit de reconsidérer entièrement la vie et la mission de Muhammad, qu'il appelle « Mahomet ». Pour Stubbe, ce dernier était un *« homme hors du commun »*, doué d'une *« âme noble »*. Il avait, précise-t-il, *« une physionomie grave où la grandeur de la majesté était tempérée par cette admirable douceur qui inspirait aussitôt à ceux qui l'observaient à la fois respect, révérence et amour »*. Loin de corrompre ou de déformer le christianisme, Mahomet a voulu le restaurer dans sa pureté.

Juste et sagace

Stubbe retrace l'histoire du judaïsme et des débuts du christianisme en insistant sur les fractures doctrinales ▶

▶ et institutionnelles, ainsi que sur les origines païennes d'une bonne partie du rite et du dogme chrétiens. L'introduction de la divinité de Jésus dans le dogme a été cause de violentes dissensions entre les premiers chrétiens. Le christianisme, affirme-t-il, avait dégénéré en une variété de paganismes qui vénéraient *« les trois dieux de la Trinité »* et une déesse, la Vierge Marie. Le culte des saints *« différait peu de celui que les païens rendaient à leurs héros et à leurs divinités secondaires »*.

Le Mahomet des Lumières est un dirigeant juste, qui obtient l'allégeance des Médinois

Dans ce monde dominé par un christianisme divisé et corrompu, secoué par les guerres entre la Perse et Byzance, arrive Mahomet, explique Stubbe. Orphelin dès 6 ans, il est élevé par son oncle *« Abutaleb »* (Abu Talib), qui l'emmène avec lui lorsque son négoce le conduit à Jérusalem ou à Damas et qui veille à son instruction, le familiarise avec les préceptes des multiples sectes du judaïsme et du christianisme. Stubbe situe en Syrie sa rencontre avec la riche veuve *« Chadiga »* (Khadidja), qu'il épouse et dont il dirige les affaires. Mahomet grandit dans l'estime de ses compatriotes, qui le considèrent comme un prophète alors qu'il prêche la simplicité, porte des vêtements de laine grossière et dort sur un matelas rudimentaire. Il rédige ses *« poèmes »* dans un arabe très pur, loue dieu dans son unité et appelle à l'adorer. Il fustige les idolâtres et s'attire l'inimitié d'une partie des Mecquois. Sans protection après la mort de son oncle Abu Talib, Mahomet émigre à Médine en 622.

Dans cette cité, le Mahomet de Stubbe est un dirigeant juste et sagace, qui obtient l'allégeance des Médinois, puis des tribus voisines, qu'il fédère afin de soumettre par la force la cité de La Mecque et le reste de la péninsule Arabique. *« Ses disciples lui devinrent plus attachés et plus dévoués ; ceux qui avaient embrassé sa religion par peur restaient par amitié et par conscience. »*

Ce Mahomet est méconnaissable au regard des biographies polémiques traditionnelles, que Stubbe balaie d'un revers de la main. Les musulmans se rient des chrétiens qui colportent ces fariboles au sujet de sa tombe flottante ou du pigeon et du taureau dressés. Le paradis des musulmans est certes un havre de plaisirs sensuels, mais comment décrire des jouissances célestes autrement qu'en les imaginant plus intenses que les plaisirs d'ici-bas ? *« Une opinion vulgaire »* affirme que Mahomet a propagé sa doctrine par l'épée et fait le vœu d'extirper le christianisme. Rien ne saurait, pour Stubbe, être plus éloigné de la vérité : *« Mahomet a certes fait la guerre en Arabie, mais c'était dans le but de restaurer une ancienne religion, pas d'en introduire une nouvelle. »* A cette attitude, Stubbe oppose la violence des rois juifs de l'Ancien Testament et de nombreux rois chrétiens.

Ce portrait d'un Mahomet réformateur, prédicateur d'un monothéisme purifié du culte des saints, de la Trinité, et d'autres éléments étrangers, se trouve ensuite chez divers auteurs du XVIIIe siècle, dans une Europe encore marquée par les divisions entre catholiques et protestants. On le voit par exemple dans *La Vie de Mahomed* du comte Henri de Boulainvilliers, qui présente Mahomet comme un messager inspiré. Dieu se servit de lui pour confondre les chrétiens d'Orient querelleurs, libérer la région du gouvernement despotique des Romains et des Perses et porter la connaissance de l'unité de Dieu depuis l'Inde jusqu'à l'Espagne. Rejetant les légendes hostiles, Boulainvilliers nie que la doctrine musulmane soit irrationnelle ou que Mahomet ne soit qu'un vulgaire imposteur. Au contraire, le Prophète a rejeté tout ce qui était irrationnel et indésirable dans le christianisme tel qu'il l'a trouvé : le culte des reliques et des icônes, le pouvoir ainsi que la prévarication de moines et de prêtres superstitieux et cupides. Ce portrait est repris par divers auteurs, y compris Voltaire, même s'il en brosse un portrait bien plus ambigu *(cf. p. 48)*, et l'historien anglais Edward Gibbon. Pour une bonne partie de ces auteurs, Mahomet est, entre autres choses, le grand législateur des Arabes.

Un législateur d'exception

La figure de Mahomet législateur se retrouve dès le XVe siècle chez Marsile Ficin, dans une lettre que l'humaniste écrit à quatre collègues qui lui avaient demandé de traduire du grec en latin *Les Lois* de Platon. Il affirme que tous les grands législateurs de l'histoire ont prétendu que leurs lois avaient une origine divine : notamment Minos et Solon qui auraient reçu leurs lois de la main de Zeus, Numa Pompilius de la nymphe Égérie et *« Mahomet de Gabriel »*.

Mais c'est au XVIIIe siècle que ce parallèle, surtout avec le personnage de Numa, devient un lieu commun. Plutarque, au IIe siècle de notre ère, avait décrit comment la déesse Égérie

À SAVOIR

La première traduction du Coran

Engagé dans la lutte des intellectuels chrétiens contre l'islam, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, commande la première traduction du Coran avec pour ambition de réfuter le dogme musulman. C'est en 1142, lors d'un voyage en Espagne, qu'il confie la tâche à l'érudit anglais Robert de Ketton. La traduction du Coran, intitulée *Lex Sarracenorum*, intègre un corpus plus large de textes relatifs à l'islam : le *Corpus Cluniacense*, achevé en 1143. Cet ensemble apologétique présente la religion musulmane comme une hérésie et donc son prophète comme un hérésiarque. Ce texte fut une référence dans l'Occident chrétien, en témoigne son impression en 1543, à Bâle.



Avec Calvin, et le diable **A partir du XVIe siècle, la figure du Prophète de l'islam est associée aux querelles religieuses liées à la Réforme protestante. Sur cet almanach publié à Paris en 1687 sont représentés « l'imposteur Mahomet et le séducteur Calvin », en présence du diable.**

aima le roi Numa et l'honora de la sagesse divine, source des lois qu'il avait ensuite transmises au peuple romain. L'orientaliste néerlandais Hadrien Reland, en décrivant les rituels du pèlerinage de La Mecque, en particulier le mouvement circulaire autour de la Kaaba, dresse un parallèle avec les rites imposés aux Romains par Numa. En l'occurrence, comme pour Ficin, la comparaison tend à donner une certaine aura de légitimité au législateur Mahomet et à la loi qu'il transmet. C'est encore plus net chez George Sale, dans l'épître dédicatoire de sa traduction anglaise du Coran de 1734. On trouve à peu près la même chose dans la préface de la traduction française du Coran par Claude-Étienne Savary en 1783, pour qui *« Mahomet fut un de ces hommes extraordinaires qui, nés avec des talents supérieurs, paraissent de loin en loin sur la scène du monde pour en changer la face et pour enchaîner les mortels à leur char »*.

Jean-Jacques Rousseau ne lisait pas l'arabe, n'a sans doute jamais lu le Coran, et n'avait aucun intérêt particulier pour l'islam. Mais Mahomet lui servit aussi de législateur hors pair. Dans son *Voyage à Ermenonville*, Thiébaut de Berneaud rapporte que le philosophe voyait en lui non seulement un modèle, mais presque un précurseur à sa propre mission. Rousseau reprend les vieilles légendes polémiques médiévales sur Mahomet : attaques d'épilepsie et faux miracles. Cependant, loin d'invalider selon lui sa tâche de prophète, ces supercheries sont des « fictions excusables » bien nécessaires pour s'assurer l'adhésion des masses aux nouvelles lois. Rousseau lui-même voudrait être reconnu, dit-il, comme un nouveau prophète/législateur de sa nation, un nouveau Numa, Moïse ou Mahomet.

Le juriste Emmanuel Pastoret publia en 1787 *Zoroastre, Confucius et Mahomet*, dans lequel il relate les vies de ces trois « grands hommes », *« les plus grands législateurs de l'univers »*, et compare leurs carrières de réformateurs religieux et de légistes. Il prend la défense du Prophète de l'islam, trop souvent calomnié et taxé d'imposture, alors que le Coran annonce *« les vérités les plus sublimes du culte et de la loi morale »* et définit l'unité de Dieu avec une *« admirable concision »*. Les fréquentes accusations touchant l'immoralité du Prophète sont sans fondement : au contraire, sa loi prescrit sobriété, générosité et compassion à ses prosélytes.

Napoléon Bonaparte emporta avec lui le Coran traduit par Savary lors de son expédition égyptienne en 1798. Pour essayer de rallier les élites ▶

DANS LE TEXTE

Victor Hugo
« Et Mahomet mourut »



A soixante-trois ans, une fièvre le prit./ Il relut le Koran de sa main même écrit,/ Puis il remit au fils de Séid la bannière,/ En lui disant : "Je touche à mon aube dernière,/ Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu. Combats pour lui." *[…]*
Il vint à la mosquée à son heure ordinaire,/ Appuyé sur Ali, le peuple le suivant ;/ Et l'étendard sacré se déployait au vent. *[…]*
Le lendemain matin, voyant l'aube arriver :/ "Aboubèkre, dit-il, je ne puis me lever,/ Tu vas prendre le livre et faire la prière." Et sa femme Aïscha se tenait en arrière ;/ Il écoutait pendant qu'Aboubèkre lisait,/ Et souvent à voix basse achevait le verset ;/ Et l'on pleurait pendant qu'il priait de la sorte./ Et l'ange de la mort vers le soir à la porte/ Apparut, demandant qu'on lui permît d'entrer./
"Qu'il entre." On vit alors son regard s'éclairer/ De la même clarté qu'au jour de sa naissance ;/ Et l'ange lui dit : "Dieu désire ta présence./
— Bien," dit-il. Un frisson sur ses tempes courut,/ Un souffle ouvrit sa lèvre, et Mahomet mourut."

Extrait de « L'an neuf de l'hégire », *La Légende des siècles*, Hetzel, 1859, pp. 59-65.

BNF , ESTAMPES ET PHOTOGRAPHIE, RÉSERVE QB-201 (1671)-FT 5 (HENNIN, 5557) – TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

CONTRE-MODÈLE

Le Prophète, ses femmes et Voltaire

Par Juliette Dumas

Voltaire ancre les stéréotypes construits en Occident sur le rapport du Prophète de l'islam aux femmes.

En 1739, Voltaire s'attaque au sujet sensible de la religion, appréhendée comme fabrique à endoctrinement. Une tragédie, intitulée *Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète*, lui sert de support. Derrière l'islam, dont il n'est pas un fervent adversaire, la critique est plus large et vise toutes les religions, catholicisme inclus. L'approche choque, l'interdiction de la pièce est requise : le subterfuge n'a trompé personne.

Pourtant, la tragédie est bien construite et révèle plusieurs niveaux de lecture. Sous la critique du fanatisme en général, se manifeste un réquisitoire subtil contre l'islam, à travers la figure de son prophète. Mahomet, épris de Palmire, sa fille adoptive et son esclave, cherche à se débarrasser tout à la fois de son rival affectif, Séide, son propre fils adoptif, également son esclave et frère de sang de Palmire, et de son rival politique, Zopire, chérif de La Mecque et père de sang de Palmire et de Séide, en faisant commettre un parricide. Le crime se réalise, mais le fils criminel survit ; Palmire démasque les intentions de Mahomet, mais assassine involontairement son frère et amant, avant de se donner la mort. Mahomet, avec sa religion, triomphent – mais privé de l'amour espéré et au prix du sang de tous les liens de parenté, biologiques ou adoptifs, qui reliaient les différents protagonistes de l'intrigue. La conclusion est sans appel : la concupiscence et la cupidité du Prophète ont tué la famille, dans toutes ses déclinaisons.

Polygamie et concubines

Le contenu est loin d'être nouveau : Voltaire entonne un discours savamment élaboré depuis plus d'un siècle. Ainsi, pour le suivre, il faut remonter un siècle et demi plus tôt, quand le milieu intellectuel français, en pleine crise spirituelle liée à l'émergence du protestantisme et aux guerres de Religion, s'empare de l'Orient ottoman comme terrain privilégié de sa réflexion sur le monde. Rapidement, à l'aube du XVIIe siècle, dire l'Orient impose d'en dire les femmes (aux côtés des soldats, les « terribles » janissaires, ou des derviches, ces « fous de Dieu »). Dans l'esprit des auteurs d'alors, il ne saurait être question des musulmanes sans mentionner le Prophète, érigé en ordonnateur de leur misère. Dans le détail, force est de remarquer que ces auteurs procèdent à une sélection particulière quand il s'agit d'évoquer les femmes musulmanes (en l'occurrence ottomanes). Leur attention est focalisée sur le droit matrimonial : le rapport du Prophète aux femmes sert à discréditer le modèle social ottoman et, au-delà, l'islam tout entier.

De la polygamie à l'usage d'innombrables concubines ou l'abondance des séparations par divorce ou par répudiation, tout souligne, aux yeux des auteurs européens, le défaut originel de cette société : le rejet d'un modèle familial fondé sur le sang, producteur de noblesse.

Dès lors, l'objet de la différence entre Chrétienté et Islam devient plus visible. Alors que, dans le christianisme, la sexualité serait une pulsion coupable à dominer, ayant la procréation pour unique finalité, l'islam proposerait au contraire un modèle en miroir inversé, où la descendance se produirait presque par défaut, faisant de la sexualité, dans toutes ses formes de surabondance, la raison d'être de la conjugalité. Voilà donc le regard porté par les orientalistes français sur l'Islam : une société tout entière fondée sur la recherche de l'exercice des pulsions, plutôt que sur son élévation spirituelle par leur contrôle. Il faut rapprocher cette

L'AUTEURE Maîtresse de conférences à Aix Marseille Université et directrice adjointe scientifique de l'Institut français d'islamologie (IFI), *Juliette Dumas a publié* Au cœur du harem. Les princesses ottomanes à l'aune du pouvoir, XVe-XVIIIe s. *(Brill, 2022).*



LA NOUVELLE TRIBUNE

lecture des débats philosophiques du temps, qui construisent l'opposition entre Nature et Culture, la passion relevant de la première, son contrôle de la seconde.

Naissances bâtardes

Au XVIe siècle, le naturaliste français Belon du Mans explique l'absence de couples véritables et de liens de famille dans la société ottomano-musulmane par la nature des lois fixées par le Prophète. L'inclusion répétée d'anecdotes attribuées à des textes sacrés musulmans permet de le dépeindre sous les traits d'un homme dominé par sa libido. Ses lois lui serviraient à assouvir ses propres plaisirs, fût-ce au détriment de ses proches. Ainsi, tandis que *« ceux qui suivent la loi de Mahomet ne peuvent avoir plus de quatre femmes épousées »*, le savant précise qu'en ce qui le concerne, le Prophète, *« ayant fait une loi pour* [lui]*-même, il lui fut licite de se marier avec autant de femmes qu'il lui plairait en avoir »*. La libido du Prophète n'aurait pas de retenue à ses yeux. A la même époque, Guillaume Postel, premier détenteur d'une chaire de langues orientales au tout nouveau Collège royal, fondé par François Ier en 1530, vient apporter sa touche. Cet intellectuel, plus à l'aise en latin qu'en français, n'en produit pas moins les premiers traités de mœurs en langue française sur l'Orient. De façon fort révélatrice, son ouvrage *De la République des Turcs* (1560) ouvre son propos par les femmes et le mariage : l'auteur présente le déroulé d'un processus matrimonial typique, ce qui lui permet d'évoquer les règles juridiques et les configurations sociales.

La société musulmane est, selon lui, marquée dès l'origine par des liens de bâtardise. Postel invoque ainsi Ismaël, fils d'Abraham né hors mariage d'une esclave égyptienne nommée Agar, que la bâtardise prédestine, lui et sa descendance, à être inférieurs au lignage d'Isaac, fils de Sara, légitime épouse d'Abraham. Il conclut en la supériorité légitime des Hébreux sur les Arabes, du judaïsme sur l'islam. Poursuivant son raisonnement, il attribue à Mahomet une naissance bâtarde, de sorte que *« depuis neuf cents ans sont abâtardis tous les peuples qui croient en la bâtarde doctrine de Muhamed bâtard, exposée dedans l'Alcoran, composée de l'abâtardie discipline des Chrétiens, des Juifs et des Païens »*. La déficience originelle se reproduit et engendre une société moralement affaiblie par cette impureté initiale.



Henri-Louis Caïn, dit Lekain, dans *Mahomet* de Voltaire, dessiné d'après nature en 1778, enturbanné comme un Ottoman du XVIIIe siècle.

Explorer les « déviances »

Durant tout le XVIIe siècle, les récits de voyageurs, comme la production théâtrale, se détachent de la figure du Prophète, pour mieux explorer l'étendue des *« déviances sexuelles »* des musulmans, qu'il s'agisse de celles permises par la loi islamique, ou de celles produites par la société ottomane (qui recouvre alors, sous la plume des auteurs, le fait islamique dans son ensemble). On pense au souverain des contes des *Mille et Une Nuits* ou à Soliman, autre figure historique dont le théâtre s'empare pour résumer l'Empire ottoman voisin, rival et ami, impie et allié, ou encore au prince *Bajazet* de Racine. Là encore, il s'agit de mettre en scène l'échec des couples et des familles. Ainsi, quand il s'engage dans son projet de tragédie prenant le Prophète de l'islam pour objet, Voltaire s'inscrit dans une tradition déjà solidement établie. La surenchère (parricide, amour incestueux) lui permet cependant d'étayer son propos : la religion rend aveugle et fanatique, au point de permettre les crimes les plus ignobles. Fixé dès le milieu du XVIe siècle, le discours visant à faire du Prophète le précurseur de l'asservissement sexuel des musulmanes ne connaît plus que des variantes d'adaptation : avec Voltaire, la messe est dite ; la déconstruction semble, pour longtemps, impossible. ■

BNF, ESTAMPES ET PHOTOGRAHIE, RÉSERVE EF-105 (2)-FOL



DÉCRYPTAGE D'IMAGE

A New York, entre Charlemagne et Justinien

En 1935, le sculpteur Adolph Weinman représente Mahomet sur une frise dans la grande salle d'audience de la Cour suprême de Washington : le Prophète y figure encore aujourd'hui, parmi dix-huit autres législateurs, tels Justinien et Charlemagne, Saint Louis ou le roi Jean d'Angleterre. Weinman les présente dans des costumes d'époque qui auraient pu sortir tout droit des studios d'Hollywood et son Mahomet, portant une robe fluide, une coiffe, un Coran ouvert dans une main et un cimeterre dans l'autre, est conforme au modèle des orientalistes romantiques.

religieuses, il affirma vouloir faire du Coran la base de la loi de l'Égypte française. Il écrivit au cheikh El-Messiri, cheikh du divan d'Alexandrie : *« J'espère que le moment ne tardera pas où je pourrai* […] *établir un régime uniforme, fondé sur les principes de l'Alcoran, qui sont les seuls vrais et qui peuvent seuls faire le bonheur des hommes. »*

L'image de Mahomet législateur se développe au XIXe siècle lors de l'essor du colonialisme européen dans le monde musulman. La liste est longue des écrivains romantiques qui peignirent Mahomet comme un poète inspiré, un législateur, un génie de la nation arabe : Goethe, Thomas Carlyle, Alphonse de Lamartine, Victor Hugo, et bien d'autres *(cf. p. 47)*. L'époque était au nationalisme et à un impérialisme grandissant : il serait trop simpliste de récuser les œuvres des romantiques comme étant la simple production propagandiste de chantres de l'Empire, mais il n'est pas possible non plus de faire abstraction du contexte politique et social dans lequel ils écrivent. Si le Mahomet de leur siècle n'est plus un imposteur, il a cessé de représenter, pour les idéaux politiques et religieux européens, le même défi qu'au temps où l'Empire ottoman dominait un tiers de l'Europe. Mahomet fut un génie et un réformateur, certes, mais seulement pour sa nation, les Arabes.

On retrouve la figure de Mahomet législateur au XXe siècle, notamment dans la justice américaine. En 1902, Charles Albert Lopez avait figuré Mahomet dans l'une des dix immenses statues de marbre incarnant la justice, sculptées pour couronner le bâtiment de la Cour d'appel de New York, aux côtés de Lycurgue, Solon, Justinien ou Louis IX (mais la statue du Prophète fut retirée en 1955, à la demande des ambassadeurs du Pakistan, d'Égypte et d'Indonésie). En 1935, ce fut au tour du sculpteur Adolph Weinman de représenter Mahomet sur une frise sculptée dans la grande salle d'audience de la Cour suprême de Washington. Si la légitimité de Mahomet et celle du Coran comme sources de loi sont confirmées, elles se rapportent à une justice d'inspiration divine qui trouve sa manifestation la plus accomplie dans la Cour suprême des États-Unis. ■

1999

L'affaire Rodinson

Par Dominique Avon

Quarante ans après sa parution, la biographie de l'orientaliste français fit scandale en Égypte.

Il est* […] *possible de donner de cette vie une image vraisemblable, parfois très vraisemblable. Mais il faut, pour cela, utiliser des données tirées de sources sur lesquelles nous n'avons que peu de garanties de véracité. »
Tels sont les mots prudents de Maxime Rodinson, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, dans l'avant-propos de son *Mahomet,* paru en 1961. Et de préciser que son apport principal tient dans le choix de la grille d'analyse : la saisie des données économiques et sociales de la péninsule Arabique au VIIe siècle comme soubassement structurel, sans réduire la part humaine à celle de simple jouet dans les rapports de production. Marxiste athée, Rodinson dit prendre néanmoins au sérieux les énoncés religieux et ceux qui les portent.

L'AUTEUR Directeur d'études à l'École pratique des hautes études,



Dominique Avon a publié La Liberté de conscience. Histoire d'une notion et d'un droit *(PUR, 2020).*

ZUMA PRESS INC./ALAMY/PHOTO12 – STÉPHANE OUZOUNOFF/HANS LUCAS/AFP

L'orientaliste reprend la thèse selon laquelle la société bédouine de l'époque de Muhammad/Mahomet était dans un état d'instabilité, en raison de son ouverture à des pratiques mercantiles entraînant endettement financier et circulation d'idées nouvelles. Frustrée de sa marginalité par rapport aux Empires byzantin et sassanide, elle éprouvait le besoin d'une structuration étatique, dotée d'une idéologie propre, dans un langage accessible à son milieu.
Dans ce monde en pleine transformation, Rodinson affirme que Muhammad croyait à ce qu'il disait, tout en indiquant qu'à certains moments la « Révélation » s'adaptait à ses besoins politiques et domestiques. Il se réfère à des arguments psychologiques pour expliquer sa trajectoire : insatisfaction sexuelle et absence d'héritier mâle ; ambition déçue. Pourvu de charisme, cet homme fonda une « secte séparatiste », recrutant parmi d'autres déclassés, en leur promettant un avenir conforme à leurs aspirations.

Un récit inacceptable pour certains

Si les maîtres de La Mecque n'étaient pas disposés à remettre en question leur autorité et leur prospérité, ceux de Médine, divisés, étaient plus susceptibles de s'ouvrir à la parole d'un homme capable de fixer des conditions de justice arbitrale et de procurer, à ceux qui avaient migré avec lui et aux habitants de cette cité ralliés à sa cause, des motifs communs de fierté. Victoires militaires et habileté diplomatique permirent l'unification partielle d'un corps sous sa bannière à l'intérieur de la péninsule Arabique. Forts de cette identité en construction et espérant de nouveaux horizons, les Bédouins du VII^e^ siècle ne furent pas assimilés par les empires.
Rodinson inscrit son travail dans la continuité de celui de Montgomery Watt, dont les deux ouvrages de 1953 et 1956 sur Muhammad sont d'abord destinés à un public de spécialistes. Il est, en revanche, en rupture avec l'approche de Muhammad Hamidullah, auteur du *Prophète de l'Islam. Sa vie. Son œuvre* (2 vol., Vrin, 1959), qu'il considère comme « *un musulman d'une très grande science, mais absolument dénué d'esprit critique* ».


MAXIME RODINSON EN 1980

Le récit de vie du Prophète de l'islam selon Rodinson est considéré comme inacceptable par certains responsables musulmans. Ils reprochent à l'auteur son approche matérialiste qui le conduit à désacraliser la figure de Muhammad. Par ailleurs, ils n'admettent pas l'affirmation selon laquelle les preuves de l'origine extra-humaine du « message » sont inexistantes.
En ce début des années 1960, c'est-à-dire dans un contexte de décolonisation, une campagne de critique systématique des travaux orientalistes est portée, entre autres, par les cheikhs égyptiens Muhammad al-Bahi et Muhammad al-Ghazali. Ils reprochent à certains de leurs coreligionnaires d'avoir adhéré aux méthodes de recherche qui rompent avec celles des « sciences islamiques ». Aborder les sources musulmanes des premiers siècles avec des outils non canonisés par les ulémas est considéré comme relevant d'une intention de nuire à l'islam.
Rodinson assume sa démarche, comme en témoignent les éditions ultérieures et les traductions en une quinzaine de langues. Seule la version de 1967 est accompagnée de menues additions et corrections.
Cette biographie est saluée par ses pairs, parmi lesquels Georges Vajda et Nada Tomiche. Rodinson introduit les notes relatives aux sources à partir de la traduction en anglais de 1971. Cette version circule en Égypte, où elle est utilisée dans un cursus d'enseignement de l'American University in Cairo (AUC). C'est là qu'éclate l'affaire, en 1999, à la suite de la plainte d'un étudiant. Le ministre de l'Enseignement supérieur est saisi. L'ouvrage est retiré de l'AUC. Le grand imam d'Al-Azhar, la principale autorité savante de l'islam sunnite du pays, demande, sans succès, l'adoption d'une loi stipulant que tout ouvrage sur l'islam soit d'abord visé par cette institution avant sa mise en circulation. L'un de ses membres, Muhammad Abû Layla, publie une réfutation des « *calomnies* » de « *l'écrivain français juif* » Rodinson. Ce registre de la dénonciation de l'« insulte » (contre « Dieu », « l'islam », ou « les religions »), pénalisée par des lois adoptées dans de nombreux pays qui se réfèrent constitutionnellement à l'islam, maintient le verrou sur une partie des recherches, dans le monde arabe et au-delà. ■

BERNARD CHARLON/GAMMA-RAPHO

Représenter Muhammad en terres d'Islam

Qu'elles soient réalistes ou symboliques, les représentations de Muhammad ont varié au fil du temps et selon les régions, mais l'espace turco-iranien est plus favorable à la figuration picturale du Prophète que le monde arabe.

Par Christiane Gruber

Depuis 2006, date de la fatwa proclamée en Arabie saoudite contre les auteurs des caricatures de Mahomet publiées l'année précédente par le quotidien danois *Jyllands-Posten*, et le massacre du 7 janvier 2015 perpétré dans les bureaux parisiens du journal satirique *Charlie Hebdo*, la question de l'interdiction ou non des représentations du Prophète dans l'islam est revenue au cœur du débat. Et cela aussi bien dans les milieux universitaires que dans les discussions courantes. Pourtant, pour faire court, et quoique la réponse mérite d'être nuancée, l'islam n'impose aucune interdiction franche de représenter le Prophète.

Contre les idoles

Si le Coran ne prohibe pas l'iconographie figurative, il réprouve en revanche l'adoration des idoles présentes dans la péninsule Arabique avant l'émergence de l'islam au VII^e^ siècle. Rappelons qu'à ce moment, l'iconoclasme n'est pas propre à l'islam – c'est la grande époque, dans l'Empire byzantin, où les icônes du Christ et des saints sont détruites. La destruction des idoles préislamiques par Muhammad est un sujet fréquent dans les textes et peintures islamiques, comme l'atteste une biographie illustrée pour un souverain ottoman sunnite. De plus, les hadith, ou « dits du Prophète », source majeure du droit islamique, sont pour le moins ambigus dans leur façon de considérer la représentation : à certains endroits, des artistes sont critiqués pour avoir osé insuffler la vie à leurs personnages (laissant entendre que Dieu seul en a le secret et que la représentation imitative est répréhensible), alors que d'autres passages mentionnent des coussins aux motifs figuratifs, dans la maison même du Prophète.

Du point de vue de la jurisprudence islamique *(fiqh)*, il n'existe pas d'« interdiction de la représentation » expressément énoncée et universellement acceptée. Et bien que des fatwas comme celle de 2006 puissent être approuvées par quelques sunnites rigoristes, les chiites ou sunnites plus laïques ou modérés ne se formalisent pas des représentations figuratives du Prophète – surtout quand elles sont respectueuses.

Loin des rhétoriques idéologiques actuelles, dans le monde islamique, cohabitent différentes traditions de représentation de Muhammad le

L'AUTEURE Professeure d'art islamique à l'université du Michigan, *Christiane Gruber a notamment publié*



The Praiseworthy One. The Prophet Muhammad in Islamic Texts and Images *(Indiana University Press, 2019).*

PHOTO PERSONNELLE – NEW YORK PUBLIC LIBRARY, SPENCER COLL. TURK. MS. 3 – ISTANBUL, BIBLIOTHÈQUE DU SÉRAIL DE TOPKAPI, MS. HAZINE 841 FOLIO 70 – STAATSBIBLIOTHEK ZU BERLIN, DIE BIBLIOTHEK ZU EDINBURGH, UNIVERSITY LIBRARY, MS. OR. 20 FOLIO 43 ; DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/AKG-IMAGES
BNF, MANUSCRITS, ARABE 1489 FOLIO 86 –



VOILE BLANC ET AURÉOLE

Après 1500, tant dans les terres persanes qu'ottomanes, les traits de Muhammad sont souvent recouverts d'un voile et son corps entouré d'une auréole dorée, signe de sacralité (*Siyar-i Nabi*, Istanbul, XVIe siècle).



LONGUE CHEVELURE D'UN PROPHÈTE-ROI

Dans le conte des amants *Varqa et Gulshah* d'Ayyuqi (Anatolie, XIIIe siècle), Muhammad, les cheveux longs, est assis sur un trône vert, couleur associée au paradis et à la résurrection dans l'au-delà.



EN MONARQUE TRÔNANT

Au XIVe siècle, en Perse, nombre de représentations le figurent comme un roi, entouré d'anges : il est ainsi dépeint comme un messager humain, chargé d'assurer la révélation divine (encre noire, Iran, XIVe siècle).



AVEC SA FAMILLE

Cette miniature persane (*Jami al-tawarikh,* 1307) montre Muhammad (au centre) avec Fatima, Ali et leurs deux enfants. Cette représentation du Prophète en famille *(ahl al-bayt)* légitime l'autorité d'Ali et la cause chiite.



FUTUR PROPHÈTE

Cette enluminure du même manuscrit iranien montre Muhammad enfant : le moine chrétien Bahira reconnaît en lui un futur prophète tandis qu'il est parfumé par un ange qui lui tend un rouleau de parchemin.

▶ Prophète. La grande majorité des images figuratives du Prophète a été produite dans l'espace turco-persan entre 1200 et 1600. Dans ces aires culturelles, l'aversion pour la représentation des prophètes n'était pas aussi forte et généralisée qu'en terres arabes. De plus, le fait que ces images se trouvent presque sans exception dans des manuscrits illustrés révèle qu'elles étaient destinées à une élite très restreinte.

Bien que réservées à la sphère privée, les images du Prophète avaient plusieurs fonctions : elles servaient à la fois d'images pieuses et de supports pour les autorités islamiques aussi bien sunnites que chiites. Dans la pensée islamique dominante, bien que Muhammad soit considéré comme un être mortel et un dirigeant temporel, son rang de prophète et sa proximité avec Dieu lui confèrent une dimension transcendante et des capacités surhumaines : il est ainsi capable de fendre la lune en deux ou encore d'entreprendre une ascension dans les cieux. C'est pourquoi il a été associé à toute une palette d'abstractions symboliques, comme des faisceaux lumineux, destinées à promouvoir son apostolat de droit divin, son rayonnement et son essence cachée.

Les plus anciennes peintures islamiques de Muhammad qui nous soient parvenues datent du XIIIe siècle. On les retrouve plutôt dans des manuscrits en persan qui, par ailleurs, ne sont pas forcément centrés sur la vie du Prophète ou les débuts de l'histoire islamique : elles sont intégrées à une préface laudative ou à une conclusion morale de récits épiques et romantiques.

C'est le cas pour le conte des amants malheureux Varqa et Gulshah, narré par Ayyuqi, dans un texte illustré en Anatolie vers 1250. Après bien des embûches, les deux amants meurent et sont enterrés dans une même tombe à Damas. La nouvelle de leur fin tragique arrive aux oreilles de Muhammad, qui décide de se rendre en Syrie (« Sham ») pour les ressusciter : il y parvient grâce à ses prières à Dieu, à l'aide de l'ange Djibril (Gabriel), et grâce à la conversion à l'islam du roi juif de Sham. Ce miracle est illustré à la toute fin du manuscrit : le Prophète est reconnaissable à sa longue chevelure et à son manteau vert. Il est accompagné des quatre premiers califes dits *« Rashidun »*, « bien guidés », et du roi de Sham. Ainsi, bien que le texte d'Ayyuqi mette l'accent sur le pouvoir salvateur de la conversion à l'islam par l'intercession du Prophète, son illustration représente ce dernier dans un genre de scène de cour. A travers le texte comme l'image, Muhammad se montre comme l'incarnation royale du triomphe de la foi sur la mort.



Dans ce manuscrit du *Miraj nameh* du XVe siècle, le Prophète se rend aux Enfers et regarde brûler des faux témoins, à tête de porc. Une image frappante destinée à un usage privé pour mémoriser les interdits.

Dans d'autres dessins et peintures de cette époque, le Prophète apparaît en monarque : il trône, entouré de disciples et d'anges. Les traits de son visage ressortent distinctement. Ces détails iconographiques contribuent à ce que l'on pourrait appeler un « discours visuel » sur la royauté sacrée, dans lequel Muhammad est représenté avec la double qualité de prophète et de roi. De plus, ces images ouvrent également la voie à l'élaboration visuelle d'autres préoccupations qui se déploient dans les livres d'art islamique des siècles suivants, par exemple la nature surhumaine du Prophète ou son rôle dans la rhétorique des divers courants de l'islam.

Dès les premières années du XIVe siècle, en particulier sous le règne des Ilkhanides en Perse (1256-1335), les images du Prophète en roi consacré commencent à céder la place à d'autres épisodes biographiques. Ces représentations apparaissent dans des textes illustrés, qui comprennent souvent des chapitres dédiés à l'avènement de l'islam, à la prophétie de Muhammad, au règne des premiers califes et à l'émergence des dynasties islamiques ultérieures. Il se peut qu'elles reflètent également les inquiétudes politiques et les débats religieux d'alors.

Ces images comportent des détails iconographiques habituellement passés sous silence dans les textes qui les accompagnent ; dans certains cas, elles ont essentiellement pour fonction de soutenir le statut de Muhammad en tant que dernier messager de Dieu, la supériorité de l'islam sur le judaïsme et le christianisme et, dans quelques cas, la légitimité de la vision du monde chiite.

Il en est ainsi dans une copie manuscrite d'*Al-Athar al-baqiyya an al-qurun al-khaliyya* (littéralement le *Livre des vestiges qui demeurent des siècles passés*), qui fut produit en Iran vers 1307 et comprend une série de cinq miniatures. Les deux dernières illustrations, les plus grandes du cycle, soulignent l'autorité de l'imam Ali et des quatre autres membres de la famille de Muhammad *(ahl al-bayt)*, ce qui dénote la manière dont les images du Prophète pouvaient être utilisées soit en faveur de la cause chiite contre la cause sunnite, soit contre les dogmes chrétiens comme la Trinité.

BNF, MANUSCRITS, SUPPL TURC 190 FOLIO 65

A l'opposé, d'autres manuscrits du XIVe siècle comportant des représentations du Prophète pouvaient véhiculer des messages sunnites ; d'autres encore restent tout à fait à l'écart du débat entre chiites et sunnites. Tel est le cas du *Jami al-tawarikh* (« Compendium des chroniques » ou « Histoire universelle ») de Rashid al-Din, rédigé et illustré à Tabriz vers 1314. Il met en lumière les savoirs chinois et indiens aussi bien que les religions juive et chrétienne, qui reflètent l'entourage érudit et les discussions théologiques qui nourrissaient alors la cour des Ilkhanides.

Un être surhumain

Le *Jami al-tawarikh* comprend un cycle d'illustrations montrant la naissance du Prophète, son enfance, ses révélations, son ascension céleste, ses miracles et ses batailles. La miniature qui dépeint Muhammad déjà reconnu comme futur prophète par le moine chrétien Bahira mérite que l'on s'y arrête, puisqu'elle inclut des éléments visuels non mentionnés dans le texte, comme l'ange qui émerge du firmament bleu pour parfumer le jeune Muhammad avec le contenu d'une fiole d'or et lui offrir un rouleau de parchemin ou une feuille de papier. Chargés de symboles picturaux, ces éléments renforcent l'idée que Dieu oint Muhammad et lui offre la révélation divine sous la double forme d'une écriture et d'une senteur célestes. L'image, ici, fait plus qu'illustrer le texte : elle représente Muhammad d'une manière ouvertement métaphorique et sacralisante.

D'autres textes turco-persans entre 1400 et 1600 comprennent des représentations de Muhammad, à l'exemple d'un manuscrit du *Miraj nameh* (« Livre de l'ascension céleste du Prophète Muhammad ») magnifiquement illustré, réalisé à Herat (actuel Afghanistan), vers 1436. Aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France, son texte et son cycle d'images mettent en avant le rang supérieur du Prophète, sa proximité avec Dieu ainsi que sa connaissance à la fois du paradis et de l'enfer. Biographies frappantes, histoires et même apocalypses, ces « livres graphiques » islamiques aidaient ceux qui les feuilletaient, y compris les enfants qui ne savaient pas encore lire, à comprendre la vie du Prophète et à mémoriser ses miracles tout en se familiarisant avec les principes fondamentaux de l'islam.

Le nombre de livres comportant des représentations de Muhammad diminue considérablement après 1600, lorsque les arts visuels en terres d'Islam deviennent davantage publics et donc susceptibles de réactions hostiles. Des alternatives apparaissent, comme les « portraits écrits » du Prophète, c'est-à-dire des calligraphies appelées *hilya*. De même, les manuscrits incluent des images où le visage du Prophète est représenté de manière plus aniconique, par exemple sous la forme d'un nimbe d'or ou d'une petite boule blanche.



L'ASCENSION CÉLESTE

L'ascension de Muhammad *(miraj)* sur sa jument à tête humaine, Buraq, est une scène fréquente pour illustrer la proximité du Prophète avec Dieu, sa connaissance du paradis et de l'enfer (Nizami, *Haft Paykar*, Iran, XVe siècle).

BRITISH LIBRARY, MS. OR. 2265 FOLIO 195R/AKG-IMAGES

Les artistes de la sphère turco-persane recourent à diverses stratégies picturales pour distinguer le Prophète des autres figures humaines. Entre 1250 et 1500, les attributs les plus notables de Muhammad sont sa longue chevelure et son manteau ; il est souvent entouré d'anges qui lui confèrent la senteur, l'écriture et les rayons de lumière divins. Muhammad est alors représenté corporellement, les traits de son visage sont entièrement visibles et les signes de son statut de prophète restent extérieurs à son corps.

Au cours du XVIe siècle, le visage voilé du Prophète et son nimbe de feu apparaissent pour exprimer la sacralité invisible de Muhammad et son rayonnement divin ; celui-ci est conceptualisé, dans les textes islamiques, par la formule « *nur muhammadi* » ou « la lumière de Muhammad ». Chez les sunnites, le statut de prophète de Muhammad est considéré comme inégalé et inégalable : lui seul illumine le monde. Selon la pensée chiite, le *nur Muhammadi* s'est transmis à Ali et aux imams. Ceux-ci sont également décrits et représentés comme des silhouettes de lumière, ou avec, en guise de tête, une sphère lumineuse ou un halo.

Ainsi, les représentations islamiques du Prophète se sont développées selon la chronologie suivante : d'abord, de 1250 environ à 1500, les portraits figuratifs avec des symboles extra-corporels dominent ; ensuite, après 1500, le Prophète est souvent représenté le visage voilé de blanc et avec une auréole dorée ; enfin, les images tendent à disparaître après 1600, mais, lorsqu'il est représenté, le Prophète est souvent dépeint au travers d'une série d'abstractions. Ces représentations, pour variées et complexes qu'elles soient, reflètent les tendances de la dévotion islamique, les concepts philosophiques, la pensée mystique, les débats entre différentes confessions islamiques. Bien que les images aient perduré, surtout en Iran, le terrain iconographique changea avec l'invention de l'imprimerie et l'apparition d'une sphère publique dans laquelle des images de Muhammad ne circulaient pas auparavant. ■

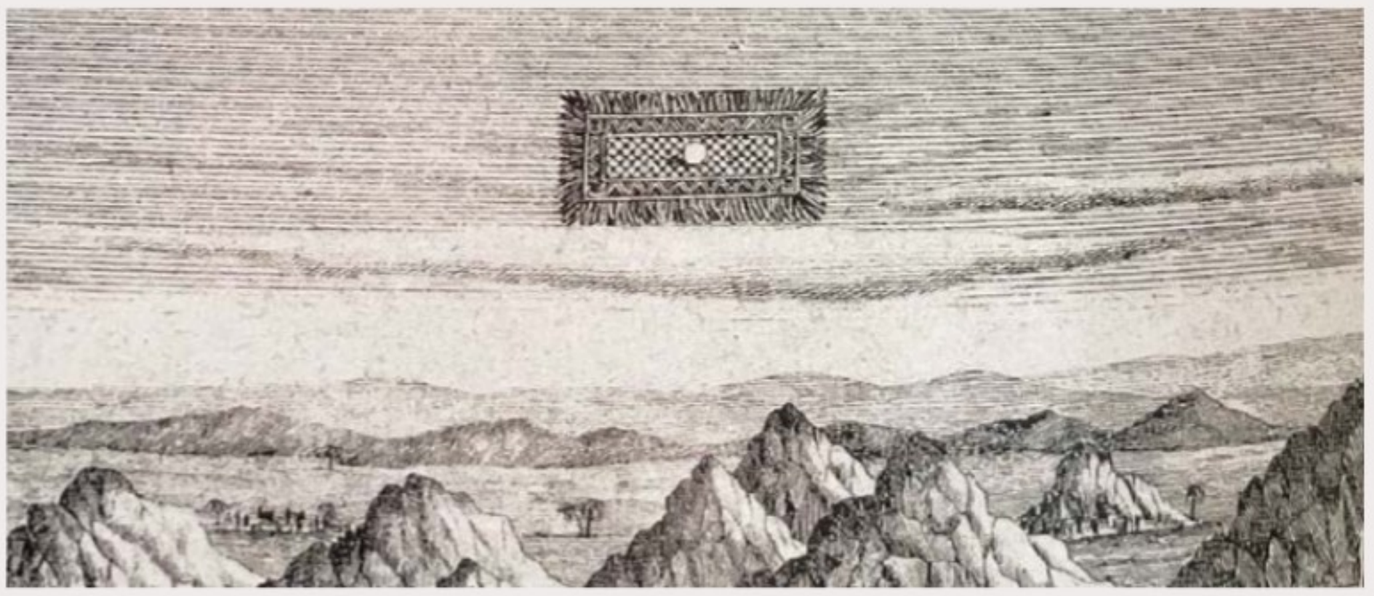
(Traduit de l'anglais par Marie Chuvin.)

XIXe-XXIe SIÈCLE

Nouveaux enjeux

Par Alice Bombardier

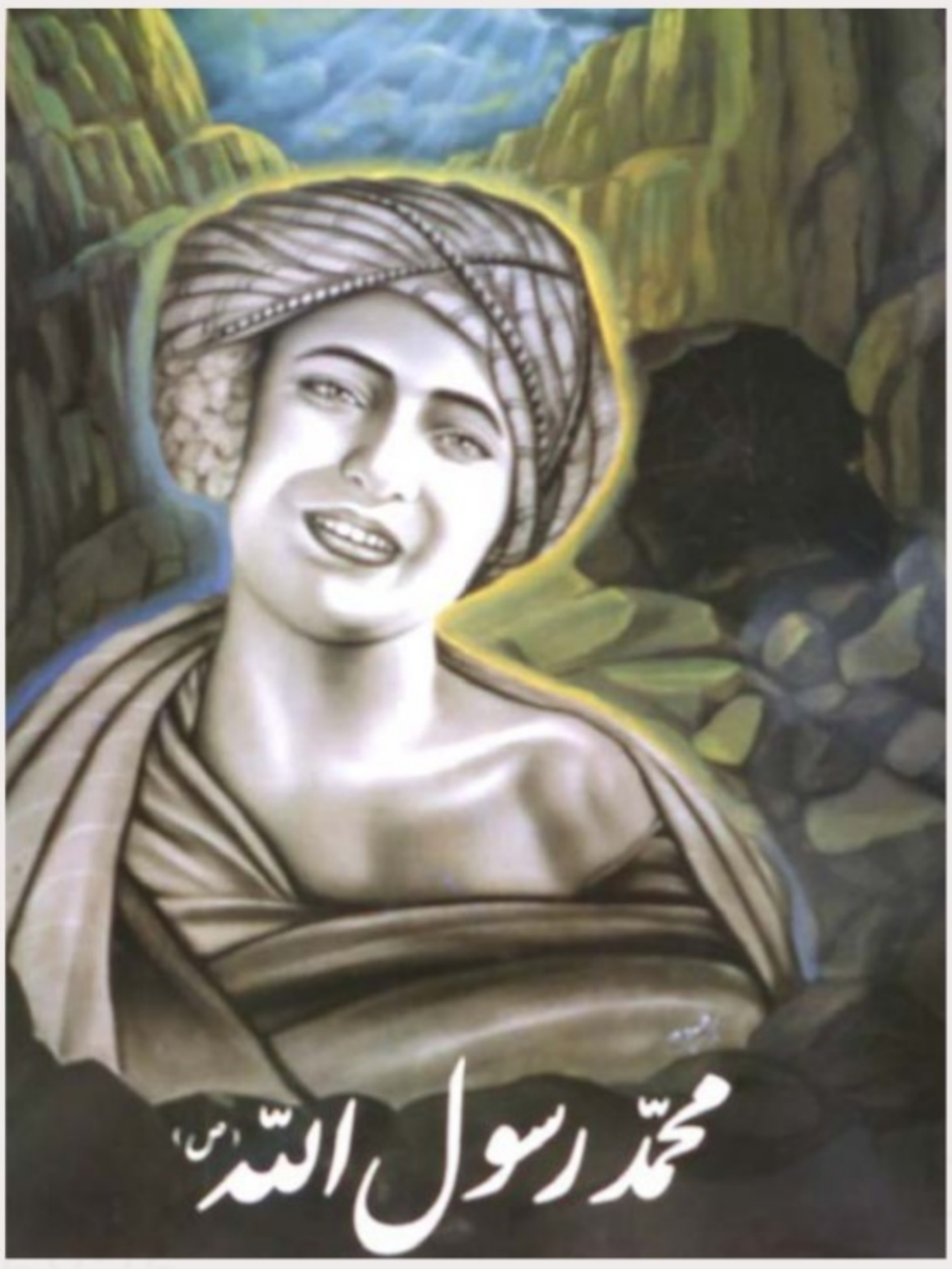
Entre le XIXe et le XXIe siècle, la figuration plastique du Prophète est traversée par un profond renouveau. Jusqu'alors limitée à la peinture de manuscrits, elle se caractérise par une diversification des supports créatifs et par une démocratisation de son accès. En dépit de ces évolutions, des traditions et des normes inhérentes à l'Islam continuent de distinguer le portrait « vériste », corporel, le portrait « avec inscription » et le portrait « lumineux » du Prophète. Aujourd'hui, ces traditions figuratives sont porteuses d'enjeux renouvelés. Des tendances puritaines de l'islam – incarnées surtout par l'ascendant international croissant de la pensée wahhabite venue du centre de l'Arabie saoudite depuis le XVIIIe siècle – tentent d'éradiquer la figuration « vériste » du Prophète au sein comme en dehors du monde islamique. Mais la condamnation de cette tradition figurative est loin d'être unanime. En 2006, après la controverse des caricatures danoises, l'Iran a officiellement célébré « l'année du Prophète », à l'occasion de laquelle de nombreux artistes locaux se sont emparés des arts plastiques pour restaurer l'image de Muhammad. ■



▲ **Portrait lumineux**

Ce manuscrit ottoman, *Muhammadiyya*, réalisé dans les années 1880 (Istanbul, collection de Tobias Heinzelmann), dépeint le Prophète à la manière d'une petite boule blanche, qui vient rappeler le thème ancien et central, dans la mystique musulmane, de la « lumière muhammadienne » *(nur muhammadi)*. Au XIXe siècle, une tendance croissante à l'abstraction dans la façon de représenter le Prophète se traduit par un regain de tels portraits de type « lumineux ». Cette tendance témoigne d'une évolution de la pensée musulmane, qui aspire à renforcer la transcendance de la figure prophétique, plus que d'une réelle propension à l'aniconisme.





◀ Le visage de la jeunesse

Ce poster représentant Muhammad jeune a été imprimé à Qom, en Iran, après 1979, à partir d'une photographie orientaliste prise à Tunis en 1905 par le Tchèque Rudolf Franz Lehnert. Dans les années 1920, ce cliché a été mis en circulation sous la forme d'une carte postale avec pour titre « *Muhammad* ». Répondant, en Iran, à un certain idéal de jeunesse, de beauté et d'harmonie, cette image a été associée à Muhammad avant qu'il soit appelé à sa mission prophétique, et s'est diffusée des années 1980 à 2008 *via* divers médias. Avec la mondialisation, la diffusion d'une image sur des supports variés peut ainsi prendre un sens nouveau dans un nouveau contexte.



◀ La face voilée

La tendance à l'abstraction dans la figuration du Prophète n'est pas généralisable à l'ensemble du monde islamique. En Iran, dans la seconde moitié du XIXe siècle, les représentations « véristes » continuent de fleurir. Ici, dans ce manuscrit du *Khavaran nameh* (Iran, National Museum of Asian Art), une scène qui illustre le retour de Muhammad de Ghadir-i Khumm, où il a tenu le prêche qui, selon la tradition chiite, aurait confirmé Ali comme son successeur, le fait apparaître le visage voilé, monté sur une chamelle conduite par Ali sur son cheval blanc.

▲ Figuré par son nom

Sur cette chromolithographie imprimée à Lahore, au Pakistan, dans la seconde moitié du XXe siècle, on peut lire : « *Muhammad* ». Les représentations aniconiques du Prophète font partie du « régime de visibilité » de la religion musulmane. A partir de la fin du XIXe siècle, grâce à la diffusion de l'imprimerie à caractères mobiles, les imprimés religieux sont florissants au Moyen-Orient. Ces chromolithographies, proches de l'imagerie d'Épinal, mettent en place une rhétorique de l'allusion systématique pour évoquer le Prophète. Le substitut le plus fréquent de sa personne est, comme ici, son nom calligraphié (en rouge), accompagné d'attributs, comme la coupole de la mosquée de Médine où il est inhumé, et de symboles – la colombe renvoie à l'envol de l'âme des justes après la mort.

L'AUTEURE Enseignante à Sorbonne Université, *Alice Bombardier a notamment publié* Les pionniers de la Nouvelle peinture en Iran. Œuvres méconnues, activités novatrices et scandales au tournant des années 1940 *(Peter Lang, 2017).*



SMITHSONIAN INSTITUTION, NATIONAL MUSEUM OF ASIAN ART, BEQUEST OF ADRIENNE MINASSIAN, S1998.217
CENTLIVRES-DEMONT – COLLECTION PIERRE CENTLIVRES ET MICHELINE CENTLIVRES-DEMONT – PHOTO PERSONNELLE
ISTANBUL, COLLECTION TOBIAS HEINZELMANN – COLLECTION PIERRE CENTLIVRES ET MICHELINE

Sur les traces du Prophète

Enquête sur les reliques

Les reliques de Muhammad, qu'il s'agisse d'objets lui ayant appartenu, d'artefacts matériels ou de restes de son corps, sont vénérées encore aujourd'hui dans tout le monde islamique. Elles servent de talisman ou de source de légitimité pour les souverains. A quand remonte cette tradition ?

Par Julien Loiseau

Les témoignages les plus anciens sur les croyances des premiers fidèles de l'islam, des graffitis retrouvés sur les routes du désert d'Arabie, ne mentionnent pas Muhammad. Dans le Coran, Dieu enjoint d'ailleurs à son Prophète de dire : « *Je ne suis qu'un mortel semblable à vous.* » Il faut attendre la fin du VII^e^ siècle et les inscriptions du Dôme du Rocher à Jérusalem (en 692) pour qu'une place éminente soit accordée au Prophète de l'islam (mort selon la Tradition en 632). L'autorité de Muhammad et la dévotion à sa personne n'ont fait ensuite que croître, au point que « l'insulte au Prophète » est tenue par les juristes pour un crime passible de mort dès le VIII^e^ siècle. Ses propos (hadith), dont la collecte et la critique sont constituées en discipline savante, forment le second corpus, après le Coran, sur lequel s'élabore le droit musulman. La lecture des grands recueils de hadith, le *Sahih* d'al-Bukhari (mort en 870) en particulier, et la méditation de ses paroles deviennent des actes de piété.

A sa mort, Muhammad est inhumé à Médine dans la chambre de son épouse Aïcha. Son tombeau est rapidement un lieu de pèlerinage, que l'ensemble des juristes considèrent comme licite, malgré les réticences de certains à l'égard des visites aux tombeaux assimilables à de l'idolâtrie. Au début du VIII^e^ siècle, les travaux d'agrandissement de la mosquée du Prophète à Médine intègrent à l'édifice les anciennes chambres de ses épouses. Pour éviter que la chambre funéraire du Prophète ne serve de point de mire à la prière des fidèles, celle-ci est masquée aux regards par un écran maçonné aux angles irréguliers et dépourvu d'accès. Si le corps de Muhammad est désormais inaccessible, le Prophète se manifeste en rêve à ses dévots. Un hadith affirme d'ailleurs : « *Celui qui m'a vu en rêve, c'est bien moi qu'il a vu, car Satan ne peut pas prendre cette apparence.* »

Ce qu'il a touché

La bénédiction divine *(baraka)* que transmet Muhammad passe également par les objets qui lui étaient familiers et par les traces qu'il a laissées ici-bas. En arabe, le mot *athar* (la trace, le vestige, dans la poésie les traces laissées par le campement abandonné au matin) est utilisé pour désigner à la fois les paroles du Prophète et ses

L'AUTEUR Professeur à Aix-Marseille Université, spécialiste du monde islamique médiéval, *Julien Loiseau a notamment publié* Les Mamelouks, XIII^e^-XVI^e^ siècle. Une expérience du pouvoir dans l'Islam médiéval *(Seuil, 2014).*



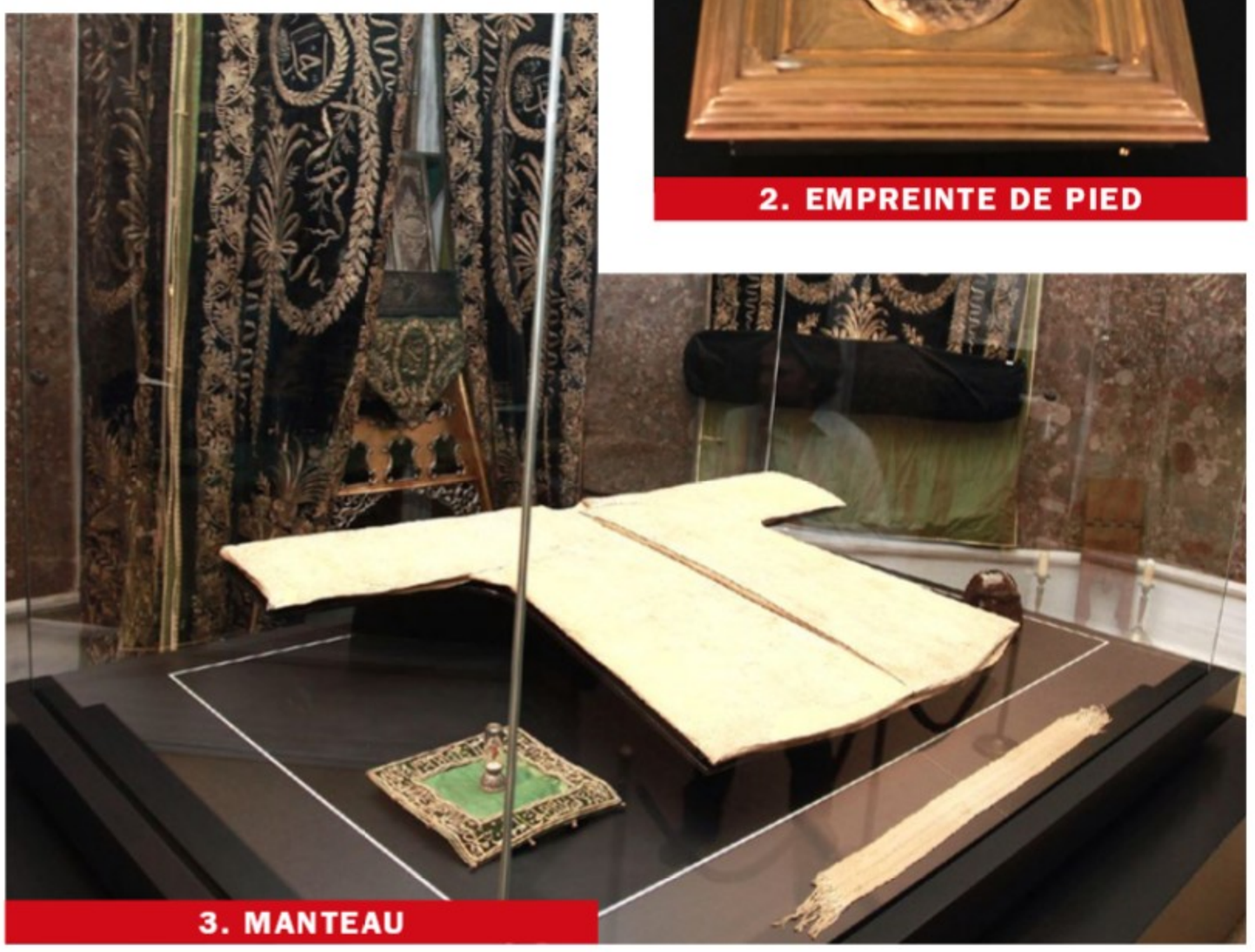
MYRA-DUNOYER



1. POIL DE BARBE



2. EMPREINTE DE PIED



3. MANTEAU

Culte Tout ce qui touche à Muhammad est vénéré dans le monde islamique. Un imam brandit un reliquaire contenant un poil de barbe (1), à la mosquée Hazratbal, centre de pèlerinage au Cachemire (Inde). Istanbul abrite, depuis l'époque ottomane, les plus nombreuses reliques : ainsi cette empreinte de pied (2), exposée au palais de Topkapi ou l'un des exemplaires du « noble manteau » (3), tissé de lin, coton et soie, exposé à l'occasion du ramadan à la mosquée Hirka-i Serif, attirant de très nombreux pèlerins.

DAR YASIN/AP/SIPA – ROBERT W/ALAMY/PHOTO12 – CENK ERTEKIN/ALAMY/PHOTO12

empreintes matérielles, considérées comme des reliques. Cette forme de dévotion n'est certes pas propre à Muhammad : les traces laissées par les membres de sa famille, par ses premiers compagnons ou par d'anciens prophètes, comme Moïse ou Jésus, ont de même été pieusement recueillies.

Mais les reliques du Prophète forment un ensemble exceptionnel par leur diversité, la vénération qui les entoure et leur usage public jusqu'à l'Époque contemporaine. En faire l'histoire est une gageure, car les récits qui les accompagnent postulent leur transmission ininterrompue depuis sa mort en 632. Or rien n'est plus difficile à dater précisément que l'émergence d'une tradition. Certains artefacts, en revanche, ont une trajectoire que l'on peut reconstituer, depuis leurs premières attestations jusqu'à leur constitution en trésor sacré.

Les objets personnels de Muhammad, porteurs de *baraka* pour avoir été manipulés par lui – ce qu'on appelle des « reliques de contact » – sont ses traces les plus anciennement attestées. C'est le cas en particulier de ses attributs de souveraineté comme son étendard, son sceau (considéré cependant comme perdu dès le milieu du VII^e^ siècle) ou ses armes. La plus fameuse de ces reliques souveraines est le manteau (*burda* ou *khirqa*) du Prophète : offert par celui-ci à un poète pour prix de son éloge, il aurait été racheté selon la Tradition par Muawiya (661-680), le fondateur de la dynastie des Omeyyades. Le théoricien du califat Al-Mawardi (mort en 1058) le décrit comme l'un des attributs des califes abbassides, qui le revêtaient lors de cérémonies comme le serment d'allégeance. Le manteau du Prophète aurait été brûlé par les Mongols lors de la prise de Bagdad en 1258.

L'aura de pouvoir qui entourait la relique ne la prive pas de ses vertus spirituelles. Contemporain de la chute du califat, le poète soufi égyptien d'origine berbère Al-Busiri (mort en 1294) lui consacre l'un des poèmes les plus célèbres de l'Islam *(Al-Burda)* pour remercier le Prophète de l'avoir guéri miraculeusement de son hémiplégie, en recouvrant ses épaules de son ▶

manteau. La relique matérielle disparue avec la chute du califat connaît une nouvelle vie spirituelle : les vers d'*Al-Burda* sont récités lors des enterrements pour leurs vertus protectrices ; le Prophète lui-même les enseigne en rêve à ses dévots ; recopiés sur des morceaux de papier, ils servent aussi d'amulettes.

Parmi les objets de Muhammad figurent également des écrits. La Sira, la « Vie exemplaire » du Prophète compilée à partir du milieu du VIIIe siècle, raconte comment il adressa des lettres, copiées sous sa dictée (la Tradition le considère généralement comme illettré), aux souverains de son temps. Des lettres copiées en arabe archaïque dit *hijazi*, attribuées au Prophète, ont émergé au fil des siècles : la dernière en date, adressée au gouverneur byzantin de l'Égypte, a été découverte dans un monastère égyptien au XIXe siècle. Au Maroc, près de Marrakech, un *ribat* (lieu de retraite pieuse devenu souvent forteresse) s'élève, depuis le Xe siècle, à l'endroit où serait enterrée une lettre adressée aux Berbères par le Prophète. Plus près de son temps, et témoignage plus modeste, un contrat de vente d'un esclave conclu par Muhammad circulait à Bassora (Irak) au début du VIIIe siècle.

Pétrosomatoglyphes

Mais les objets personnels du Prophète ne sont pas les seules traces qu'il a laissées : s'y ajoutent aussi des reliques corporelles, qui remédient à l'inaccessibilité de son corps et peuvent être aisément déplacées. Les plus importantes sont ses cheveux et les poils de sa barbe, dont la Tradition dit qu'il accepta, vers la fin de sa vie, qu'ils soient recueillis, après s'être fait rituellement raser à l'occasion de ses deux derniers pèlerinages à La Mecque. Muawiya, déjà mentionné, aurait demandé à être inhumé avec des cheveux du Prophète déposés sur sa bouche, son nez et ses yeux. A Kairouan, en Tunisie, la mosquée du Barbier conserve le souvenir d'un compagnon du Prophète, mort lors de la conquête arabe, qui gardait dans son bonnet des poils de la barbe de celui-ci. Des cheveux et des poils de la barbe du Prophète étaient intégrés à la maçonnerie du *mihrab* (la niche indiquant la direction de la prière) de certaines mosquées, afin d'accroître la valeur spirituelle de la prière des croyants. A ces reliques corporelles s'ajoutent des dents, des coupures d'ongle, mais aussi des traces plus éphémères : l'eau de ses ablutions que, selon une tradition, il aurait offerte pour purifier l'emplacement d'une mosquée où s'élevait autrefois une église, ses larmes, ou encore ses gouttes de salive, comme celle qui aurait rendu douce l'eau saumâtre d'un puits.



4. SANDALE

Talisman **Très souvent, le Prophète est représenté par le dessin de sa sandale orné d'un plan stylisé du sanctuaire de La Mecque (la Kaaba apparaissant en noir), comme sur cette étoffe marocaine du XVIIIe siècle, conservée au musée des Arts islamiques de Kuala Lumpur (Malaisie).**

La dévotion aux traces du Prophète s'est emparée également de pétrosomatoglyphes : des creux dans la roche interprétés comme l'empreinte d'une partie du corps. D'innombrables rochers étaient montrés aux pèlerins, en Arabie, en Palestine ou en Syrie, pour les marques qu'y auraient laissées des prophètes ou des figures saintes, à l'instar de l'empreinte du pied du Christ sur le site de l'Ascension, à Jérusalem. On montrait aussi aux pèlerins, venus sur les lieux de la vie de Muhammad à La Mecque, l'empreinte de son coude, de son dos ou celle laissée par sa chamelle. Mais la dévotion aux empreintes de pied du Prophète a pris une dimension exceptionnelle.

De nombreux blocs, le plus souvent basaltiques, présentant en creux une empreinte identifiée comme celle laissée miraculeusement par le pied du Prophète, ont circulé dans l'ensemble du monde islamique, jusqu'en Inde. Attesté pour la première fois à Bagdad au début du XIe siècle, scellé dans le mur d'une mosquée, ce type de relique était très recherché par les souverains. A la fin du XVe siècle, le Médinois Al-Samhudi priait le sultan Qaitbay, qui en avait acheté une pour son futur mausolée au Caire, de mettre un terme au trafic de fausses reliques. La plus fameuse de ces empreintes, celle du Dôme du Rocher à Jérusalem, associée au récit de l'ascension céleste du Prophète (le *miraj*), est restée préservée *in situ* : signalée à partir du XIe siècle, elle est protégée par une grille en 1609 sur ordre du sultan ottoman Ahmed Ier.

Étroitement liée à la dévotion aux empreintes de pied du Prophète, la sandale de Muhammad, dont on disait que son passage sur le sable ne laissait pas de traces, était également une relique recherchée : le sultan Al-Ashraf en déposa une en 1228 dans l'institution d'enseignement de hadith qu'il venait de fonder à Damas. Cette dévotion inspira toute une veine iconographique dans les recueils de prières sur le Prophète, comme le fameux *Dalail al-khayrat* du soufi marocain Al-Jazuli (mort vers 1465) : le dessin stylisé d'une sandale y symbolise la présence de Muhammad. Des reproductions de la sandale du Prophète servaient fréquemment de talisman contre le mauvais œil ou les douleurs de l'enfantement.

La Tradition fait de Muawiya, encore lui, le premier souverain de l'Islam à avoir recherché les reliques du Prophète. Les Abbassides de Bagdad (750-1258) ont accordé ensuite à son manteau une place éminente dans leurs rituels de cour.

PASCAL DELOCHE/GODONG/SIPA



5. LETTRE

Sceau Au palais de Topkapi (Istanbul) sont conservées des lettres dictées par Muhammad (la Tradition le considère illettré). Ci-dessus : une demande adressée au gouverneur de Bahreïn. En bas, à gauche, on discerne le sceau du Prophète.

Mais il faut attendre le XIe siècle et les Fatimides, chiites ismaéliens, pour voir une dynastie soutenir publiquement de nouvelles formes de dévotion comme l'anniversaire du Prophète (*mawlid*) : le calife Al-Hakim (996-1021) fait rechercher des reliques à Médine et aurait eu aussi le projet de faire venir au Caire le corps même du Prophète. Si Damas, au XIIIe siècle, est célèbre pour les reliques conservées dans plusieurs institutions de la ville, le premier trésor des reliques

Les reliques sont emportées en procession dans la ville du Caire lorsque la crue du Nil est insuffisante

du Prophète est constitué au Caire. Fondé par un vizir dans le dernier tiers du XIIIe siècle au sud du Caire, le long du Nil, le Sanctuaire des reliques *(Ribat al-athar)* abrite des objets achetés en Arabie. A partir du XIVe siècle, le Sanctuaire bénéficie du patronage de plusieurs sultans mamelouks et attire de nombreux dévots. Les reliques sont sorties du Sanctuaire et emportées en procession dans la ville lorsque la crue annuelle du Nil est insuffisante. Mais, en 1504, le sultan Al-Ghawri décide d'en transférer une partie dans son futur mausolée, au centre du Caire.

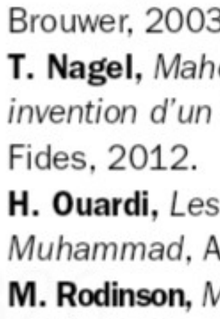
Est-ce là que le sultan ottoman Selim, entré au Caire en vainqueur en 1517, se serait emparé des reliques du Prophète ? Les chroniqueurs ottomans préfèrent souvent un autre récit : venu à Constantinople après la chute des Mamelouks pour présenter la soumission de La Mecque, le fils de l'émir de la Ville sainte aurait fait don au sultan ottoman de nombreuses reliques. Quelle que soit leur provenance, les reliques du Prophète ont été constituées en trésor sacré au palais de Topkapi, dans la première moitié du XVIIe siècle. Les sultans ottomans, dont l'autorité s'est affaiblie, s'efforcent alors de donner une sacralité nouvelle à leur fonction, avant de franchir le pas et de revendiquer pour eux le califat au milieu du XVIIe siècle. A côté des lettres, des armes, des empreintes de pied, des cheveux placés dans des reliquaires, rassemblés dans une même chambre du palais, se trouve aussi le manteau du Prophète… pourtant disparu à Bagdad en 1258 ! Mais la relique la plus importante du trésor ottoman est « le noble étendard » *(sandjak-i sherif)*, qui, depuis la fin du XVIe siècle, suit les armées ottomanes en campagne. Recousus sur trois bannières de soie verte à la fin du XVIIe siècle, les fragments de l'étendard noir du Prophète ont servi jusqu'à la fin de l'Empire ottoman. Ils sont exposés une dernière fois en novembre 1914, à l'occasion de la proclamation du djihad contre la Triple-Entente.

Les reliques du Prophète se visitent toujours dans le palais de Topkapi comme à la mosquée Al-Husayn au Caire ou au Sanctuaire du noble pied à Delhi. En sortent-elles parfois ? Proclamé « commandeur des croyants » en Afghanistan, mollah Omar, chef des talibans, revêtait à son tour, en 1996, le manteau du Prophète. ■

ISTANBUL, PALAIS DE TOPKAPI ; ANDREA IZZOTTI/ALAMY/PHOTO12

POUR EN SAVOIR PLUS

Ouvrages généraux



M. A. Amir-Moezzi, G. Dye (dir.), *Le Coran des historiens*, Cerf, 2019 ; avec J. Tolan (dir.), *Le Mahomet des historiens*, Cerf, 2025.

N. Amri, R. Chih, D. Gril (dir.), « Le Prophète de l'islam », *Archives des sciences sociales des religions* n° 178, novembre 2017.

C. Cahen, *L'Islam, des origines au début de l'Empire ottoman*, Fayard, 2011.

J. Chabbi, *Le Seigneur des tribus. L'islam de Mahomet*, CNRS Éd., 2020.

M. Cook, P. Crone, *Hagarism. The Making of the Islamic World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977.

H. Djaït, *La Vie de Muhammad*, 3 vol., Fayard, 2007, 2008 et 2012.

I. Goldziher, *Sur l'islam. Origines de la théologie musulmane*, Desclée de Brouwer, 2003.

T. Nagel, *Mahomet. Histoire d'un Arabe, invention d'un Prophète*, Genève, Labor et Fides, 2012.

H. Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, Albin Michel, 2017.

M. Rodinson, *Mahomet*, [1961], Seuil, 1994.

W. M. Watt, *Mahomet à La Mecque*, [1953], *Mahomet à Médine*, [1956], rééd. *Mahomet*, Payot, 2017.

Représentations

P. Centlivres, M. Centlivres-Demont, *Imageries populaires en Islam*, Genève, Georg, 1997.

D. Gril, S. Reichmuth, D. Sarmis, R. Chih (dir.), *The Presence of the Prophet in Early Modern and Contemporary Islam*, 3 vol., Leyde, Brill, 2021-2023.

C. Gruber, *The Praiseworthy One. The Prophet Muhammad in Islamic Texts and Images*, Bloomington, Indiana University Press, 2019 ; avec A. Shalem (dir.), *The Image of the Prophet Between Ideal and Ideology. A Scholarly Investigation*, Berlin, De Gruyter, 2014.

R. J. A. McGregor, *Islam and the Devotional Object. Seeing Religion in Egypt and Syria*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020.

A. Schimmel, *And Muhammad is His Messenger. The Veneration of the Prophet in Islamic Piety*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1985.

J. Tolan, *Mahomet l'Européen. Histoire des représentations du Prophète en Occident*, Albin Michel, 2018.

L'Histoire a publié

« Coran. La fabrique d'un livre », *L'Histoire* n° 472, juin 2020.

L'Atelier des CHERCHEURS

La France, la bombe et la Polynésie

En 2021 Emmanuel Macron déclassifiait les archives des essais nucléaires en Polynésie. Quatre ans plus tard, l'accès aux sources reste difficile. Mais les historiens connaissent mieux à présent les raisons du choix de ces îles du Pacifique et ce que savaient les politiques sur les retombées radioactives.

Par Renaud Meltz

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le général de Gaulle crée le Commissariat à l'énergie atomique (CEA) pour réaliser des recherches sur le nucléaire. Suivant une instruction secrète de Pierre Mendès France en 1954, la France se lance dans un programme nucléaire militaire. De retour au pouvoir en 1958, de Gaulle annonce officiellement la fabrication de la bombe et procède aux premiers essais d'engins atomiques. Entre 1960 et 1996, la France a ainsi effectué 210 essais, d'abord dans le Sahara algérien, sur les sites de Reggane et d'In Ekker, puis, à partir de 1966, en Polynésie française, sur les atolls de Moruroa et Fangataufa – une clause secrète des accords d'Évian autorisant la poursuite, pendant cinq ans, des essais dans l'Algérie indépendante, le temps de concevoir un nouveau site.

Longtemps, faute d'archives, l'histoire de la mise au point de la bombe française n'a pu être écrite, ce qui redoublait un silence : l'occultation des risques pour les opérateurs des essais et les populations locales. Dans le Pacifique, les retombées radioactives sont ▶



L'AUTEUR Directeur de recherche au CNRS, *Renaud Meltz a notamment dirigé, avec Alexis Vrignon,* Des bombes en Polynésie. Les essais nucléaires français dans le Pacifique *(Vendémiaire, 2022).*

BRUNO KLEIN – INCONNU/ECPAD/DÉFENSE

4_108595826



Moruroa En septembre 1966, de Gaulle visite le Centre d'expérimentation du Pacifique (CEP), à Moruroa, lors de la préparation de l'essai nucléaire Bételgeuse, premier tir français effectué sous ballon. A sa droite, Jean Viard, le directeur des essais ; derrière, Francis Perrin, le haut-commissaire à l'énergie atomique.

DATES-CLÉS

1945
Création par le général de Gaulle du Commissariat à l'énergie atomique (CEA).

1960
13 février Le premier engin atomique français (« Gerboise bleue ») explose dans l'atmosphère à Reggane (Algérie).

1961
Premier essai souterrain à In Ekker (Algérie).

1962
Une clause secrète des accords d'Évian, qui actent l'indépendance de l'Algérie, autorise la France à poursuivre ses expérimentations dans le Sahara pendant cinq ans.

1964
Aménagement du Centre d'expérimentation du Pacifique (CEP) en Polynésie française.

1966
16 février Dernier essai en Algérie.
2 juillet « Aldébaran », premier essai atomique atmosphérique à Moruroa, en Polynésie.

1968
Explosion de la première bombe H française dans le Pacifique.

1974
Dernier essai atmosphérique à Moruroa.

1975
Premier essai souterrain à Fangataufa.

1992
François Mitterrand annonce un moratoire, après 204 essais, rompu par Jacques Chirac en 1995.

1996
27 janvier Dernier tir à Fangataufa.

2021
2 juillet Emmanuel Macron décide de déclassifier les archives du CEP.

4_108595826

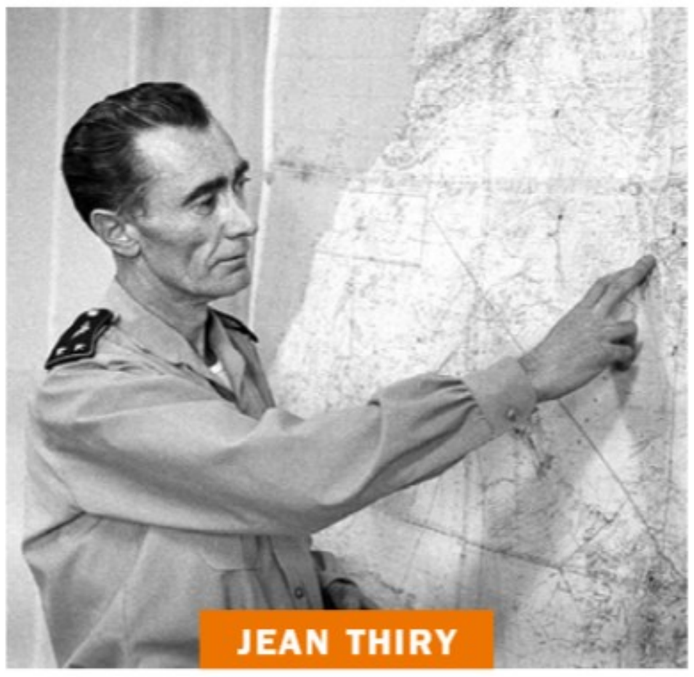
▶ constatées dès le premier essai aérien, « Aldébaran », tiré à Moruroa le 2 juillet 1966. Mais elles sont dissimulées aux habitants.

Après la loi Morin de 2010 et la création du Comité d'indemnisation des victimes des essais nucléaires, le Civen, les associations de vétérans ont obtenu en 2013, par voie de contentieux, la déclassification de certains documents soumis à un régime de non-communication à titre perpétuel en application de la non-prolifération nucléaire. Mais, pour les historiens, le véritable tournant a eu lieu en juillet 2021, lorsque le président Emmanuel Macron a répondu favorablement à la demande du gouvernement polynésien d'ouvrir des archives.

Le général Thiry jouit d'une autonomie qui rappelle celle des agents de l'ancien État colonial

Cette déclassification permet d'appréhender le choix du nouveau site d'essais aux Tuamotu, en 1962, et de documenter les conséquences sanitaires, environnementales, socio-économiques, culturelles et politiques des 46 essais atmosphériques (1966-1974) et des 147 essais souterrains (1975-1996) menés en Polynésie. Consultables sous dérogation pour la période plus récente, ces fonds éclairent aussi les processus qui ont conduit le président François Mitterrand à décider un moratoire en 1992, rompu par la décision de Jacques Chirac en 1995.

Néanmoins, le travail des historiens demeure limité par l'embargo maintenu sur les archives des essais effectués en Algérie ainsi que par les restrictions du CEA, qui délivre les siennes au compte-gouttes. Il reste un motif d'espoir : auditionné en 2025 par la Commission d'enquête parlementaire sur les conséquences des essais nucléaires en Polynésie, Sébastien Lecornu, à l'époque ministre des Armées, a proposé d'offrir au CEA l'aide du Service historique de la défense, le centre d'archives du ministère des Armées.



JEAN THIRY

Décision **Après dix-sept essais dans le Sahara, le général Thiry propose, en 1962, de créer un site en Polynésie. La Corse, la Réunion et la Nouvelle-Calédonie ont été envisagées.**

Le choix du site : un impérialisme nucléaire

L'un des apports de l'ouverture des archives est de nous en apprendre davantage sur l'état d'esprit et les motivations des principaux acteurs des essais nucléaires. C'est le cas de Jean Thiry, successeur de Charles Ailleret à la tête des Armes spéciales. Tous deux sont polytechniciens, comme Albert Buchalet, le premier patron des Applications militaires du CEA, ou Pierre Guillaumat, ministre chargé de l'Énergie atomique. Aux temps pionniers de la dissuasion nucléaire, l'effet de corps compense la double tutelle sur les affaires nucléaires Armées/CEA. Aviateur pendant la Seconde Guerre mondiale pour le compte de la Royal Air Force, Thiry accepte le principe d'une dissuasion française, sans pour autant être gaulliste. En février-mars 1962, ce jeune général débrouillard choisit presque seul le nouveau site d'essais atmosphériques. Il revient de sa reconnaissance secrète dans le Pacifique, effectuée sous couvert d'une mission de l'aviation civile, avec une seule proposition : les atolls de Moruroa et Fangataufa.

Le Quai d'Orsay rechignait à installer un site d'essais à La Réunion, trop proche des États africains nouvellement indépendants. Le ministère de l'Outre-Mer, lui, s'inquiétait de la réaction des Caldoches en Nouvelle-Calédonie. Le CEA écartait, de son côté, l'option d'un tir entièrement navalisé au milieu de l'Atlantique Sud, plus sûr pour les populations mais moins précis pour les mesures. Enfin, les militaires responsables de



Décontaminer **Un membre de l'équipe du CEP en tenue de protection sur l'atoll de Hao, en 1966. Pendant les campagnes de tirs atmosphériques, les retombées sur les îles proches ont été dissimulées par les autorités.**

AFP – ROBERT ANTOINE/ECPAD/DÉFENSE

la construction du site repoussèrent l'option des froides et venteuses îles Kerguelen, dans l'océan Indien, aux conditions moins riantes que celles de la Polynésie, attrayante par son climat et ses vahinés.

Thiry jouit d'une autonomie qui rappelle celle des agents de l'ancien État colonial. Le militaire n'agit pourtant pas seul. Il sait qu'il doit aller vite mais aussi tenir compte des Polynésiens. Si Paris les a jugés moins capables que les Calédoniens de protester, ils ne sont pourtant pas des victimes passives.

Les institutions de la Ve République n'offrent qu'une faible autonomie aux habitants de la Polynésie : outre leur représentation au Parlement (un député et un sénateur), ils disposent depuis 1945 d'une Assemblée locale, renforcée par la loi-cadre Defferre en 1956. Mais le conseil du gouvernement demeure sous l'arbitrage du gouverneur. En 1962, les 30 conseillers de l'Assemblée territoriale n'ont pas les moyens de s'opposer à l'installation du futur Centre d'expérimentation du Pacifique (CEP). En outre, ils ne sont avertis que très tardivement de sa création.

Pourtant, dès 1961, les rumeurs d'un transfert des sites d'essais de l'Algérie vers le Pacifique ont alerté le député calédonien Maurice Lenormand. En octobre, il interpelle le gouvernement. La réponse rassure la Nouvelle-Calédonie, mais n'exclut pas explicitement la Polynésie. Le gouverneur Aimé Grimald, à Papeete, s'emploie à dissimuler la décision de créer un site français aux Tuamotu. Il bloque des télégrammes et expulse du territoire ceux qu'on appellerait aujourd'hui des « lanceurs d'alerte » : l'ethnologue Louis Molet, directeur local de l'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer, et le journaliste Jacques Gervais.

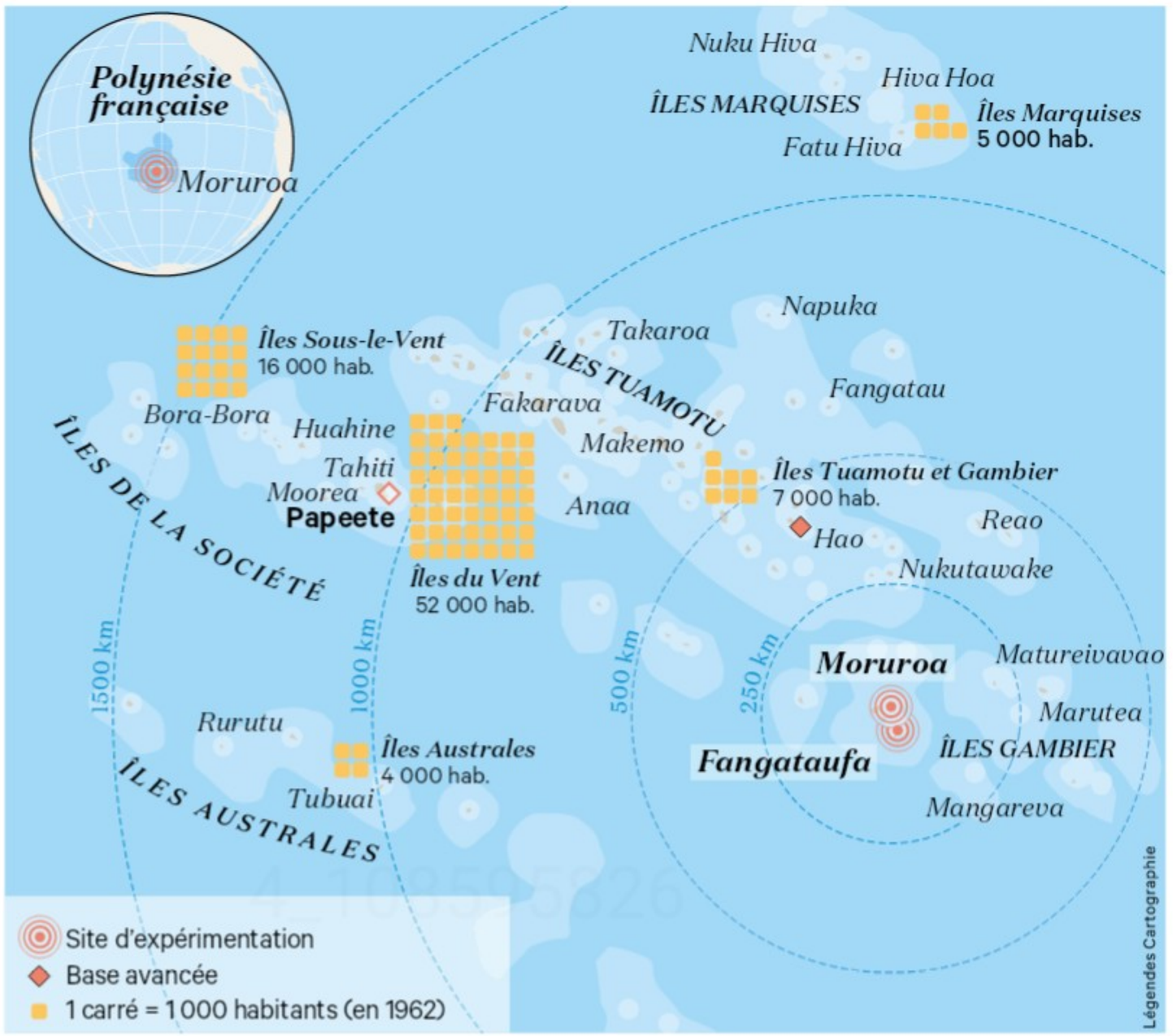
En juillet 1962, le choix de Moruroa est validé en conseil de Défense. Le sénateur de Polynésie Gérald Coppenrath obtient une audience auprès de De Gaulle avec le député John Teariki et quatre élus de l'Assemblée territoriale le 3 janvier 1963. La rencontre et les échanges qui s'ensuivent sont asymétriques. L'État rassure : le site, éphémère, ne sera pas construit dans les îles Gambier habitées. L'État menace : il passera outre un refus du territoire de céder les terres domaniales. L'État promet : la Polynésie sera associée à l'entreprise et recevra en contrepartie des financements. Les élus sont pris en otage par cette logique compensatoire. Le développement d'un territoire en pleine transition démographique requiert des revenus que n'offrent plus le coprah, dont on extrait l'huile de coco, déprécié, ni le phosphate des Tuamotu, dont l'exploitation n'est bientôt plus rentable.

Ces promesses ne suffisent pas à faire taire les élus, qui réclament des garanties sanitaires. A l'Assemblée territoriale, Félix Tefaatau feint l'étonnement, le 16 mai 1963 : *« Pourquoi la métropole n'a-t-elle pas envisagé l'installation de ce centre d'expérimentations aux alentours du port de Marseille ou au centre même de Paris, puisqu'il n'y a aucun danger ? »* A l'Assemblée nationale, le député Teariki vient à quatre reprises, de 1963 à 1965, s'indigner du fait que les Polynésiens puissent être exposés aux *« effets de la radioactivité à bout portant »*. Il s'inquiète de la pollution de leur milieu vital et pointe les conséquences sociales délétères de l'installation du CEP en Polynésie. Une pétition circule à Tahiti pour s'opposer à la création d'un bordel militaire. Les femmes, aussi, se mobilisent. A l'occasion de la venue du Premier ministre Pompidou à Tahiti en 1964, une sage-femme lance une pétition contre les insuffisantes *« précautions prises pour éviter les retombées radioactives »*. Preuve que ce péril était déjà redouté.

Après le bombardement d'Hiroshima et de Nagasaki en 1945 puis ▶

CARTE

Trente ans d'essais nucléaires



Entre 1966 et 1996, 193 essais nucléaires ont été réalisés dans les atolls de Fangataufa et Moruroa, bouleversant l'existence des Polynésiens. Ce sont 12000 d'entre eux qui ont travaillé pour le CEP. Les installations ont concerné les cinq archipels de la Polynésie française.

▶ dans le contexte de l'équilibre de la terreur, la gouvernance de la radioprotection s'est organisée à l'échelle mondiale. Des agences de l'ONU relaient le travail de la Commission internationale de protection radiologique, née en 1928, afin de définir des seuils de dangerosité et de proposer des normes de protection.

Les premiers essais français ont permis aux armées de progresser dans la compréhension des effets des retombées en milieu continental. En 1964, le ministre des Armées Pierre Messmer décide de fusionner les compétences du Service de santé des armées et celles des spécialistes de la radioprotection du CEA au sein de deux services mixtes de sécurité radiologique. Une série d'enquêtes scientifiques, allant de la coopération avec les savants japonais à l'espionnage des pratiques américaines, alimente les échanges de ces experts, qui délibèrent, au tournant des années 1965-1966, sur le dispositif de sûreté à mettre en place en Polynésie.

Qui savait quoi ?

Il ressort des comptes rendus de ces réunions que les risques immédiats de l'explosion (éclair, onde de choc, effet thermique) prévalent sur l'évaluation des conséquences des radiations. Fort des progrès des outils de mesure de la contamination et dans l'urgence de la construction du site, on se polarise sur les doses élevées. Un ensemble de dispositifs techniques (abris et tenues, calculs informatisés pour anticiper la météo et les retombées) donne le sentiment que la santé des personnels et des riverains sera préservée. Les conséquences des doses qui n'engagent pas le pronostic vital à court terme sont reléguées au second plan, même si l'on sait que les effets stochastiques (non déterministes) des faibles doses ne permettent pas de fixer des seuils évacuant tout risque.

Au printemps 1966, la commande précipitée d'un « point zéro sanitaire et environnemental » dans les îles proches de Moruroa témoigne de la confiance des militaires dans la maîtrise du risque. Cet état des lieux avant les essais, précieux pour les historiens, est réalisé en vue d'un éventuel contentieux pour démontrer l'innocuité des expérimentations à venir. Pompidou réduit l'affaire à une question de communication : « *Il faut que les gens soient persuadés qu'on fait tout le nécessaire pour éviter la contamination* », explique-t-il au Comité de défense du 16 juillet 1964. Les décideurs estiment maîtriser les aléas. Le Service de santé n'en est plus, comme à Reggane en Algérie, à acheminer discrètement des cercueils pour anticiper des accidents. Mais la culture du risque militaire reste particulière. Thiry dédaigne les recommandations de la Commission consultative de sécurité du CEA, qui recommande de doter les habitants des Gambier et de Tureia d'abris avant le premier tir. Persuadé que le premier essai « Aldébaran » ne requiert pas de telles précautions, Thiry renonce également aux évacuations préventives « *pour des motifs politiques et psychologiques* ».

Outre l'excès de confiance dans la technique, quelle est la part de l'urgence politique dans ces arbitrages ? En conseil de défense, de Gaulle ne cache pas sa hâte d'atteindre la puissance mégatonnique que délivre la bombe H. Cet horizon se dérobe jusqu'en 1968. Avant de venir déclencher lui-même « Bételgeuse » en septembre 1966, il délègue son conseiller Jacques Foccart et le ministre de l'Outre-Mer Pierre Billotte pour assister à l'essai « Aldébaran ». Le premier accompagne l'amiral Lorain, qui dirige les opérations depuis le croiseur *De Grasse*, basé à Moruroa, tandis que le second se mêle aux habitants

FOCUS

Quelles archives sont disponibles ?



Lieu de mémoire aux victimes des essais nucléaires à Papeete.

En 2013, des associations de vétérans obtiennent de la justice la déclassification d'archives pour documenter les retombées des campagnes d'essais atmosphériques. En 2019, le gouvernement de la Polynésie française finance un programme de recherche, qui se heurte à la rétention des sources inédites au nom de la non-prolifération des secrets nucléaires. En 2021, la déclassification est décidée par le président français. Le Service historique de la défense puis la Direction générale de l'armement ont progressivement appliqué la directive. Le Commissariat à l'énergie atomique continue de dire qu'il ne dispose pas d'inventaire et communique seulement quelques documents.

DUBOIS C./ANDIA.FR

de l'archipel des Gambier. Les responsables de la sûreté attribuent à la présence de ces politiques la décision de ne pas reporter le tir, en dépit des conditions météorologiques. Pis, Lorain décide de ne pas alerter les habitants des Gambier lorsque les premières mesures sur place confirment que les vents ont rabattu sur leurs îles les particules radioactives d'« Aldébaran ». L'iode stocké pour saturer les thyroïdes n'est pas distribué, personne n'est évacué, sinon le ministre, qui repart à Papeete, *via* Hao, où Thiry lui recommande le silence.

Ce raté conduit les militaires à modifier leur dispositif technique (tirs en altitude, sous ballon et non plus à fleur d'eau, pour diminuer les retombées proches) et à adapter leur communication. Dès la campagne d'essais de 1967, des mesures de précaution admettent le risque, tout en le banalisant. Des abris sont construits aux Gambier et à Tureia. Des missions scientifiques mobilisent des figures médiatiques pour rassurer l'opinion nationale : le volcanologue Haroun Tazieff est invité à assister à un essai en 1982, puis c'est au tour du commandant Cousteau en 1988. L'opinion mondiale est également visée : en 1983 le Néo-Zélandais Hugh Atkinson préside une mission de cinq savants étrangers invités à collecter des échantillons.

Une épidémiologie encore incomplète

Au total, le Centre d'expérimentation du Pacifique a mobilisé, en trente ans, 12 000 travailleurs polynésiens, soit un huitième de la population en 1962, et 100 000 travailleurs européens. La nucléarisation a concerné à des titres divers l'ensemble du territoire, vaste comme l'Europe occidentale. D'où la tendance à faire parfois des essais nucléaires une clé explicative globale de l'histoire récente de la Polynésie.

De fait, le CEP a transformé le système de soins et d'éducation au détriment de la pratique des langues polynésiennes, a accéléré l'urbanisation et le développement de l'automobile ou la hausse de la pollution de l'environnement. Mais, en dépit du choc culturel notable dans certaines îles, l'installation du CEP n'a pas constitué cette rupture absolue anticipée par les décideurs européens. Reste ce piège dont il est difficile de libérer les mémoires : le salaire reçu au CEP, supérieur à ce qui se pratiquait ailleurs en Polynésie, apparaît fallacieusement comme une acceptation implicite d'un risque sanitaire. Cette ambiguïté entrave parfois la capacité d'indignation des victimes. Elle n'empêche pas, en revanche, de redouter les maladies radio-induites…

L'épidémiologie a montré *« une faible augmentation du risque de cancer de la thyroïde avant l'âge de 15 ans »* pour les populations riveraines des essais. Une étude réalisée en 2009 sur 26 525 anciens travailleurs du CEP a mis, elle, en lumière un risque augmenté de mortalité par hémopathie maligne pour les vétérans des essais à la dosimétrie non nulle, en cohérence avec d'autres études sur les vétérans d'essais étrangers. Ce travail pourrait être étendu aux plus de 100 000 travailleurs et aux riverains des sites nucléaires, y compris les habitants de Tahiti, concernés par le tir « Centaure » en 1974. Une telle recherche devrait comparer la mortalité et les pathologies selon les lieux de résidence, les affectations et les déterminants sociaux de la santé. Enfin, les spécialistes n'ont pas obtenu, à ce jour, de financement pour documenter l'absence d'effets transgénérationnels pathogènes sur les descendants des personnes exposées aux retombées. Or cette inquiétude pèse sur les anciens travailleurs du CEP.

La nucléarisation a renforcé la défiance à l'égard du pouvoir et créé des partisans de l'indépendance

L'héritage des essais concerne également la vie politique tahitienne : dans quelle mesure les essais nucléaires, le secret et les dissimulations qui les entourèrent ont-ils alimenté la revendication d'indépendance ? Celle-ci a préexisté à la mise en place du CEP, quoiqu'il soit difficile de définir avec précision les attentes de l'ancien député Marcel Pouvanaa a Oopa, considéré comme le père du nationalisme tahitien. Il inquiéta en tout cas suffisamment le pouvoir gaulliste pour qu'une machination politique le mette hors jeu dès 1958, quatre ans avant le choix d'implanter le CEP aux Tuamotu. La nucléarisation a renforcé la défiance à l'égard du pouvoir central et créé de nouveaux partisans de l'indépendance. Pour ou contre l'indépendance, les responsables polynésiens ont utilisé le CEP pour obtenir des concessions politiques, à commencer par les statuts d'autonomie de 1977 et 1984.

Oscar Temaru, créateur du Front de libération de la Polynésie (FLP) en 1977, devenu *Tavini huiraatira* en 1983, a obtenu en 2013 la réinscription à l'ONU de la Polynésie française sur la liste des pays à décoloniser. Lorsque les indépendantistes sont revenus aux affaires en 2023, le président Moetai Brotherson a plaidé à New York la décolonisation de la Polynésie au nom des *« conséquences humanitaires des essais nucléaires »*. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

B. Barrillot, *L'Héritage de la bombe. Sahara, Polynésie, 1960-2002*, Lyon, Études du CDRPC-Observatoire des armes nucléaires françaises, 2002.

B. Dumortier, *Mururoa et Fangataufa. Les atolls de l'atome*, Rennes, Marines, 2004.

R. Meltz, A. Vrignon (dir.), *Des bombes en Polynésie. Les essais nucléaires français dans le Pacifique*, Vendémiaire, 2022 ; avec B. Furst, A. Vrignon (dir.), *Un deuxième contact ? Histoire et mémoires du Centre d'expérimentation du Pacifique*, éditions de la MSH du Pacifique, 2025.

S. Mohamed-Gaillard, *L'Archipel de la puissance ? La politique de la France dans le Pacifique Sud, de 1946 à 1998*, Bruxelles, Peter Lang, 2010.

S. Philippe, T. Statius, *Toxique. Enquête sur les essais nucléaires français en Polynésie*, PUF-Disclose, 2021.



Pleurants Décor de la tombe de don Sancho Saiz de Carrillo, XIIIe siècle, musée national d'art de Catalogne, Barcelone.

La Toussaint ou le culte des morts

Héritage des fêtes chrétiennes médiévales du 1er et du 2 novembre, la Toussaint fut l'objet, au XIXe siècle, d'une intense adhésion populaire. Son succès témoigne du culte des morts qui se développe dans une France marquée par le recul des pratiques religieuses.

Par Guillaume Cuchet

En 1887, le journaliste républicain Henry Fouquier parlait de *« phénomène du 2 novembre »* pour désigner la grande popularité de la Toussaint à la fin du XIXe siècle et la façon qu'avait la presse de signaler chaque année la fréquentation croissante des cimetières à cette occasion[1]. Comment comprendre, écrivait-il, que ce pays engagé depuis près de dix ans dans une politique très hardie de laïcisation, avec l'assentiment d'une majorité de Français (les républicains gagnent toutes les élections depuis 1876), fasse montre d'une telle ferveur envers les morts ? Et comment comprendre le contraste avec l'évolution de la pratique religieuse, qui, après avoir connu un certain renouveau dans les années 1830-1860, était plutôt à la baisse ?

Le journaliste y voyait l'une des « contradictions françaises », celle d'un pays tout à la fois catholique et laïque, qui avait fabriqué là une fête

BARCELONE, MUSÉE D'ART DE CATALOGNE ; BRIDGEMAN IMAGES

à son image, étonnamment consensuelle. Jusqu'à quel point la Toussaint, au XIXe siècle, a-t-elle été réinventée par rapport à ce qu'elle était dans le passé ?

Une invention médiévale

Pour répondre à cette question, il faut d'abord être bien sûr de savoir ce qu'était la Toussaint sous l'Ancien Régime. Fixée au 1er novembre dans le calendrier catholique, la fête « de tous les saints » est née en Angleterre au VIIIe siècle avant de se répandre sur le continent. La « commémoraison des fidèles trépassés » (ou « jour des morts »), célébrée le lendemain, le 2 novembre, a, elle, été imaginée à l'abbaye de Cluny au XIe siècle, probablement vers 1030.

Ces deux fêtes sont complémentaires mais bien différentes. Si la Toussaint honore ces *« morts très spéciaux »* que sont les saints et les martyrs, connus ou inconnus, le jour des morts est consacré aux défunts ordinaires, dont le salut reste incertain et pour lesquels il convient, dans le doute, de continuer à implorer la miséricorde divine. Le 1er est une fête joyeuse, au cours de laquelle on assiste à une messe de précepte (c'est-à-dire obligatoire) et on vénère les reliques des saints ; le 2 est une fête plus sombre, marquée par deux temps forts : une messe de requiem d'abord (non obligatoire), puis une procession au cimetière, conduite par le clergé en chape noire.

Au cours de celle-ci, on récitait en faveur des défunts divers répons (chants liturgiques alternés entre un soliste et l'assemblée) dans des formats variés et généralement tarifés, tirés du rituel romain des funérailles de 1614 : des *Libera*, *Subvenite*, *De profundis*. A cette date, en dépit de sa moindre valeur liturgique, le 2 novembre était déjà une fête très populaire. La vénération des ancêtres, l'importance de la mortalité, suffisent à l'expliquer. Dans certains diocèses, il existait même, sous l'Ancien Régime, une fête spéciale pour les « petits morts », la Saint-Hilaire, qui tenait à la fois du 1er et du 2 puisque seuls les enfants baptisés morts avant leurs 7 ans étaient assurés de leur salut. Il se rencontrait, entre les deux fêtes, un système de tuilage un peu compliqué lié à la nécessité, pour le 2, d'avoir une vigile, c'est-à-dire un office de la veille. Le 2 commençait donc officiellement le 1er novembre au soir avec la récitation des vêpres des morts par le clergé en noir, avant que celui-ci reprenne temporairement les ornements joyeux du 1er pour le salut du saint sacrement et que les cloches sonnent le glas toute une partie de la nuit pour annoncer le jour des morts. Il a fallu attendre la réforme du bréviaire par Pie X en 1911 pour avoir, entre les deux solennités, une succession plus franche, mais cette particularité qui « accrochait » le 2 au 1er est restée.



Tombe ouverte **La chapelle funéraire devient, au XIXe siècle, la forme architecturale typique du culte des morts. Ici, celle du duc de Morny au Père-Lachaise, à Paris.**

Si la « Toussaint » du XIXe siècle n'est donc pas une invention complète, elle présentait au moins quatre aspects nouveaux par rapport à la fête d'Ancien Régime.

Le premier est le grand rôle joué par la presse dans sa popularisation. Dès le 4 novembre 1815, un journal ultra, *La Quotidienne*, signale la fréquentation notable des cimetières parisiens à l'occasion de la Toussaint, notamment du Père-Lachaise, qui avait ouvert ses portes en 1804. Le journal y voit le signe, de bon augure en ces débuts de Restauration, que la bourgeoisie libérale finira par revenir à la religion. C'est la première occurrence, à ma connaissance, de ce qui va devenir, surtout sous le Second Empire, un marronnier : l'article du 1er ou du 2 novembre sur la fréquentation des cimetières et le rapport aux morts. Le journal satirique *Le Charivari* en parle déjà en 1865 comme de l'*« article à tiroirs »* que la presse ressort tous les ans à la même période[2]. Le 2 novembre 1863, l'année de sa naissance, *Le Petit Journal* ne manque pas de consacrer en couverture un grand article pleine page à la fête. Sous la IIIe République, le genre envahit la presse locale.

Deuxième évolution : la transformation de la Toussaint en une sorte de jour des morts *bis*. C'est la nouveauté la plus manifeste du XIXe siècle. Le 1er et le 2 ont tendance à fusionner. Ensemble, ils donnent naissance à une sorte de fête double que les municipalités, qui devaient gérer l'afflux de visiteurs dans les cimetières, appelaient souvent les « fêtes » ou les « jours de la Toussaint ». De la Toussaint, la fête a gardé le nom et du 2 elle a pris les contenus et l'ambiance. Le tableau du peintre lorrain Émile Friant *La Toussaint*, qui a rencontré un si grand succès au Salon et à l'Exposition universelle de 1889, donne ainsi à voir, en dépit de son titre, une scène du jour des morts, sans que personne songe à s'en étonner *(cf. page suivante)*. Le glissement était acquis depuis une vingtaine

L'AUTEUR Professeur à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, *Guillaume Cuchet a notamment publié* Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ? *(Seuil, 2021, rééd. Points, 2023). Il fait paraître, en février 2026, un livre sur le culte des morts au XIXe siècle.*



EMMANUELLE MARCHADOUR/DIVERGENCE – J. SUAREZ-KALOUNI POUR L'HISTOIRE



DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Les bras chargés de chrysanthèmes

Ce tableau du peintre Émile Friant, exposé au Salon et à l'Exposition universelle de 1889, à Paris, est intitulé *La Toussaint* (musée des Beaux-Arts de Nancy). La scène se déroule au cimetière de Préville, à Nancy, petit Père-Lachaise local ouvert en 1842 à dix minutes à pied de la ville. L'impression de mouvement est remarquable : une famille en tenue de grand deuil va visiter ses morts les bras chargés de chrysanthèmes. A la porte, un mendiant aveugle, ultime témoin statique des pauvres requis dans les cortèges funèbres de l'Ancien Régime, sollicite les aumônes. Derrière la grille, d'autres familles se dispersent dans les allées d'un cimetière arboré que recouvrent déjà les premières neiges de l'hiver.

d'années. On disait couramment *« Triste comme la Toussaint »*, *« J'irai à la Toussaint au Père-Lachaise »*, *« Il faudra nettoyer cette tombe pour la Toussaint »*, etc. Le clergé s'y est rallié.

Mais ce n'est pas tout : le jour des morts lui-même a changé de sens dans l'opération. Il s'est transformé en une fête romantique du souvenir, une *« fête douce et mélancolique »* disent fréquemment les contemporains. La chose eût sans doute bien surpris le clergé du XVIIIe siècle. La liturgie du 2 novembre est une mise en scène grandiose et dramatique de la première comparution de l'âme du défunt devant son Sauveur, devenu tout récemment son juge. Le *Dies irae*, « jour de colère », qui ne survit plus dans la mémoire collective que par la musique, en était le symbole apprécié. C'est alors que l'Église justifiait fondamentalement son existence en plaidant la cause du pécheur au tribunal divin et en mettant tout son poids dans la balance pour qu'il verse du « bon côté » de l'au-delà, fût-ce au prix d'un passage par le purgatoire.

Cette insistance eschatologique est moindre au XIXe siècle. Le clergé lui-même, depuis la fin de la Restauration, tend à considérer que *« tout le monde va au purgatoire »* (selon le mot du « Curé d'Ars ») et que la plupart des fidèles seront sauvés. Le journaliste anticlérical Louis Jourdan pointe bien la contradiction dans *Le Siècle* en 1857 : *« Je n'ai jamais assisté à un service funèbre dans nos temples sans être douloureusement frappé des terreurs contenues dans le magnifique chant du* Dies irae *! Est-ce qu'il y a pour Dieu des jours de colère et de calamité ! Le peuple ne le croit pas, lui, et là est le secret de son attitude quand il visite ses cimetières*[3]. » Si les chrétiens se rendent en majorité plutôt à la messe le 1er que le 2, ce n'est pas seulement parce que celle du 1er est obligatoire et pas celle du 2, ou parce que seul le jour de la Toussaint est férié (même si le 2 était assez souvent chômé à sa suite), mais sans doute aussi parce que les hommes et les femmes du temps ont estimé que la liturgie du 1er était plus appropriée, tenant pour acquis le fait que les défunts étaient sauvés, à de rares exceptions. Partant de là, la Toussaint tend à devenir une sorte de fête annuelle des morts à qui l'on apporte leurs étrennes

NANCY, MUSÉE DES BEAUX ARTS ; PHOTO JOSSE/LA COLLECTION

sous forme de fleurs. Ce culte familial du souvenir et de la tombe a été un des ancrages anthropologiques et religieux les plus unanimes et les plus profonds du siècle. L'expression même de « culte des morts », venue de l'histoire des religions du XVIIIe siècle mais désécularisée pour l'occasion, se répand à partir des années 1860 pour désigner ce nouveau rapport aux défunts.

A la procession paroissiale du 2 novembre de l'Ancien Régime, dans et autour de l'église, guidée par le curé et scandée par des prières liturgiques, s'ajoute désormais, ou se substitue, la pratique du pèlerinage individuel ou familial sur les tombes. Les foules se pressent dans les cimetières les bras chargés de fleurs, de couronnes, de statuettes, comme pour le « jour de

Un des ancrages anthropologiques et religieux les plus profonds du XIXe siècle

l'an des morts », et l'on y retrouve de fait les mêmes marchands et les mêmes baraques que pour le 1er janvier, autorisés exceptionnellement à commercer ce jour-là sur la voie publique[4]. La Toussaint devient ainsi, au seuil de l'hiver, l'occasion d'un grand acte de fleurissement collectif, symétrique de celui des Rameaux, les « Pâques fleuries », qui commémorent l'entrée du Christ dans Jérusalem, au seuil de la semaine sainte du printemps. L'horticulture, la fabrication de couronnes, la marbrerie, connaissent un boom notable.

La Toussaint est donc devenue l'une des fêtes les plus populaires, voire la plus populaire, du calendrier liturgique au XIXe siècle, surtout dans les régions ou les milieux réputés les moins fervents. Alfred Loisy, ordonné prêtre à 22 ans en 1879 et nommé curé d'une petite paroisse rurale du diocèse de Châlons, écrit dans ses Mémoires : *« Mes paroissiens étaient fiers d'avoir le plus jeune curé de France, mais ils ne venaient à l'église que le jour de la Toussaint*[5]*. »* Le cas est loin d'être isolé.

Les raisons d'un succès

La fin du caractère civilement obligatoire de la religion, l'influence du calendrier légal, avec sa liste très restrictive de jours fériés par rapport à l'Ancien Régime (quatre seulement depuis 1802 : Ascension, Assomption, Toussaint et Noël, parce que Pâques et les Rameaux tombent toujours un dimanche, contre une trentaine dans la plupart des diocèses avant la Révolution), l'essor de la dévotion mariale, ont fonctionné comme une sorte de prime au bricolage collectif. Dans le palmarès réel des festivités religieuses, la Toussaint arrive fréquemment en tête, devant Noël et Pâques parfois, suivie généralement de l'Assomption le 15 août, des Rameaux (autre fête des morts traditionnellement) et de la fête patronale de la paroisse. Maurice Barrès, le théoricien nationaliste de la terre et des morts, résumait bien l'impression générale en 1902 : *« Le jour des morts est la cime de l'année. C'est de ce point que nous embrassons le plus vaste espace*[6]*. »*

Comment expliquer un tel succès ? La Toussaint du XIXe siècle est une fête largement consensuelle, « catho-laïque » dirait-on aujourd'hui, susceptible d'être vécue en bon catholique – dès lors que le catholicisme a intégré la nouvelle sensibilité funéraire, ce qui est le cas après 1850 – aussi bien que de façon laïque, voire franchement athée, comme un pur culte du souvenir dans une France où diminue la pratique religieuse. Il n'empêche que ▶

DANS LE TEXTE



Auguste Vacquerie

« La mort fait signe »

C'est aujourd'hui le jour des morts. Il y a des gens qui ont besoin qu'on les fasse souvenir que tout n'est pas sur la Terre, qu'il y a un dessous à ce sol sur lequel les nations s'entrebattent. Tous les ans, un jour le leur rappelle. Une fois par an, la mort leur fait signe, les emmène au cimetière, mêle aux questions actuelles la question éternelle et rouvre brusquement, sous le problème politique et sous le problème social, la profondeur du problème humain. Où allons-nous ? D'où venons-nous ? Où sont allés ceux qui s'en sont allés ? On pense à ses morts. Qui n'en a pas, hélas ! Qui n'a pas au cœur la cicatrice mal fermée qu'y laisse l'arrachement des êtres chers ?"

« Le jour des morts », *Le Rappel* du 3 novembre 1871, p. 1.

GRANDPALAISRMN (MUSÉE D'ORSAY)/HERVÉ LEWANDOWSKI

DATES-CLÉS

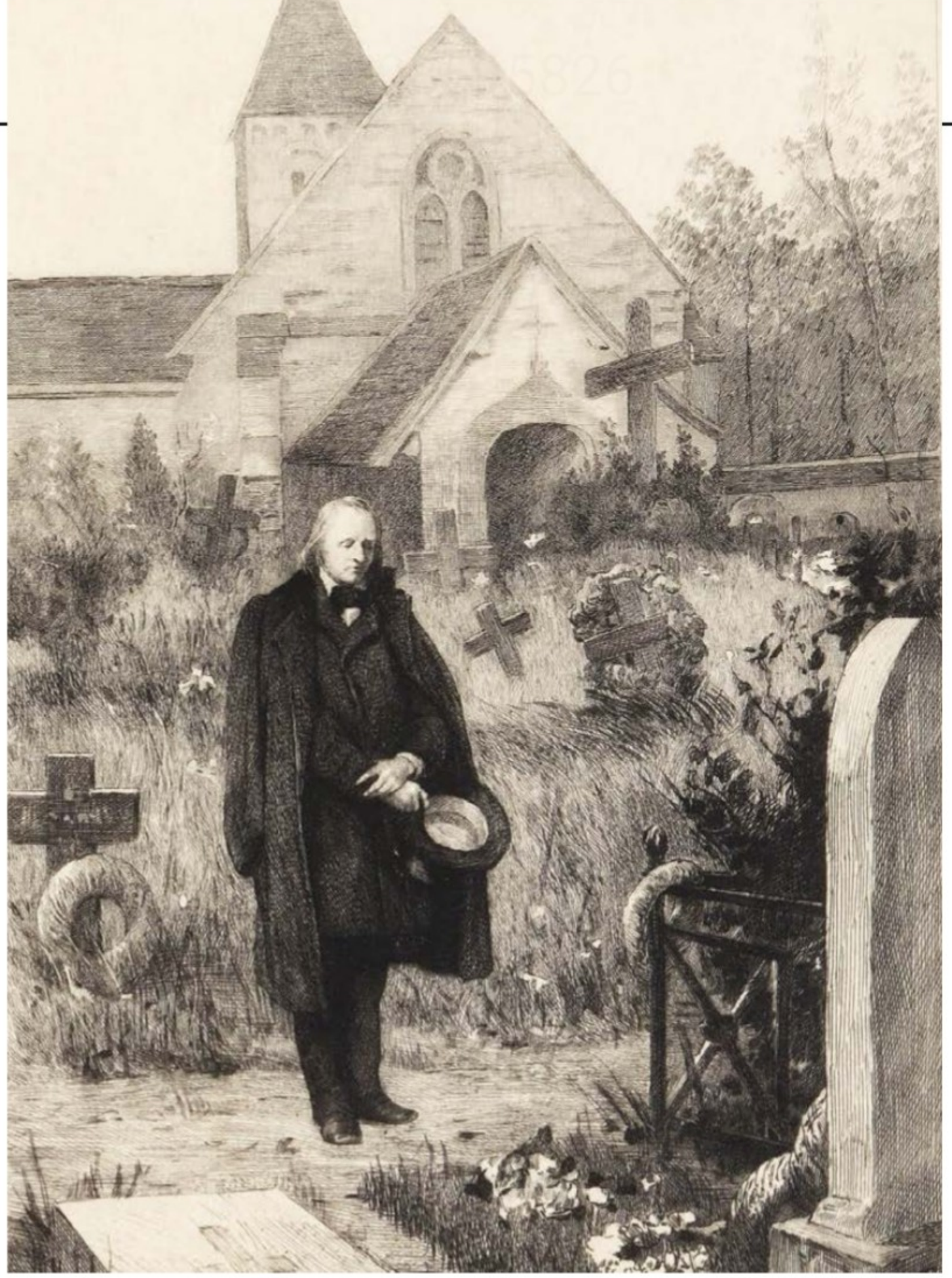
VIIIe siècle
En Angleterre, la fête de tous les saints (ou Toussaint) est fixée le 1er novembre dans le calendrier catholique.

Vers 1030
L'abbé de Cluny Odilon invente, le lendemain de la Toussaint, la commémoraison de tous les défunts. Cet usage se répand dans tout l'Occident au XIIe siècle.

1804
Décret de Napoléon : transfert des cimetières en périphérie des villes, suppression des fosses communes et création des tombes individuelles. Ouverture du Père-Lachaise.

Après 1850
Essor du culte des tombes fondé sur la proximité et l'intimité avec le défunt.

1922
Le 11 novembre devient fête nationale et jour férié. Du 1er au 11 novembre se déroule désormais chaque année une décade funéraire intense.



c'est bien le catholicisme qui fournit le cadre. Ce catholicisme rampant est d'ailleurs un des grands reproches que formulaient contre lui les rares adversaires laïques du culte des morts au XIXe siècle, à l'instar d'un Lucien Victor-Meunier dans un article du *Cri du peuple* de 1883 qui fit scandale. Il dénonçait dans ce pèlerinage annuel au cimetière une *« coutume bête »* que de vrais libres-penseurs ne devraient pas se permettre, sinon, à la limite, pour venir manifester sur les tombes pour quelque cause utile aux vivants, ainsi que les Communards devant le mur des Fédérés au Père-Lachaise en mai à partir des années 1880.

Un pays de culture catholique

Mais cette quasi-unanimité rappelle un fait massif : alors même que s'effritait la pratique religieuse, la France de la fin du XIXe siècle restait un pays de culture catholique ultra-majoritaire et la laïcité officielle n'y a pas changé grand-chose. En 1872, dans le dernier recensement à avoir comporté une rubrique religieuse, près de 98 % des Français ont encore répondu qu'ils étaient « catholiques romains »[7]. La perte de l'Alsace et de la Moselle en 1871 avait même rendu le pays religieusement plus homogène que jamais.

Les « théophilanthropes » de l'époque du Directoire (un mouvement déiste, soutenu par le régime, qui ambitionnait de remplacer le catholicisme), conscients des déficits anthropologiques des fêtes révolutionnaires, avaient déjà rêvé d'une fête des morts de ce genre, non confessionnelle, qui puisse convenir à toutes les croyances et incroyances du siècle, avant que le Concordat en écarte la perspective. A l'arrivée, du fait de la reprise religieuse du siècle, la fête en question était plus catholique que prévu mais elle restait bien à double entrée : religieuse ou laïque, au choix.

Par elle, la société française donnait périodiquement la preuve à l'extérieur, et à elle-même, qu'elle n'était pas cette nation matérialiste qu'on l'accusait d'être. Cette capacité du culte des morts à réconcilier la société française a été très bien décrite par Auguste Vacquerie dans un article du *Rappel* (le journal de Victor Hugo) du 3 novembre 1871, première Toussaint d'après la Commune *(cf. p. 71)*.

Paris, notamment, et en son sein le Père-Lachaise ont été les laboratoires de cette nouvelle forme de piété envers les morts. Sous le Second Empire, journalistes et observateurs s'étonnent, et se réjouissent généralement, de ce que la capitale, réputée « perdue pour la religion » depuis longtemps et si agitée politiquement, fasse preuve d'un tel respect pour les morts. Le petit peuple parisien, particulièrement dans les quartiers de l'Est entourant le Père-Lachaise, s'arrête et se découvre systématiquement au passage des convois funèbres qui sillonnent la ville et il fréquente massivement les cimetières, quand bien même il a dû se contenter bien souvent pour ses propres morts de la fosse ou de la tranchée commune.

Philippe Ariès, dans *L'Homme devant la mort* (1977), a montré que l'invention du jour des morts avait été, au XIe siècle, le signe d'une révolution

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

L'effet Léopoldine

« *Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,/ Je partirai…* » : qui ne connaît ces vers de Hugo dans *Les Contemplations* (1856), évoquant son pèlerinage annuel à Villequier, en Seine-Inférieure (actuelle Seine-Maritime), sur la tombe de sa fille aînée Léopoldine (ci-dessus, illustration du recueil, vers 1886). Elle est morte noyée dans la Seine en 1841, à l'âge de 19 ans. Hugo a organisé autour de sa tombe un deuil national qui dure encore. On en oublierait presque à quel point cette pratique de la visite au cimetière était récente au XIXe siècle. L'Ancien Régime n'avait rien connu de tel. Hugo, par son génie et sa popularité, a contribué à initier la société française à cette pratique, à telle enseigne qu'on peut considérer la mort de Léopoldine comme un événement anthropologique autant que littéraire.

CCØ PARIS MUSÉES/MAISONS DE VICTOR HUGO PARIS-GUERNESEY

dans le rapport aux défunts, marquée par l'individualisation de leur mémoire et la promotion de la notion théologique de jugement particulier, ce qu'il avait appelé la *« naissance de la mort de soi »*. De quelle autre révolution pourrait bien avoir été le signe sa réinvention au XIXe siècle sinon, pour continuer à parler sa langue, de l'affirmation de la *« mort de toi »*, cette nouvelle conception dominante de la mort, « romantique » si l'on veut, conçue avant tout comme la séparation de gens qui s'aiment et qui aimeraient bien se revoir, même s'ils ne sont plus tout à fait sûrs d'y parvenir et que, dans le doute, ils ont entrepris de se rassembler dans une tombe commune. A défaut, on s'en contenterait. Sans cette aspiration profonde, discrètement panique sous ses apparences de sagesse bourgeoise, on ne comprendrait pas la réinvention de la Toussaint au XIXe siècle et son durable succès. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

J. Chiffoleau, *La Comptabilité de l'au-delà. Les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Age,* [1980], Albin Michel, 2011.
G. Cuchet, *Le Crépuscule du purgatoire,* [2005], Points, 2020 ; *Une histoire du sentiment religieux au XIXe siècle,* Cerf, 2020.
E. Fureix, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique, 1814-1840,* Ceyzérieu, Champ Vallon, 2009.
D. Iogna-Prat, « Les morts dans la comptabilité céleste des clunisiens aux XIe et XIIe siècles », *Études clunisiennes,* Picard, 2002.
J. Lalouette, *Jours de fête, jours fériés et fêtes légales dans la France contemporaine,* Tallandier, 2010.
F. Lebrun, *Histoire des catholiques en France, du XVIe siècle à nos jours,* Toulouse, Privat, 1980.
C. Treffort, *L'Église carolingienne et la mort,* Presses universitaires de Lyon, 1996.

Dans L'Histoire

G. Cuchet, « La religion des morts », n° 473, juillet-août 2020.
D. Iognat-Prat, « Le jour des morts : une invention du Moyen Age », n° 215, novembre 1997.

NOTES

1. H. Fouquier, « La vie de Paris », *Le XIXe siècle. Journal républicain,* 3 novembre 1887, p. 1.
2. P. Véron, « Le rédacteur à tiroirs », *Le Charivari,* 25 avril 1864, p. 3.
3. L. Jourdan, « Le culte des tombeaux », *Le Siècle,* 1er novembre 1857, p. 2.
4. Cf. « Le jour des morts à Paris », *Le Monde illustré*, n° 917, 7 novembre 1874.
5. A. Loisy, *Choses passées,* Émile Nourry, 1913, p. 48.
6. M. Barrès, « Le 2 novembre en Lorraine », *Revue bleue,* 1er novembre 1902.
7. Cf. É. Poulat, « Les cultes dans les statistiques officielles en France au XIXe siècle », *Archives de sociologie des religions* n° 2, 1956, pp. 22-26.

Écoutez ce qu'hier nous prépare.



LE COURS DE L'HISTOIRE
DU LUNDI AU VENDREDI
9H - 10H
Xavier Mauduit

france culture
L'esprit d'ouverture.

En partenariat avec L'Histoire

© Radio France/C. Abramowitz



Faire revivre Lépante

Par Pauline Lafille*

Quelques semaines à peine après l'immense bataille navale de Lépante (au large des côtes de Grèce) le 7 octobre 1571 entre la Sainte Ligue chrétienne et la flotte ottomane, une décision du Conseil des Dix de Venise recommande de *« faire peindre la victoire et tout son déroulement en détail »* dans la salle du Scrutin du palais des Doges, à côté du siège du Grand Conseil. La rapidité inattendue de la commande dit le retentissement immédiat de l'événement, sans égal dans l'histoire militaire récente. Le Tintoret réalise un premier tableau, qui brûle lors de l'incendie du palais en 1577. Vingt ans plus tard, Andrea Vicentino, peintre vénète connu pour ses grandes toiles historiques, imagine un second tableau monumental qui puisse tenir vivante, aux yeux et à la mémoire, l'histoire des Vénitiens engagés dans ce combat.

Puisque Lépante est rapportée par de nombreux textes (lettres, témoignages, comptes rendus) et images (gravures d'actualité, avec l'ordre de bataille), Vicentino dispose d'une documentation riche et précise. Il privilégie les sources vénitiennes (Diedo, Contarini, Giustiniani et Paruta), largement partisanes. Obéissant à l'exigence de singulariser le combat, son panorama fourmille de détails véridiques, mais cette apparence documentaire soutient un panégyrique évident de la République. La scène d'histoire devient une épopée et démontre l'engagement sans bornes de Venise pour la foi.

Dans le tumulte général, les armoiries des capitaines sur les navires distinguent, sur les côtés, les ailes latérales chrétiennes (celle de gauche, près de la rive, est dirigée

VENISE, PALAIS DES DOGES, SALA DELLO SCRUTINIO ; CAMERAPHOTO/AKG-IMAGES



par le Vénitien Agostino Barbarigo). Dans la bande supérieure au fond, les six galéasses vénitiennes, immenses navires hauts et pleins d'artillerie, atouts militaires majeurs alliés, laissent voir leur présence massive et décisive. Au centre, l'éclatante galère rouge, déployée avec majesté et dynamisme, dans la diagonale, offre la place d'honneur à la galère capitane vénitienne. Devant, les troupes chrétiennes sont en train d'envahir la galère principale des Ottomans. Sombre, menaçant, le mât de la galère d'Ali Pacha prend une noirceur crépusculaire : l'avancée des chrétiens est peinte comme irrésistible, annonçant la mort de celui-ci et la défaite de sa flotte. ■

** Maîtresse de conférences en histoire de l'art moderne et contemporain à l'université de Limoges*



L'AMIRAL VENIER EN MAJESTÉ

▲ Le peintre (dont on devine la tête, dans l'eau, au pied de la galère) met au premier plan le portrait en pied de Sebastiano Venier, amiral de la flotte vénitienne, placé en parallèle d'Ali Pacha, commandant en chef des Ottomans. Cette symétrie artificielle attribue aux Vénitiens la gloire de la victoire, au détriment de don Juan d'Autriche, demi-frère de Philippe II (il est le fils illégitime de Charles Quint) et chef officiel de la flotte chrétienne, mis au deuxième rang. Le portrait hiératique de Venier, comme détaché de la bataille, au pied de l'étendard de saint Marc, souligne la solidité de l'engagement de la République et anticipe la future élection de l'amiral comme doge (1577).

2

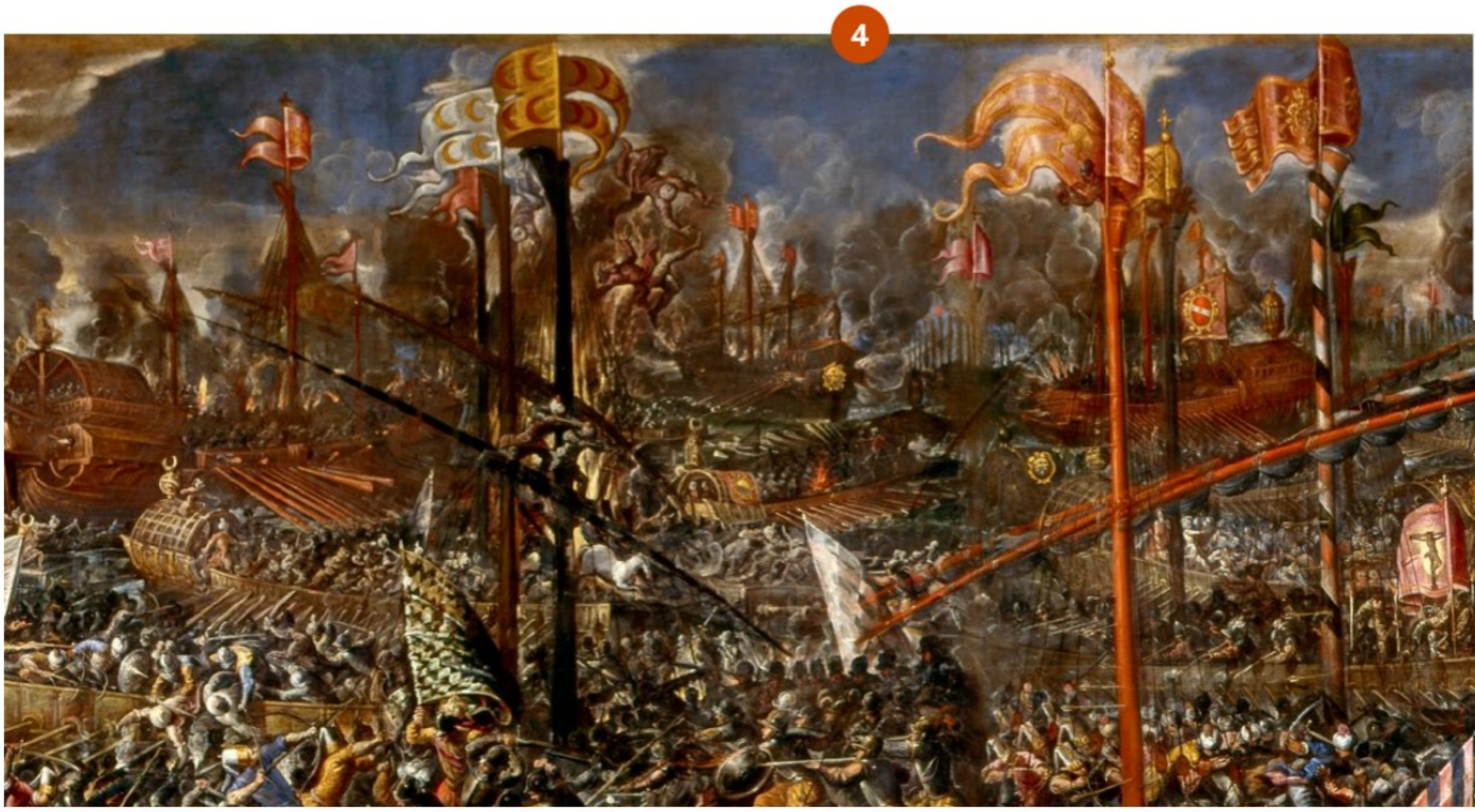


DES GRAPPES DE TURBANS À LA MER

◀ Vicentino, dans l'ampleur du massacre, insiste sur les dimensions factuelles et symboliques de la déroute turque. Une lumière crépusculaire révèle les grappes de turbans à la mer près d'un navire amiral à lanterne ; l'emblème du croissant s'abîme dans l'eau. La densité des blessés correspond aux chiffres terribles de la bataille mais active aussi des métaphores épiques, comme celle de la mer de cadavres, où les éléments naturels sont dépassés par le désastre humain. Si l'ambiance apocalyptique érige l'histoire en jugement religieux, le janissaire, soldat d'élite, avec une arquebuse, au premier plan, rappelle la valeur militaire des ennemis, même si le feu chrétien avait été supérieur.

UN ÉLOGE FUNÈBRE AUX MARTYRS VÉNITIENS

4



LA RÉPUBLIQUE DE VENISE : UN HÉROÏSME COLLECTIF

▼ **Au centre, un combat à hauteur d'homme personnifie l'affrontement de manière exemplaire. A l'héroïsme collectif de l'oligarchie vénitienne s'ajoute celui des soldats anonymes, qui montre une victoire durement gagnée. L'épée à deux mains, levée au-dessus de la tête, souligne leur bravoure extrême, tandis que les flèches plantées dans le bouclier à l'effigie du lion de saint Marc et dans la cuisse du soldat principal expriment la qualité sacrificielle des troupes vénitiennes, combattant pour la foi jusqu'à la mort. Signe de fierté civique et de virtuosité artistique, le peintre a signé sur le rebord de l'embarcation.**

3





◀ **L'arrière-plan animé semble désordonné, avec les mâts turcs enflammés et la chute (toute symbolique) de la vigie, mais le panorama est millimétré. Des navires secondaires, en retrait, sont identifiés par les armoiries de leur capitaine, à leur juste position dans l'ordre de bataille : ils proposent aux spectateurs de l'élite vénitienne des exemples de courage et de dévouement. Les galéasses de Bragadin et de Duodo célèbrent l'habileté technologique des Vénitiens et leur manœuvre tactique. Devant, la petite galère embrasée rappelle que Soranzo a fait sauter son navire plutôt que de se rendre, comme le dit l'historien Contarini. L'image peinte, qui éternise l'action, sert d'éloge funèbre renouvelé aux défunts et de guide pour les futurs gouvernants vénitiens.**

FICHE TECHNIQUE

Durant son séjour à la Villa Médicis, Pauline Lafille a réalisé, à propos du tableau monumental *La Bataille de Lépante*, de 5,20 sur 13,90 mètres, peint par Vicentino entre 1595 et 1605 dans le palais des Doges de Venise, un court-métrage de vingt minutes, disponible librement à l'adresse https://vimeo.com/349181311 Elle lui a aussi consacré un chapitre de son livre *Peindre pour la mémoire. La bataille dans la peinture italienne du XVIe siècle* (Tours, PUFR, 2024).

LIVRES

■ **Les livres du mois** *p.78* ■ **Les revues du mois** *p.86* ■ **La bande dessinée** *p.88* ■ **Le classique** *p.89*

Les avatars du populisme

Du boulangisme aux Gilets jaunes, Marc Lazar scrute les flambées populistes en France. Nés des déficiences de la démocratie représentative, ces courants, de droite comme de gauche, en appellent au peuple contre les élites. Mais de quel peuple parle-t-on ?

Par Michel Winock*

Le populisme nous vient-il de Russie ? d'Amérique latine ? des États-Unis ? Marc Lazar nous avertit qu'il existe bien un populisme français original, qu'il analyse dans cet essai de synthèse et qu'il fait remonter au boulangisme des années 1880. Loin d'être un phénomène occasionnel, le populisme, selon lui, a habité la vie politique française, de manière latente ou flagrante, depuis l'instauration de la démocratie représentative avec la IIIe République.

Le populisme est difficile à définir, en raison de son caractère protéiforme. Son invariant est de remplacer la dualité gauche/droite par l'affrontement du peuple, d'un peuple uni, contre les élites. Contrairement aux autres mouvements politiques, conservatisme, libéralisme, fascisme, socialisme ou communisme, le populisme n'est pas fondé en doctrine, il n'a *« ni écrits servant de tables de la Loi, ni généralement de véritables maîtres à penser auxquels se référer »*. Il agit avant tout sur les émotions, excite les colères, exacerbe les anxiétés et désigne les boucs émissaires. Dans cette entreprise, le rôle du chef est capital (à l'exception des Gilets jaunes, que Marc Lazar examine par ailleurs) : leader charismatique, il incarne la souveraineté populaire ; il électrise et mobilise les foules ; il utilise avec art tous les moyens de communication de son époque.



Pour l'amour du peuple. Histoire du populisme en France, XIXe-XXIe siècle
Marc Lazar
Gallimard, 2025, 320 p., 22,50 €.

En s'appliquant à définir ce que les populismes partagent en commun, l'auteur, qui en explore les avatars en France, distingue ingénieusement ce qu'il nomme les populismes « intégraux » des populismes « intermittents ». C'est là un des apports les plus intéressants de son livre. Dans la première catégorie, il classe, après le boulangisme, la plupart des ligues des années 1930, le dorgérisme, le poujadisme, les maoïstes des années 1960, le Front national, le Rassemblement national, Éric Zemmour et La France insoumise. A côté de ces mouvements, il détecte les postures et les discours nettement populistes qui peuvent se manifester à certains moments dans de nombreuses formations de droite comme de gauche, dans le discours de certaines personnalités politiques telles que Jacques Chirac, François Bayrou, Nicolas Sarkozy et Emmanuel Macron, lesquels, chacun à sa façon, recourent à l'opposition entre le peuple et les élites.

« Qu'ils s'en aillent tous ! »

Le cas du communisme est particulièrement pertinent. Fondé sur le principe de la lutte des classes, prolétariat contre bourgeoisie, le PCF, à certains moments dans son histoire, met en sourdine son « ouvriérisme » et, pour servir une stratégie unitaire, en appelle au peuple contre la minorité des exploiteurs, comme ces « 200 familles et leurs mercenaires » au temps du Front populaire. Un appel au peuple que l'on retrouve pendant la Résistance et au début de la IVe République avant la guerre froide – un court mais intense « national-thorézisme », comme le formule Annie Kriegel. Et, encore en 1958, les voix communistes exhortent « le peuple de France » à résister au pouvoir personnel et aux officiers putschistes.

Le populisme, pour Marc Lazar,



Élection **Affiches de Marine Le Pen, d'Éric Zemmour et de Jean-Luc Mélenchon pour le premier tour de la présidentielle en 2022.**

DANA TENTEA/HANS LUCAS/AFP

peut ainsi se rencontrer à gauche, et pas seulement de façon intermittente et opportuniste. C'est le cas de La France insoumise et de son porte-parole Jean-Luc Mélenchon, auxquels est consacré tout un chapitre. « *Je n'ai pas du tout envie de me défendre de l'accusation de populisme*, déclare Mélenchon à *L'Express* en septembre 2010. *C'est le dégoût des élites. Qu'ils s'en aillent tous ! Populiste, moi ? J'assume.* » Tribun talentueux et tonitruant, inspiré par les caciques d'Amérique latine, et spécialement le Vénézuélien Hugo Chávez, il préconise une « *révolution citoyenne* » qui détrônera « *la petite oligarchie des riches, la caste dorée des politiciens qui servent leurs intérêts et les médiacrates qui envoûtent les esprits* ». La souveraineté populaire contre « le système » sera rétablie par une assemblée constituante.

Le peuple de Jean-Luc Mélenchon n'est pas celui de Marine Le Pen, il intègre les immigrés, il annonce la « créolisation » de la France, dont les habitants proviennent de la Terre entière, mais les populismes de gauche comme de droite ont les mêmes ennemis et la même exaltation des « petits » contre « les gros », ceux « d'en bas » contre ceux « d'en haut ».

Un essai remarquable

L'auteur, qui a pris soin de scruter les flambées populistes depuis le boulangisme jusqu'aux Gilets jaunes, s'efforce de montrer le contexte dans lequel elles explosent. Ce sont dans les épisodes de crise économique et politique, mais aussi au cœur des grandes transformations civilisationnelles : la révolution industrielle, la globalisation de l'économie, l'instabilité politique, la destruction des cadres traditionnels de la vie collective. Crises qui provoquent la défiance à l'égard des politiques, le sentiment d'exclusion, la dénonciation du caractère élitiste de la démocratie libérale, la désaffection envers les institutions.

Le populisme n'est pas fondé en doctrine. Il agit avant tout sur les émotions et les colères

Pour Marc Lazar, le populisme à la française, qui se manifeste diversement, a aussi des causes spécifiques durables liées aux déficiences de la démocratie libérale. Dans une belle formule, il nous dit qu'il est « *accroché à la démocratie comme la liane s'entoure autour de l'arbre* ». La Ve République a encore accentué la distance entre les citoyens et les pouvoirs qui existait déjà sous les républiques précédentes. Les populismes dévoilent « *les apories et les limites de la démocratie française et de la République* ». On le suivra volontiers sur ce point. On pourrait développer le rapport entre le populisme à la française et l'échec de la démocratie parlementaire sous la Révolution et l'arrivée au pouvoir des deux Bonaparte. L'entreprise de synthèse aurait pu remonter à ce divorce initial entre la *vox populi* et le système représentatif. En tout cas, cet essai remarquable et passionnant ouvre le débat. ■

* *Conseiller de la direction de* L'Histoire

Livres

Le monde disparu des « gens de mer »

Une enquête sur l'univers des marins et des armateurs en Basse-Normandie au XVIIIe siècle.

Dans un livre dense, mais au style alerte, issu de sa thèse, Romain Grancher montre qu'à rebours de l'image d'Épinal d'un groupe anarchique, composé d'individualités indisciplinées, les *« gens de mer »* forment à Dieppe, au XVIIIe siècle, une communauté *« solidariste »*, mue par des principes d'entraide et régulée par une éthique de la *« bonne renommée »*. Lors des campagnes de pêche au hareng ou au maquereau, la pratique de l'armement *« à la part »* soude matelots, maîtres de navire et *« hôtesbourgeois (armateurs) »* en un groupe d'intérêt qui négocie bec et ongles sa place au sein de la flottille. Surtout, les marins, loin d'échapper à la loi, recourent fréquemment à l'arbitrage de la cour d'amirauté pour défendre leurs droits et leur réputation. L'application de l'ordonnance de la Marine n'est pas un simple processus d'imposition de normes venues d'en haut. Pour rendre des sentences dont ils espèrent qu'elles seront suivies d'effet, le lieutenant-général et ses procureurs en appellent à l'expertise des *« anciens »* et entérinent souvent des jurisprudences informelles : la loi épouse la « coutume » plus qu'elle ne s'y substitue.

Dans les années 1720, la peur récurrente d'une *« disette de poisson »* pousse par ailleurs l'ensemble des acteurs du monde de la pêche à faire de la mer *« un véritable laboratoire du gouvernement de la nature »*. Des mesures sont prises, de limitation et d'interdiction de l'usage de certains engins, comme les « dreiges » (filets par fond traînant). Ceux qui contournent l'interdit



sont violemment pris à partie, comme lorsque les pêcheurs du quartier du Pollet caillassent leurs homologues de Trouville, en 1818. En contexte de conflit et de quiproquo entre pouvoir étatique et savoirs locaux, un souci de préservation de la ressource se fait jour, que circonscrit toutefois une commune vision mercantiliste de la nature. ■

Romain Bertrand
Directeur de recherche au Centre de recherches internationales (Ceri, Sciences Po-CNRS)

La Mer en commun. Le monde de la pêche à Dieppe, XVIIIe-XIXe siècle
Romain Grancher
Éditions de la Sorbonne, 2025, 264 p., 25 €.

Générations (dés)enchantées ?

Ou comment les aristocrates romains ont vécu, selon leur âge, le passage au principat.

Qu'est-ce qui, au-delà du seul âge biologique, fonde une génération politique ? Spécialiste incontournable d'Auguste, Frédéric Hurlet revient sur la transition, à Rome, de la république au principat en combinant les apports de la prosopographie la plus éprouvée à une réflexion anthropologique sur la notion de génération. En compagnie de neuf aristocrates dont il retrace la trajectoire, on traverse ainsi trois générations de la « révolution romaine » : la génération de bronze, née durant les guerres civiles et âgée à l'époque où Auguste s'empare du pouvoir ; la génération dorée, jeune lorsque Auguste parvient au pouvoir et qui grandit dans la *pax Augusta* ; et la génération de la fin du principat, qui n'a *« jamais connu la république »* (Tacite) et qui expérimente la première succession impériale.

Rendre compte des transformations augustéennes à hauteur d'hommes, de femmes et d'enfants conduit à imbriquer, de manière différenciée selon les sous-séquences chronologiques considérées, la question générationnelle au sein des critères habituellement retenus pour analyser le passage d'un régime à l'autre (volonté de sauvegarder sa richesse ou de rester membre du sénat, instinct de survie, etc.).

En outre, ce livre encourage à éviter toute téléologie, en soulignant le



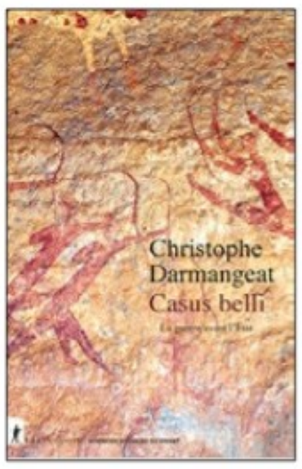
rôle de catalyseur joué par certains événements qui vinrent cimenter ces générations successives, tels que la bataille d'Actium en 31 av. n. è. ou la mort d'Auguste en 14 de notre ère. On l'aura compris, cet essai stimulant est une vraie réussite ! ■

Pascal Montlahuc
Maître de conférences à l'université Paris Cité

Auguste et ses aristocrates. Les générations de la révolution romaine **Frédéric Hurlet**
Les Belles Lettres, 2025, 392 p., 35 €.

Préhistoire

Le chantier de la guerre



Voici une parution fondamentale dans le débat ancien sur les origines de la guerre. Était-elle déjà présente au Paléolithique ou bien n'est-elle apparue que bien plus tard, avec, pour enjeu central, l'appropriation des biens et des territoires ? Cet objectif constitue-t-il vraiment le seul que l'on puisse trouver à des conflits collectifs visant à terrasser des ennemis pour exercer sur eux une suprématie ? Car telle est la définition de la guerre que propose l'auteur, de façon à la distinguer d'une autre forme fréquente de conflit communautaire : les chaînes de vengeance de type *feud* (« dispute », en anglais) ou vendettas, qui, elles, visent non pas la victoire, mais l'équilibrage des pertes. Pour autant, guerre et représailles collectives ont en commun à la fois de chercher à résoudre le différend – en cela, elles se distinguent, par exemple, des razzias – et de le tenter sans accord préalable entre les parties – ce qui les sépare notamment des duels collectifs.

Voici résumés quelques éléments de la savante classification que propose Christophe Darmangeat à propos des conflits d'ampleur, au terme d'une enquête ethnographique aussi vaste que fouillée. Celle-ci confirme que les États, en s'assurant le monopole de la violence légitime, ont considérablement restreint la diversité des conflits collectifs. Ces derniers, généralement inspirés par la xénophobie, peuvent avoir bien d'autres motifs que l'acquisition ou la défense de ressources. Le livre montre ainsi l'importance que revêt la « chasse aux têtes », des trophées recherchés depuis l'Amazonie jusqu'à la Nouvelle-Guinée.

Casus belli. La guerre avant l'État
Christophe Darmangeat
La Découverte, 2025, 384 p., 23 €.

Antiquité

Contre l'ignorance



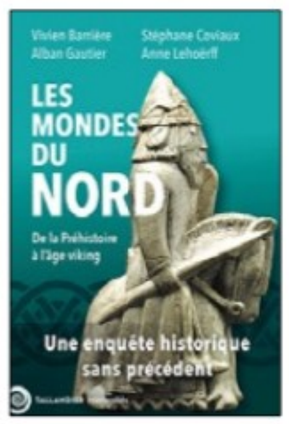
Ne le dites pas à Zemmour, à de Villiers et leurs dévots, mais le « grand remplacement » a déjà eu lieu ! Passons sur les Africains qui occupèrent l'espace français il y a plus d'un million d'années, ils ne remplacèrent personne puisqu'ils y furent les premiers humains. Mais qui se souvient des paysans du Proche-Orient qui submergèrent les chasseurs-cueilleurs vers 6000-4000 av. n. è., les obligeant à fuir vers le Nord ou à devenir comme eux, agriculteurs ? Pire : à partir des IIe-Ier siècles av. n. è., avant même la défaite d'Alésia et l'arrivée d'un contingent de colons romains pourtant modeste (autour de 5 % de la population), les Celtes/Gaulois empruntèrent à l'étranger l'écriture, une langue nouvelle, le droit, un urbanisme tiré au cordeau, des modes de vie inédits (dont le vin, avec enthousiasme), des dieux, réalisant par la culture une sorte d'autoremplacement en cessant d'être eux-mêmes pour devenir (Gallo-)Romains ! Il faudrait encore parler des prétendus « Barbares » – Francs, Vandales, Wisigoths, Huns – et de bien d'autres au fil des siècles.

Avec humour, et fort d'une érudition impressionnante, Jean-Paul Demoule parcourt les espaces et le temps à la recherche de cette « *France éternelle* » que de Gaulle (après tant d'autres) avait dépeinte dans ses *Mémoires d'espoir*. Et naturellement, il ne la trouve pas puisqu'elle relève du fantasme. Mais il y rencontre des hommes et des femmes ouverts au monde qui les entoure, empruntant au dehors tout qui leur semble utile, s'enrichissant d'apports démographiques, technologiques, intellectuels incessants. Lumineux et réjouissant.

La France éternelle. Une enquête archéologique **Jean-Paul Demoule**
La Fabrique Éditions, 2025, 296 p., 17 €.

Moyen Age

Le Nord au centre



Le Nord a décidément le vent en poupe, mais il ne se résume pas aux seuls vikings, et encore moins au tardif jeu d'échecs de Lewis (pourtant sur toutes les couvertures). A rebours d'une longue tradition faisant de la Méditerranée la « *matrice de toute civilisation* », ce livre entend « *placer les mers septentrionales au centre* » de la réflexion. Les quatre acteurs de ce décentrement dressent ainsi, sur plus de 600 pages, une vaste fresque des sociétés implantées au-delà du 50e parallèle, autour des mers du Nord et Baltique, depuis la Préhistoire jusqu'à la fin de l'âge viking. Ils nous proposent une histoire connectée, du Groenland à la Baltique, en passant par les îles Britanniques et la Scandinavie, visant à faire ressortir les échanges (belliqueux comme pacifiques) ainsi que toute forme de circulation et d'influence dans ces contrées septentrionales. « *Immensité* » et « *très longue durée* » sont les maîtres-mots de cette somme, qui débute avec l'arrivée des premiers hommes dans ce Nord, vers 800 000 av. n. è., pour en arriver à l'implantation progressive mais durable du christianisme, qui contribue à rapprocher le Nord du reste de l'Europe au cours du XIe siècle. Constructions politiques, échanges économiques, réalisations artistiques, mutations religieuses chez les Scandinaves, les Angles, les Pictes, les Finnois, les Celtes, les Samis, les Baltes… Cet ouvrage dense et foisonnant, agrémenté d'indispensables cartes, d'illustrations en noir et blanc, et ponctué de deux cahiers iconographiques en couleurs, nous plonge au cœur de ces mondes du Nord si méconnus.

Les Mondes du Nord.
De la Préhistoire à l'âge viking
Vivien Barrière, Stéphane Coviaux, Alban Gautier et Anne Lehoërff
Tallandier, 2025, 656 p., 29,90 €.

Livres

XVIe-XVIIIe siècle

Royaume de papier



Issue d'une thèse soutenue à Lille en 2018, cette enquête érudite nous fait pénétrer au cœur de la monarchie administrative du siècle des Lumières. C'est un royaume de papier qui se dévoile, lié à la faveur du roi, distributeur des grâces et des pensions. Les révélations sont nombreuses, à commencer par le montant alloué au nom du souverain : 7 millions de livres en 1715, 20 millions en 1789, au terme d'une inflation presque continue, pour 22 000 pensionnaires, depuis la multitude de petites pensions, de 100 à 600 livres – elles font, le plus souvent, office de maigre retraite –, jusqu'aux gigantesques sommes touchées par les courtisans, les princes du sang (le duc d'Orléans reçoit 150 000 livres par an) et les membres de la famille du roi.

Ce qui apparaît au fil des chapitres, c'est le souci constant de la monarchie de tenter de rationaliser un système aussi complexe qu'opaque, dans le cadre d'un processus d'autonomisation progressive d'une autorité bureaucratique par rapport au pouvoir du roi. Il faudra attendre la Révolution pour assister à une véritable dissociation : la dernière partie, consacrée au travail du Comité des pensions mis en place par l'Assemblée constituante, est tout à fait remarquable. On retiendra aussi les pages centrées sur les trois petits livres rouges contenant le détail des dépenses secrètes du département de la Maison du roi : les chiffres, qui échappent à tout contrôle, sont énormes – entre 1774 et 1790, 228 millions de livres de dépenses y sont inscrites, dont 28 millions pour les deux seuls frères du roi.

Distribuer l'argent du roi au XVIIIe siècle. La monarchie dévoilée
Benoît Carré
Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2025, 454 p., 33 €.

XVIe-XVIIIe siècle

Télémédecine à l'ancienne

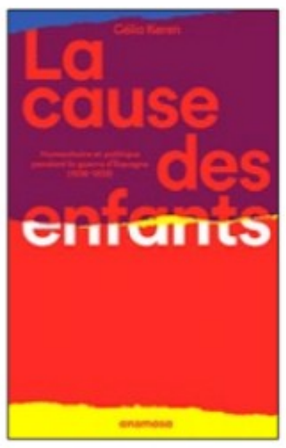


La télémédecine abolit aujourd'hui la distance : elle résoudrait les drames des déserts médicaux et l'encombrement chronique des urgences. Mais la correspondance remplace depuis longtemps l'examen physique. Étienne Geoffroy, à Lausanne, fut un célèbre chimiste et un praticien hyperactif à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle. L'historienne Isabelle Robin a dépouillé des paquets de lettres et restitue les plaintes des malades, parfois leurs récriminations contre un traitement pénible ou sans résultat, voire une discussion pied à pied. Par ailleurs, la correspondance offre un instantané du savoir médical de l'époque : la théorie des humeurs héritée de l'Antiquité fait bon ménage avec la mécanique et la chimie de l'Age classique, et la thérapeutique inclut les substances du Nouveau Monde comme le quinquina et l'ipéca, et les nouveautés asiatiques tel le gingembre. Le praticien, sensible à l'individualité du patient, recherche à la fois une drogue spécifique à chaque affection et une « thériaque », ou remède universel : une double préoccupation qui ne nous est pas aujourd'hui étrangère. En un siècle où les remèdes secrets sont monnaie courante, censés enrichir leur inventeur, cette correspondance circule au-delà du cercle de famille, et alimente des débats sur le bien-fondé des diagnostics et traitements proposés. Le lecteur reconnaîtra un vocabulaire médical familier, mais il découvrira que les *« anodins »*, très appréciés, désignent les drogues antidouleur, ce qui est loin, précisément, d'être « anodin ».

Soigner par correspondance. Un médecin au XVIIIe siècle
Isabelle Robin
CNRS Éditions, 2025, 336 p., 25 €.

XIXe-XXIe siècle

Enfants déchirés



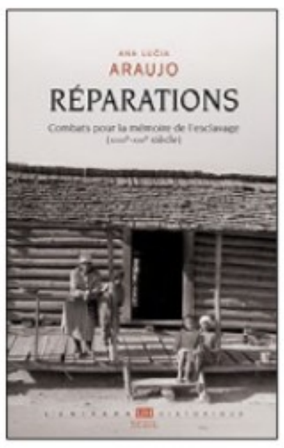
Dans un conflit qui fracture la société, l'enfance reste un objet polysémique, donc malléable, qui rassemble largement. Grâce à un méticuleux travail d'archives, Célia Keren trace les contours d'une mobilisation majeure de la guerre d'Espagne en France, où environ 15 000 enfants trouvent refuge durant ce conflit. Par le biais de différents éclairages – comités, parents, colonies –, l'historienne décrit l'intervention de militants et de militantes, de syndicats ou d'associations sur le terrain humanitaire. Celle-ci donne lieu à une collaboration souvent difficile et inachevée de part et d'autre des Pyrénées, mais aussi à l'échelle des comités de solidarité créés à l'occasion. En France et ailleurs, l'influence grandissante de la galaxie communiste gêne des catholiques ou des militants de gauche qui cherchent à en affaiblir l'influence. Les divisions politiques sur fond de guerre d'Espagne et le sort de ces enfants – à qui appartiennent-ils ? – finissent par expliquer une progressive démobilisation à un moment où les regards se détournent du conflit.

Cette enquête, très aboutie sur le plan méthodologique, constitue une entrée dense et rigoureuse. L'ouvrage est riche en notes, en iconographies et en données chiffrées, ce qui saura satisfaire celles et ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'humanitaire, des mouvements sociaux et des mobilisations pour l'enfance. Une référence incontournable sur un sujet, hélas, pas si éloigné de notre actualité.

La Cause des enfants. Humanitaire et politique pendant la guerre d'Espagne, 1936-1939
Célia Keren
Anamosa, 2025, 512 p., 28 €.

XIXe-XXIe siècle

Réparer l'esclavage ?



L'année du bicentenaire du scandale de la dette imposée par la France à Haïti, cette traduction du livre d'Ana Lucia Araujo nous rappelle que l'enjeu des réparations plonge dans une histoire longue de plusieurs siècles. Les demandes de réparation n'ont pas attendu, en effet, la reconnaissance de l'esclavage comme crime contre l'humanité en 2001 pour émerger. Dès le XVIIIe siècle, esclaves et affranchis adressent des demandes de compensations financières et matérielles à leurs anciens maîtres ou à l'État, à l'instar de Belinda Sutton, premier cas connu d'esclave affranchie ayant demandé (et obtenu !) une pension d'indemnisation en 1783 dans l'État du Massachusetts. L'ouvrage retrace, dès lors, les évolutions et mutations de ce combat, de la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, comme l'institution d'une fondation par l'université jésuite de Georgetown aux États-Unis en 2017 pour soutenir l'éducation des descendants des 272 esclaves vendus par l'établissement en 1838.

En combinant une grande fresque chronologique et une approche microhistorique, l'historienne livre la première étude transnationale et comparative des demandes de réparation pour l'esclavage, à l'échelle de l'ensemble du continent américain. Cette démarche ambitieuse lui permet de montrer que, partout dans le monde atlantique, le degré de citoyenneté accordé aux anciens esclaves ainsi que leur niveau d'intégration au sein des sociétés post-esclavagistes ont influé sur la (non-)formulation de demandes de réparation.

Réparations. Combats pour la mémoire de l'esclavage, XVIIIe-XXIe siècle
Ana Lucia Araujo, trad. par Souad Degachi et Maxime Shelledy
Seuil, 2025, 416 p., 25 €.

XIXe-XXIe siècle

Le Vietnam dans tous ses États



On le sait, les vainqueurs écrivent l'histoire. Le Vietnam ne fait pas exception à cette règle. En 1975, un seul État vietnamien est sorti victorieux d'une guerre de trente ans, celui du Parti communiste de Hô Chi Minh, dont les disciples dirigent le pays jusqu'à nos jours. Depuis, les communistes ont imposé au Vietnam une histoire qui a évacué bien des ruptures et des voix discordantes, afin de promouvoir un roman national héroïque et unificateur – le leur. Il n'est pas facile d'écrire l'histoire du Vietnam contemporain sans déconstruire ce récit. Remercions donc d'emblée François Guillemot d'avoir relevé le défi avec brio et avec une impartialité exemplaire. Chercheur et spécialiste de l'Asie du Sud-Est à l'Institut d'Asie orientale de Lyon, il nous livre ici un récit qui dépasse les mythes, évite les simplifications et avance de nouvelles analyses. L'auteur présente l'histoire des vainqueurs mais ressuscite aussi les voix des vaincus, celles des républicains non communistes, et l'histoire de cette guerre civile entre Vietnamiens que le pouvoir actuel peine toujours à reconnaître. Du choc colonial français en 1858 jusqu'à l'entrée du Vietnam dans le marché global au début du XXIe siècle, voici le portrait nuancé d'un pays pluriel et complexe. Les trois guerres d'Indochine sont présentées comme les États qu'elles ont façonnés, mais on voit aussi paraître cette mosaïque culturelle, ethnique et religieuse qui est le Vietnam d'aujourd'hui. Une synthèse à lire absolument.

Histoire du Viêt Nam contemporain. De 1858 à nos jours
François Guillemot
La Découverte, 2025, 320 p., 22 €.

XIXe-XXIe siècle

Pas au couvent !



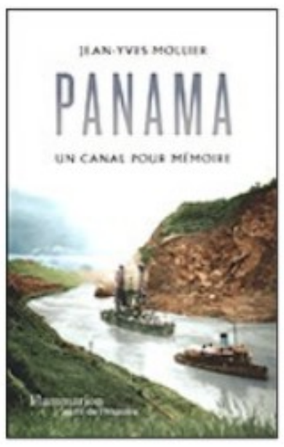
Alors que la littérature du XIXe siècle, en France comme en Espagne, regorge de personnages féminins envoyés au couvent sans leur consentement, Inès Anrich montre que c'est largement l'inverse qui prévaut : l'essentiel des cas qu'elle étudie (99 sur 107) concerne des oppositions familiales à l'entrée en religion des filles. Certes, les vœux sont parfois prononcés sous l'effet des contraintes familiales et l'auteure cherche à comprendre ce que signifie *« devenir et être sœur malgré soi »*. Les conflits créés par le refus des parents d'accepter la vocation de leur fille sont cependant au cœur de l'ouvrage. Comment cette opposition des filles à la puissance paternelle, reconnue des deux côtés des Pyrénées, est-elle envisagée par les droits civils et le droit canonique ? Comment les interventions de la famille, des pouvoirs civils et des pouvoirs religieux s'articulent-elles ? Pourquoi refuser le départ d'une fille au couvent ? Comment se fait concrètement la rupture avec la famille et comment les liens familiaux se recomposent-ils (ou pas) après le départ parfois vivement contesté, souvent avorté quand il s'agit de mineures ? Répondre à ces questions montre la manière dont le religieux peut être une porte d'entrée sur l'histoire sociale d'un XIXe siècle marqué par de profondes évolutions politiques, donc religieuses, et un moyen précieux pour documenter des domaines difficiles d'accès comme le fonctionnement et l'intimité des familles.

Filles en conflits. Consentement et vocations religieuses **Inès Anrich**
CNRS Éditions, 2025, 336 p., 25 €.

Livres

XIXe-XXIe siècle

Retour au Panama

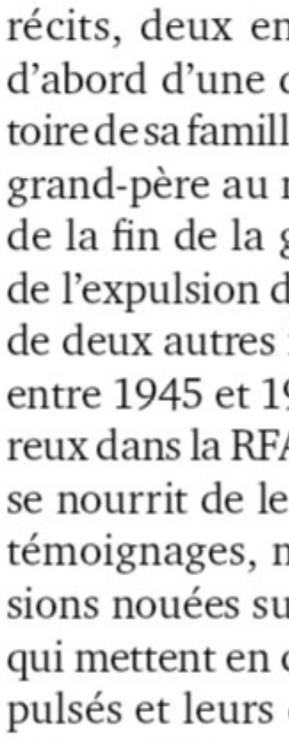


« *Nous l'avons construit, nous l'avons payé, il est à nous et nous le garderons.* » Comment ne pas penser à Donald Trump en relisant ce que disait Ronald Reagan, en 1978, du canal, ouvert en août 1914, et restitué à l'État panaméen en 1999 ? L'ouvrage de Jean-Yves Mollier, c'est là tout son intérêt, fait bien plus que l'histoire linéaire du canal, en convoquant, en plus de la mémoire des États-Unis – qui avaient fait de la région leur « arrière-cour » –, six autres « mémoires » pour mieux comprendre la diversité des imaginaires autour de ce lieu. Est, entre autres, évoqué le souvenir du scandale de Panama, en 1892, traumatique pour la République française, qui voit son projet entrepris par Ferdinand de Lesseps partir entre les mains des Américains en 1904. S'ajoute l'expérience douloureuse de la Colombie qui, en 1903 et dans un contexte de guerre civile, perd son territoire le plus septentrional quand se crée la république du Panama à la suite d'une « révolution » fomentée par les États-Unis. Il en découle une solide animosité, durant tout le XXe siècle, contre les *yankis* (yankees) ou les gringos. Est surtout décrite la mémoire proprement panaméenne, État artificiel au départ mais qui, peu à peu, construit sa nation autour de son canal et de ceux qui l'ont construit. Car le fil rouge du livre est bien là : l'évocation des constructeurs du canal qui, pour permettre cet exploit technique, sont venus de toute la Caraïbe (anglophones, hispanophones, francophones) et parfois de plus loin (8 000 Galiciens) pour vivre et mourir par milliers sur le chantier, soumis à de durs traitements, au racisme, à la maladie.

Panama. Un canal pour mémoire
Jean-Yves Mollier
Flammarion, 2025, 300 p., 22 €.

XIXe-XXIe siècle

Allemands des Sudètes

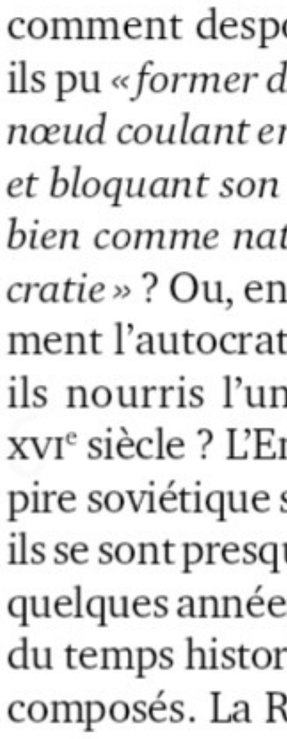


Dans son livre, Alexandra Saemmer a dressé l'autobiographie de sa famille et un récit choral, celui d'un « *peuple fictif* », les Allemands des Sudètes. Tout commence par l'exil de la grand-mère de l'auteure, Sofie Birk, et de ses enfants, expulsés le 13 septembre 1946 d'Auspitz, une « *ville qui ne figure plus sur aucune carte* ». La suite mêle alors deux récits, deux enquêtes. Il s'agit tout d'abord d'une quête intime sur l'histoire de sa famille, sur l'adhésion de son grand-père au nazisme, les violences de la fin de la guerre, les conditions de l'expulsion de sa famille au milieu de deux autres millions de personnes entre 1945 et 1946 puis l'exil douloureux dans la RFA d'après-guerre. Ce fil se nourrit de lectures historiques, de témoignages, mais aussi des discussions nouées sur les réseaux sociaux, qui mettent en contact les anciens expulsés et leurs descendants. Ce livre est, en effet, aussi l'histoire de tout un groupe social : les *Flüchtlinge* (« réfugiés ») de Tchécoslovaquie, suivant la terminologie officielle, qui se vivent comme des *Heimatvertriebene*, des expulsés de leur « patrie » et de leur difficile rapport au passé. Dans ces récits entremêlés, les « *zones grises* » de l'histoire familiale de l'auteure, chargées de honte et de culpabilité, se précisent et se nuancent, nos connaissances sur le sujet aussi. Alexandra Saemmer a réussi un livre riche et sensible sur un sujet peu traité, qui ne manquera pas de faire réfléchir sur les mémoires allemandes du « Troisième Reich » et les multiples manières de les interroger.

Les Zones grises. Enquête familiale à la lisière du Troisième Reich
Alexandra Saemmer
Bayard, « Récits », 2025, 304 p., 20,90 €.

XIXe-XXIe siècle

Empire et despotisme



« *Le messianisme russe est une idée impériale, et la Russie en est toujours prisonnière. Elle n'a pas d'autre idée nationale, d'autre visée que d'être une rassembleuse des terres et des peuples.* » Cette réflexion récente du grand écrivain Léonid Guirchovitch fait écho au stimulant essai de Sabine Dullin qui, partant de la Moscovie du XVIe siècle, pose cette question-clé : comment despotisme et Empire ont-ils pu « *former dans leur association un nœud coulant enserrant l'identité russe et bloquant son épanouissement, aussi bien comme nation que comme démocratie* » ? Ou, en d'autres termes, comment l'autocratie et l'Empire se sont-ils nourris l'un de l'autre depuis le XVIe siècle ? L'Empire russe, puis l'Empire soviétique se sont effondrés, mais ils se sont presque instantanément (en quelques années, un instant à l'échelle du temps historique) reconstitués, recomposés. La Russie n'a jamais pu se penser, en tant que nation, en dehors de l'Empire. Et tant que les Russes ne rejetteront pas ce « despotisme impérial » dont Sabine Dullin retrace la permanence sur cinq siècles, aucun régime démocratique ne pourra s'implanter durablement en Russie. La professeure d'histoire contemporaine à Sciences Po complète et enrichit sa démonstration en nous proposant, en seconde partie de son essai, une sélection, fort judicieuse, de textes qui, au fil des siècles, de 1549 (pour le premier) à 2022 (pour le dernier), ont interrogé le despotisme impérial de la Russie.

Réflexions sur le despotisme impérial de la Russie
Sabine Dullin
Payot, 2025, 272 p., 19 €.

Général

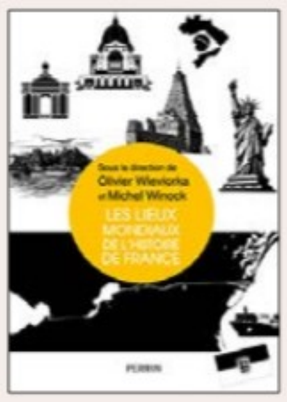
Résistance indienne ?



Pekka Hämäläinen, spécialiste des Amérindiens, a contribué à l'essor de l'histoire dite « continentale », qui permet de ne plus considérer les zones situées à l'intérieur de l'Amérique du Nord comme des périphéries promises à une conquête inéluctable. Dans ce livre, dont le récit s'étire du peuplement du sous-continent, il y a près de vingt mille ans, à la fin des guerres indiennes, en 1890, le même argument est martelé : parler trop rapidement d'Amérique coloniale, c'est céder à la téléologie. La démarche est nécessaire. L'auteur s'attache avec fougue à l'histoire conquérante des Powhatans, des Iroquois, des Comanches et des Sioux, ces deux derniers peuples construisant leur domination grâce à leur conversion spectaculaire au mode de vie équestre. En insistant sur l'hégémonie durable de ces formations politiques, le risque est, toutefois, de minorer la capacité des puissances euroaméricaines à établir à leurs dépens des dispositifs de mise en dépendance. Les formes les plus objectives de la domination coloniale sont parfois lues ici comme la marque du succès de la résistance autochtone. Par ailleurs, l'usage du terme « empire » pour caractériser les ensembles politiques comanche, iroquois et sioux peine à traduire leur fluidité comme leur caractère acéphale. Le livre pose ainsi deux questions importantes : comment comprendre le maintien sur le long terme de l'autonomie des Amérindiens et de leur capacité d'agir sans négliger les effets concrets de la colonisation ? Comment, ensuite, rendre compte de leur spécificité culturelle à partir de sources surtout coloniales ?

Amérique, continent indigène
Pekka Hämäläinen,
trad. de l'anglais par Bruno Boudard
Albin Michel, 2025, 576 p., 26,90 €.

Nos collaborateurs ont publié



Que serait Victor Hugo sans Guernesey ou Napoléon sans Sainte-Hélène ? Voilà deux lieux intimement liés à l'histoire de France, bien que lointains. La trentaine d'auteurs réunis par Olivier Wieviorka et Michel Winock nous font voyager de Hastings à Marignan, de Panama à Suez, de l'Institut Pasteur ouvert au cœur de Nha Trang à la cuvette de Dien Bien Phu, de l'église Saint-Louis-des-Français à Rome à la statue de la Liberté – sans oublier, *via* le général de Gaulle, le balcon de Montréal où il prôna un Québec libre. Complémentaire des *Lieux de l'histoire de France* (Perrin, 2017), ce volume de lecture agréable rappelle que l'histoire de la France ne s'est pas bâtie que dans l'Hexagone.

Les Lieux mondiaux de l'histoire de France **Olivier Wieviorka et Michel Winock (dir.)**
Perrin, 2025, 384 p., 22 €.



En 1879 Takahashi Oden, jeune et jolie femme issue d'un milieu modeste, est accusée d'avoir tué un commerçant dans la chambre d'une auberge. A partir de ce fait divers relativement banal, toute une « affaire » se développe, amplifiée par les journaux avides de sensationnel, les romans populaires, qui enjolivent la réalité, et même le théâtre de kabuki. Considérée comme une *dokufu*, une femme vénéneuse, fatale, cette « diabolique » fait vendre… Hosoi Ayame et Pierre-François Souyri, exploitant des sources variées et souvent difficiles d'accès, montrent en quoi l'histoire d'Oden, de son arrestation à son exécution – elle fut la dernière femme décapitée au Japon – permet de comprendre les contradictions de la société japonaise de ce temps : à la fois ancrée dans ses traditions et bousculée par la modernisation de l'ère Meiji.

L'Affaire Oden. Une diabolique dans le Japon de Meiji **Hosoi Ayame et Pierre-François Souyri**
Flammarion, 2025, 336 p., 23,90 €.



Un joli livre, bien documenté et bien écrit. En quinze chapitres, l'auteur analyse le phénomène Bardot et montre, avec beaucoup de finesse, comment s'est créé le mythe. A partir de trois films, trois temps forts : 1956, *Et Dieu créa la femme* ou la naissance d'une star ; 1960, *La Vérité* ou la naissance d'une actrice ; 1963 ; *Le Mépris* ou la naissance d'un mythe. Comment un destin individuel s'inscrit dans une histoire collective, celle de la France des années 1950-1970, qui voit tout le déroulement de la guerre d'Algérie et le début de la Ve République. L'Amérique déferle sur les écrans, les femmes se parfument au n° 5 de Chanel, Marilyn est dans tous les cœurs et Brigitte, qui l'a croisée en 1956, impose un nouvel érotisme, plus troublant car plus juvénile, plus joyeux car moins tragique. La star qu'elle est devenue collectionne les amants, se cache dans des retraites de plus en plus lointaines, dédaigne presque toutes les propositions internationales, préfère les bêtes aux hommes et, en pleine gloire, prend sa retraite en 1973. Elle a 39 ans. Cet excellent livre plaira à tous les cinéphiles et aux autres aussi.

Bardot **Antoine de Baecque**
Les Pérégrines, « Icônes », 2025, 176 p., 16 €.

@ **Plus de comptes rendus sur www.lhistoire.fr**

Revues

Hériter du silence de ses parents

Entre les secrets de famille… Enquêter sur l'enfance de ses parents n'est pas toujours facile.

L'Irrégulière, née en 1998, fruit de la collaboration entre l'École nationale de protection judiciaire de la jeunesse et l'Association pour l'histoire de la protection judiciaire des mineurs, propose, cette année, un numéro joliment intitulé « Le silence en héritage », qui décortique une pratique de plus en plus courante, celle d'enquêter sur l'enfance de ses parents. Après un hommage à deux de ses fondateurs (Gisèle Fiche et Jacques Bourquin), la revue introduit le sujet sous la plume de Philippe Artières. Derrière l'idée de *« défaire les silences »*, l'historien disserte sur le *« droit à l'opacité »*, la légitimité (ou non) des historiens à profaner des mémoires volontairement enfouies, ou encore sur la souffrance causée par toutes ces *« vieilles histoires »*, sur les silences insupportables *versus* ceux qu'il faudrait briser au nom de l'Histoire, ou de la vérité.

Dans un entretien captivant, Anne-Emmanuelle Demartini revient sur les enfants de Violette Nozière, accusée d'un double parricide en 1933, condamnée à mort en 1934 puis réhabilitée. Elle aborde la transmission familiale du drame sur trois générations, mais aussi l'entrée de l'historien dans la famille, par ses publications ou par des entretiens plus directs. Antoine Rivière s'attaque de front à la question des archives, en interviewant ceux qui y travaillent. Il s'intéresse aux ressources à disposition, aux dossiers les plus consultés, à leurs différents accès selon les institutions et leur ancienneté, à l'évolution de la législation depuis les années 1970.



Citons également l'article de Martin Ruelle, qui travaille sur la guerre civile sierra-léonaise (1991-2002). Il s'interroge sur les barrières mémorielles qu'impose un conflit récent : le fossé qui sépare l'expérience de ceux qui l'ont vécue des autres, l'impartialité, les contraintes de la réconciliation de leurs aînés… Avec un grand sens du récit et de simplicité, ce numéro ouvre plusieurs pistes de réflexion sur la révolution silencieuse de ce qu'on peut aujourd'hui nommer « l'ego-consultation ». ■

L'Irrégulière. Revue d'histoire de l'enfance n° 27, 2025.

EN VENTE DÈS LE 20 NOVEMBRE

Le mois prochain dans « L'Histoire »

LE POUVOIR DES JUGES. DE MONTESQUIEU À TRUMP



Depuis Roosevelt, le président américain face à la Cour suprême

Retour à Montesquieu

De la Révolution française à la Ve République : une longue défiance

Italie : c'est les juges qu'on assassine !

Chirac et Sarkozy : des présidents en procès

BAYONNE, MUSÉE BONNAT-HELLEU ; GRANDPALAISRMN/RENÉ-GABRIEL OJÉDA

Animalités



Ce riche numéro double fait un point sur les « études animales », nées dans les années 1980. Dans une première partie, « frontières d'animalité », débats historiques, philosophiques et médicaux questionnent les hiérarchies des espèces. Benedetta Piazzesi y retrace l'histoire du concept de domestication dans la France du XIXe siècle. Dans une deuxième partie, « sur la trace des espèces », deux notes critiques reviennent sur les récits du vivant à l'heure de l'extinction de la biodiversité. Dans une troisième partie, plus classique, « ressources animales », Joachim Boittout s'intéresse par exemple à la protection des grenouilles dans la Chine des années 1870.

Les Annales n° 80/1-2, janvier-juin 2025.

Un Turner politique



Témoin de l'incendie du Parlement britannique le 16 octobre 1834, le peintre Turner en tire une toile – deux en réalité –, conservée aujourd'hui au Museum of Art de Philadelphie. Fabrice Bouthillon nous en propose plusieurs lectures politiques. D'abord, celle d'une révolution artistique, d'un pas vers l'impressionnisme, voire vers l'abstraction ou encore l'*action painting*. Ensuite, celle d'une esthétisation de la Révolution. Le peuple, entité obscure au premier plan, regarde le Parlement flamber. Ne l'aurait-il pas allumé, d'une certaine manière, lui-même ? L'occasion de revenir sur la réforme électorale de 1832, avant laquelle seuls 400 000 individus avaient le droit de vote (sur 12 millions, pays de Galles compris…).

Commentaire n° 191, automne 2025.

Face à la mine



A la fin des années 1950, les mines françaises entrent dans une crise sans précédent. Le pouvoir public doit trouver des solutions pour accompagner les travailleurs. Romain Castellesi consacre un article aux politiques sociales de la désindustrialisation dans la deuxième moitié du XXe siècle. Il fournit une analyse méticuleuse des orientations économiques, des structures d'expertise, des décisions effectives (réaffectation d'emplois notamment) qui sont opposées à la « question minière ». Révélateur de la désindustrialisation en marche, il montre l'ambiguïté de l'interventionnisme, entre principe de solidarité et souci d'entretien de la croissance.

Histoire @ Politique n° 55, 2025.

Voisins en révolution



En consacrant un dossier aux relations de voisinage, Laurent Cuvelier et Nicolas Soulas apportent un nouvel éclairage sur le bouillonnement des villes et campagnes françaises lors de la Révolution. Les solidarités de quartiers se renforcent ou se délitent. Ces tensions et reconfigurations, Vincent Denis les scrute lors des « repas fraternels » de l'an II. Anne Rolland-Boulestreau sonde les solidarités des communautés dans la guerre de Vendée. Ce dossier s'autorise d'intéressants jeux d'échelle : Nicolas Soulas questionne les tensions à la frontière entre la France et la Suisse, un voisinage entre individus et entre États.

Annales historiques de la Révolution française n° 421, juin-septembre 2025.

LETTRES DE L'ÉTRANGER

Païens d'Europe

Si l'on excepte les Samis, aux alentours du cercle polaire, et des tribus de Russie, les derniers peuples à avoir été christianisés en Europe habitaient le grand royaume de Lituanie. La date officielle de la conversion de ce pays à l'Église romaine est 1387, mais le paganisme n'a pas disparu. Au point d'influencer certains jésuites, jusqu'à la fin du XVIIe siècle. L'historien Francis Young consacre un livre savant à ces peuples méconnus. Le paganisme lituanien a paradoxalement été longtemps entretenu pour maintenir une zone tampon entre le catholicisme et l'orthodoxie. *Literary Review*, juillet 2025.

Lumumba assassiné

Patrice Lumumba, le Premier ministre du Congo, se levait à 2 heures du matin pour lire. Il dévorait Hugo, Molière, Rousseau, Voltaire. Ceux qui ont vu l'excellent documentaire *Bande-son pour un coup d'État*, du Belge Johan Grimonprez, accueilleront avec intérêt la biographie approfondie que lui consacre l'Écossais Stuart Reid *(The Lumumba Plot)*. Contrairement à ce qu'a cru la CIA, il n'a jamais eu d'appétence pour le communisme. Son assassinat en 1961 est dû à la conjonction entre l'hystérie de l'administration Eisenhower et les intérêts belges au Katanga, avec le discret appui de la France. *New York Review of Books*, 25 septembre 2025. ■

Olivier Postel-Vinay

@ Plus d'informations sur www.lhistoire.fr

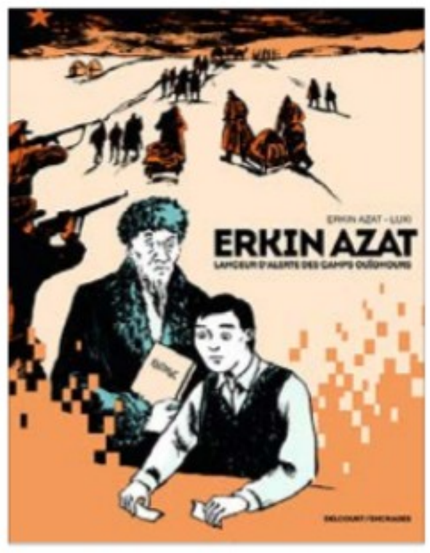
Bande dessinée

Témoigner pour les Kazakhs et les Ouïghours

Ce roman graphique du lanceur d'alerte Erkin Azat et de Luxi dénonce la tragédie qui se déroule dans l'ouest de la Chine.

Erkin Azat est un pseudonyme. Derrière ce nom, formé en associant les mots turc et persan qui signifient « liberté », se dissimule un ingénieur dans l'industrie pétrolière installé au Kazakhstan. Né à Ürümchi, capitale de la Région autonome ouïghoure du Xinjiang, au nord-ouest de la République populaire de Chine, il s'est exilé dans le pays natal de son grand-père.

Passé un « âge d'or » de renouveau politique et culturel dans les années 1980, les manifestations de Tiananmen (1989) et l'indépendance des républiques d'Asie centrale (dont le Kazakhstan) en 1991 après la chute de l'Union soviétique avaient soulevé de vifs espoirs en Région ouïghoure/Xinjiang. Un mouvement qui a provoqué, de la part des autorités chinoises, des politiques répressives à l'encontre des populations turciques musulmanes peuplant la région. Il s'agissait d'écraser toute dissidence politique et/ou religieuse avec pour objectif l'assimilation-sinisation de 12 millions de Ouïghours et de 2 millions de Kazakhs. La situation a empiré à partir de 2009, avec la répression des manifestations d'Ürümchi, puis en 2014 et 2017, avec une série de lois et règlements antiterroristes. Ce « tournant 2010 » marque une rupture significative en donnant un cadre légal à l'internement de masse, non seulement judiciaire, en centre de détention, en prison, mais aussi extrajudiciaire et arbitraire, en camp de rééducation.



ERKIN AZAT, LANCEUR D'ALERTE DES CAMPS OUÏGHOURS

Erkin Azat, Luxi, Delcourt, « Encrages », 2025.

Collecter les témoignages

A Almaty, la capitale du Kazakhstan, Erkin Azat collabore à l'association Ata Jurt, qui recueille les témoignages d'anciens détenus – hommes et femmes – ou de leurs proches, alerte sur la situation et pense des actions pour leur libération. En 2017, *via* des amis, le jeune activiste apprend de nouvelles arrestations. Il en tire un récit publié sur Internet. Les réactions ne se font pas attendre : des messages toujours plus nombreux lui sont adressés, révélant l'ampleur de la répression.

Après un rendez-vous en 2018 avec une ancienne prisonnière qui dessine, comme une thérapie, ce qu'elle a vécu, il collecte les témoignages décrivant des univers concentrationnaires faits de tortures psychologiques et physiques, d'humiliations, d'endoctrinement et de confessions forcées. Cette activité a un impact puissant sur sa vie quotidienne du fait des risques encourus, des précautions nécessaires et du caractère obsédant de ces révélations. Défenseur des droits humains, Erkin Azat se donne pour objectif de raconter et d'alerter sur la cause kazakhe et ouïghoure.

Outre ce fil narratif principal, l'ouvrage en suit deux autres, plus ténus mais essentiels pour appréhender la complexité de la situation. Le premier est celui du quotidien d'un exilé au Kazakhstan. Malgré ses diplômes, l'intégration est difficile. Le second porte sur l'enfance d'Erkin Azat et la figure de son grand-père qui, dans les années 1930, a quitté l'Union soviétique pour la Chine afin de fuir la collectivisation stalinienne et la famine. Un chemin qu'Erkin Azat a donc dû faire en sens inverse.

D'une très grande richesse, d'une belle complexité et d'une force humaniste troublante grâce à l'enchevêtrement des fils narratifs, ce roman graphique, finement conçu et illustré par la dessinatrice d'origine chinoise Luxi, invite à une plongée dans cette page noire et orwellienne, largement méconnue. ■

Cloé Drieu
Chargée de recherche au CNRS



À LIRE AUSSI CE MOIS-CI

Les Sœurs Jacob
Marie Desplechin, Fred Bernard, David Teboul, Les Arènes BD, 2025.

L'Infini dans un roseau. L'invention des livres dans l'Antiquité
Tyto Alba, Irene Vallejo, Les Belles Lettres, 2025.

© DELCOURT 2025

Classique

« The Great War and Modern Memory » de Paul Fussell

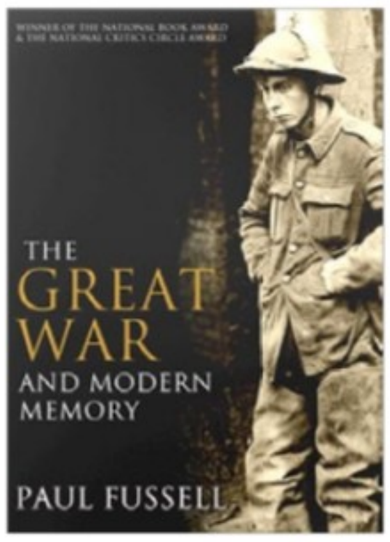
Dans cet ouvrage majeur, Paul Fussell montre comment les combattants de la Première Guerre mondiale ont révolutionné la littérature en décrivant leur expérience du front.

Par Bruno Cabanes*

LA THÈSE

Comment les combattants de 14-18 ont-ils traversé l'expérience inhumaine des tranchées et transformé en mots, parfois en création littéraire, leurs émotions et leurs sentiments ? Grand spécialiste de la littérature anglaise, Paul Fussell interroge la nouveauté de la Première Guerre mondiale dans un ouvrage qui a fait date et fut distingué par le National Book Award aux États-Unis (malheureusement non traduit en français). Pour lui, c'est la figure de l'ironie qui caractérise les témoignages de guerre – une conséquence de la distance insupportable entre guerre anticipée et guerre vécue.

« *Chaque guerre est ironique parce qu'elle est toujours pire que ce à quoi on s'attendait* », explique-t-il. « *Chaque guerre constitue une ironie de situation, parce que ses moyens sont mélodramatiquement disproportionnés par rapport à ses fins présumées.* » Il en fournit de multiples exemples, tirés surtout des poètes anglais Siegfried Sassoon, Wilfred Owen, Robert Graves et Rupert Brooke. Face à l'impossibilité de partager une expérience aussi radicale, Fussell conclut que les écrivains-combattants ont subverti le langage, créé un nouveau vocabulaire et de nouvelles métaphores. Ils ont donné naissance à une mémoire moderne de la guerre, dont nous sommes les héritiers.



Oxford University Press, 1975, rééd. OUP, 2013.

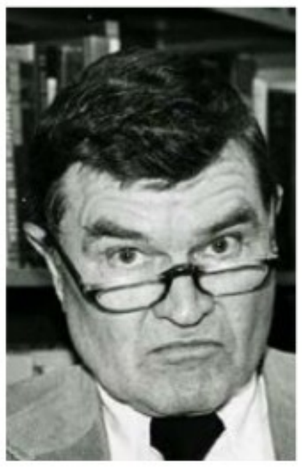
CE QU'IL EN RESTE

Publié en 1975, au lendemain de la guerre du Vietnam, *The Great War and Modern Memory* annonce une vague de travaux consacrés à l'expérience des combattants. Comme tout livre important (en 1998, il fut classé comme l'un des 100 essais les plus influents du XX^e^ siècle), il a été discuté et critiqué. D'abord, pour son utilisation de sources littéraires émanant exclusivement d'auteurs britanniques, pour la plupart des officiers et des écrivains reconnus, sans que soient pris en compte les correspondances ou les journaux de tranchée, puis pour son analyse un peu courte de la notion de « mémoire », qui deviendra un champ de recherche à part entière dans les années 1980-1990.

Mais c'est surtout Jay Winter qui a apporté la critique la plus forte. Dans *Sites of Memory, Sites of Mourning* (1995), il a nuancé l'idée selon laquelle la Première Guerre mondiale aurait rendu obsolètes les formes littéraires traditionnelles. En montrant l'émergence d'esthétiques nouvelles antérieurement à 1914 et la persistance après la guerre des anciens langages du sacré pour exprimer le deuil de masse. Ce débat a marqué l'histoire culturelle de la guerre pendant plusieurs décennies. ■

* *Titulaire de la chaire Donald G. et Mary A. Dunn d'histoire de la guerre à l'Ohio State University*

L'AUTEUR



AP/SIPA

Paul Fussell

Né à Pasadena, en Californie, Paul Fussell (1924-2012) a vu la guerre de près. A 20 ans, il sert comme sous-lieutenant en France, où il est blessé pendant la campagne d'Alsace. A la fin de la guerre, il rentre aux États-Unis et se prépare à participer à l'invasion du Japon, lorsqu'il apprend avec soulagement la capitulation japonaise, un souvenir rapporté dans un essai au titre provocateur : *Thank God for the Atom Bomb* (« Dieu soit loué pour la bombe atomique »), paru en 1988. Après un doctorat à Harvard sur la poésie anglaise du XVIII^e^ siècle, il enseigne la littérature à Rutgers et à l'université de Pennsylvanie. Son expérience de guerre le hantera toute sa vie. *The Great War and Modern Memory* a été écrit en mémoire du sergent Edward Keith Hudson, tué à ses côtés le 15 mars 1945. En 1996, Fussell publie un ouvrage plus personnel, *Doing Battle* (« Livrer bataille »), qui porte un sous-titre caractéristique de son tempérament : *The Making of a Skeptic* (« La formation d'un sceptique »).

@ Retrouvez tous les « Classiques » sur www.lhistoire.fr

SORTIES

■ **Expositions** *p.90* ■ **Cinéma** *p.92* ■ **Médias** *p.96*

Expositions

L'enfance des Lumières

A l'occasion du 300e anniversaire du peintre Jean-Baptiste Greuze, une exposition dévoile la modernité du regard porté, au XVIIIe siècle, sur l'enfance et les dangers qui la guettent.

L'exposition que le Petit Palais consacre à Jean-Baptiste Greuze (1725-1805) n'offre pas seulement aux visiteurs l'occasion d'entrer dans l'intimité d'un peintre très célèbre en son temps et injustement méconnu aujourd'hui : elle permet aussi de prendre la mesure du combat des Lumières pour la reconnaissance de l'enfance comme un âge à part entière.

Greuze est l'auteur de déchirantes scènes de vie familiale qui ont fait l'admiration de Diderot. Mais il est aussi un authentique portraitiste de l'enfance, dont la touche sensible parvient, par la fraîcheur des carnations et le raffinement des textures, à rendre la profondeur des émotions de ses jeunes modèles. Celles-ci ne sont pas sans lien avec la liberté du peintre et son désir d'émancipation. Affranchi et désinvolte à l'égard de l'Académie royale de peinture, qu'il fera patienter treize ans avant de remettre son morceau de réception, Greuze le fut tout autant vis-à-vis de l'aristocratie de cour.

Restituer l'innocence

Sollicité pour faire le portrait de la Dauphine, belle-fille de Louis XV, l'artiste répond qu'il n'est pas dans ses habitudes de peindre des *« visages plâtrés »*. C'est en effet au naturel que Greuze entend restituer l'innocence et



***Tête de jeune garçon au crayon* par Thérèse Éléonore Lingée, d'après Jean-Baptiste Greuze (vers 1777).**

la fragilité de l'enfance. Comme dans les écrits de Rousseau, la cellule familiale forme, sur la toile du peintre, un théâtre où l'apprentissage s'épanouit avant tout au miroir de l'amour parental. Cette harmonie demeure pourtant fragile, car le père peut se montrer trop autoritaire ou, au contraire, trop laxiste, à l'image de la toile représentant Septime Sévère face à son fils Caracalla.

La modernité de Greuze se mesure aussi par sa capacité à médiatiser ses thématiques en direction d'un public dépassant largement le milieu des amateurs d'art. La stratégie qu'il élabore en connivence avec son épouse, Anne Gabrielle Babuty, fille d'un libraire parisien de la rue Saint-Jacques, fait de son œuvre l'une des plus abondamment reproduites, par la gravure, du vivant d'un peintre. Il ne manque à l'exposition qu'un éclairage sur la singularité du regard de l'artiste face à la vie populaire italienne à l'occasion de son voyage de 1756. L'actualité de Greuze n'en est pas moins vive dans la dernière salle, consacrée aux allégories d'une jeunesse brisée, volée et bafouée par le mépris du consentement et l'entrée forcée dans l'âge adulte. Avec *L'Oiseleur accordant sa guitare*, Greuze fixe dès 1757 la figure d'un prédateur sexuel. Ailleurs, œufs cassés et oiseaux morts sont convoqués comme autant de symboles d'une virginité perdue. La cruche brisée que porte une jeune fille au regard éteint exprime, pour sa part, un viol de la pureté aux irréparables effets. Greuze meurt oublié dans son atelier, le 21 mars 1805. On débat à présent sur la nécessité de « déboulonner » les Lumières. L'exposition du Petit Palais montre à rebours à quel point celles-ci entrent en profonde résonance avec nos questionnements d'aujourd'hui. ■

Gilles Montègre
Maître de conférences HDR, Université Grenoble Alpes

À VOIR

Jean-Baptiste Greuze. L'enfance en lumière jusqu'au 25 janvier 2026 au Petit Palais, Paris.

© GRANDPALAISRMN (THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART)/PHOTO THIERRY OLLIVIER ; SERVICE PRESSE – © MUSÉE FABRE DE MONTPELLIER MÉDITERRANÉE MÉTROPOLE/PHOTO FRÉDÉRIC JAULMES

4_108595826



***Un enfant qui s'est endormi sur son livre*, dit *Le Petit Paresseux*, huile sur toile de 1755. A travers la fraîcheur des carnations et le raffinement des textures, Jean-Baptiste Greuze excelle à restituer la figure et les émotions de l'enfance.**

Cinéma

Berlinguer ou le fol espoir des communistes italiens

Andrea Segre dresse le portrait d'Enrico Berlinguer, qui cherchait le « compromis historique » afin que son parti puisse gouverner.





Ci-contre : l'acteur Elio Germano incarne Enrico Berlinguer. A gauche : image d'archive des funérailles de l'homme politique italien, en 1984.

Enrico Berlinguer, au milieu des années 1970, a représenté un fol espoir : et si le Parti communiste pouvait se réformer en profondeur ? Et s'il pouvait arriver au pouvoir en Italie puis en France ? Le film d'Andrea Segre parvient à incarner cette figure et cette idée grâce à une mise en scène nerveuse comme un thriller, subtile et originale comme une œuvre d'auteur. Mais aussi grâce à un acteur au charisme impressionnant : Elio Germano. Au point de susciter un véritable engouement en Italie, réunissant plus d'un million de spectateurs de toutes les générations. Les plus anciens communiaient dans le souvenir de Berlinguer et les plus jeunes découvraient que la gauche pouvait éviter le pire à un pays qui n'est pas forcément condamné au berlusconisme ou à l'extrême droite.

Le film débute à Sofia, en octobre 1973, avec une impressionnante scène de tension et d'éclats de verre. Quelques semaines après le coup d'État de Pinochet au Chili, Berlinguer soutient, face au numéro un bulgare, qu'il faut tirer une leçon de l'expérience Allende. Pour les Soviétiques et le bloc de l'Est, qui restent dans une logique d'affrontement de guerre froide, Allende n'a subi que ce qu'il méritait. Pour Berlinguer, au contraire, l'expérience, si fragile soit-elle, indique une voie, celle du *compromesso storico* (« compromis historique »), appel au dialogue avec la Démocratie chrétienne (DC), parti de droite catholique modérée, pour permettre au Parti communiste italien (PCI) d'accéder au gouvernement du pays. Quelques minutes après ce dialogue de sourds, la voiture qui ramène Berlinguer à l'aéroport est victime d'un « accident » étrange, que l'homme politique interprète sans mal comme un attentat.

En Italie, même s'il est parfois contesté en interne par les derniers apparatchiks pro-Moscou, Berlinguer accumule les succès. Victoire lors du référendum sur le divorce en mai 1974, lors des élections en juin 1976, où le PCI représente 34 % des voix. Lors de la fête de l'Unita, à Florence, devant plus d'un demi-million de personnes, Berlinguer lance la « grande ambition » de conduire le PCI au pouvoir.

Eurocommunisme

Le film d'Andrea Segre multiplie les allers-retours entre vie publique et vie privée, entre la communauté communiste et la politique nationale. Dans ces différents univers, tous les personnages prennent une épaisseur étonnante par la vitalité et la complexité dont ils sont l'expression. Tous ont un corps. Berlinguer, bien sûr, et ses mouvements d'étirement tous les matins, mais également les camarades de lutte : Antonio Tato, son attaché de presse ; Nilde Iotti, la première femme présidente de la Chambre des députés ; Pietro Ingrao, son prédécesseur, Ugo Pecchioli, secrétaire du PCI. Ou encore le personnel politique, Giulio Andreotti et ses manies, Aldo Moro et sa probité.

La scène la plus forte se situe à Moscou en février 1976, devant les délégués soviétiques du 25e Congrès. Berlinguer, juste devant Leonid Brejnev, affirme que la défense des libertés civiques et politiques est indispensable au développement du socialisme. Les moues sur les visages, les applaudissements mitigés du bout des doigts, les chuchotements interloqués, tout dit ici un décalage entre le Kremlin et l'« eurocommunisme », que le film rend formidablement bien.

VIVO FILM/JOLEFILM/RAI CINEMA/NOUR FILMS

Alors qu'Enrico Berlinguer négocie directement avec Aldo Moro, le second est assassiné par les Brigades rouges, ce qui met fin à l'ambition gouvernementale des communistes. Six ans plus tard, le 11 juin 1984, plus d'un million et demi d'Italiens assistent aux funérailles de Berlinguer, disparu à 62 ans. Le film s'achève avec ces archives émouvantes, proposant une dernière leçon d'histoire, celle d'une utilisation intelligente des images : celles de la fiction parviennent, tout au long de l'œuvre, à prolonger, à commenter, à réfléchir les archives d'autrefois. ■

Antoine de Baecque

À VOIR

Berlinguer. La Grande Ambition

Andrea Segre, en salle.

POUR NOS ABONNÉS

6 NOVEMBRE
20H15

NOUR FILMS

Paris



BERLINGUER. LA GRANDE AMBITION
D'ANDREA SEGRE

Projection suivie
d'une rencontre avec
Marc Lazar, historien,
et **Antoine de Baecque**

40 places sont offertes
aux abonnés de *L'Histoire*

Inscription :
privilege-abonnes
@histoire.presse.fr

Cinéma Le Champo,
51, rue des Écoles,
75005 Paris
www.cinema-lechampo.com

Western en Italie

Pile ou face, *un film échevelé à partir de la tournée du* Wild West Show *de Buffalo Bill.*

En 1890 la tournée du *Wild West Show* de Buffalo Bill passe par l'Italie. Elle y rencontre un grand succès, comme quelques mois plus tôt en France. Le chasseur de bisons devient une star européenne dont l'historien Mario Bussoni, dans *Buffalo Bill in Italia*, a bien montré la fabrique mythique.

Les cinéastes italiens Alessio Rigo de Righi et Matteo Zoppis, fascinés par cette légende, ont eu la bonne idée d'imbriquer dans ce contexte une romance d'amour passionnelle et fatale : la fuite de Rosa, jeune épouse française d'un colonel de l'armée italienne, et de Santino, son amant, garçon vacher de Campanie. S'ensuit la fuite des amoureux à travers la nature du sud de l'Italie.

Héros paradoxaux

Le film, reconstitution historique de la tournée de Buffalo Bill, prend alors les allures d'un western à l'italienne, moins par ses spaghettis que par ses paysages sauvages alternant montagnes, marais et mer, ses chevaux et ses animaux, ou encore les figures hautes en couleur qu'il convoque. Les buffles remplacent les bisons, les *briganti* se substituent aux Indiens.

Buffalo Bill part à la recherche des amants fugitifs à travers cette Italie des campagnes traditionnelles. La course-poursuite croise alors deux grandes histoires nationales. D'abord la construction du chemin de fer et son réseau du sud, menée d'une main de fer par les autorités, qui transforment les travailleurs en forçats. Les conquêtes du Risorgimento ensuite, dont les héros paradoxaux sont parfois des *briganti* anarchistes, hors-la-loi au grand cœur.

Tout se croise dans ce western italien à la Peckinpah, la violence et l'audace, la nature et le fantastique, composant *in fine* un tissu mythologique de première importance : comment l'Amérique a-t-elle pu à ce point féconder l'imaginaire italien ? Buffalo Bill a gagné, ce film en est la preuve éclatante. ■ ***A. de B.***

À VOIR

Pile ou face

Alessio Rigo de Righi et Matteo Zoppis, en salle le 12 novembre.

POUR NOS ABONNÉS

13 NOVEMBRE
20 HEURES

LE ST ANDRÉ DES ARTS shellac

Paris



PILE OU FACE
D'ALESSIO
RIGO DE RIGHI ET
MATTEO ZOPPIS

Projection suivie
d'une rencontre avec
Thibault Bechini, historien,
et **Antoine de Baecque**

25 places sont offertes
aux abonnés de *L'Histoire*

Inscription :
privilege-abonnes
@histoire.presse.fr

Cinéma Saint-André-des-Arts,
30, rue Saint-André-des-Arts,
75005 Paris
cinesaintandre.fr

Cinéma

Mr. Kornev goes to Moscow

Deux procureurs *ou le conte du désenchantement dans l'Union soviétique des purges des années 1930.*



Aleksandr Kuznetsov est Kornev.

Deux procureurs est l'adaptation d'une nouvelle de Gueorgui Demidov. Cet ingénieur soviétique arrêté en 1938 et déporté au Goulag imagine la confrontation entre Kornev, le petit procureur de la ville de Briansk, et Vychinski, le procureur général de l'Union soviétique.

Le réalisateur ukrainien Loznitsa, passionné par la période stalinienne, dans laquelle il puise ses sujets et sa compréhension du monde, en donne ici une version remarquablement soignée. Surtout, il en fait un conte du pouvoir implacable.

A la manière de Frank Capra avec *Monsieur Smith au Sénat* (1939), Loznitsa place au cœur de son récit un jeune idéaliste qui se rend à la capitale, mû par la justice. Celle de la démocratie libérale pour Mr. Smith, celle de la « légalité socialiste » pour Kornev. Mais, là où l'Américain opérait un conte du réenchantement, *Deux procureurs* est un conte du désenchantement.

Malgré sa grande qualité formelle et les exceptionnelles scènes de face-à-face, fortes du talent de documentariste de Loznitsa, on n'y retrouve pas l'historiographie la plus récente, qui n'oppose plus aussi frontalement les « purs » bolcheviks aux fossoyeurs staliniens. Cependant, cette plongée dans la prison du broyage des opposants impressionne et reste d'actualité. Et c'est bien le message de Loznitsa. ■

Olivier Loubes

À VOIR

Deux procureurs
Sergueï Loznitsa, en salle le 5 novembre.

POUR NOS ABONNÉS

Toulouse

4 NOVEMBRE
20 HEURES



AVANT-PREMIÈRE : DEUX PROCUREURS DE SERGUEÏ LOZNITSA

Projection suivie d'une rencontre avec **Natacha Laurent** (université Toulouse-Jean-Jaurès)
Discussion animée par **Olivier Loubes**

25 places sont offertes aux abonnés de *L'Histoire*

Inscription : privilege-abonnes @histoire.presse.fr

Cinéma ABC, 13, rue Saint-Bernard, 31000 Toulouse
abc-toulouse.fr

Un nazi en fuite

Kirill Serebrennikov adapte La Disparition de Josef Mengele *d'Olivier Guez.*

Université de Sao Paulo, 2023. Lors d'un cours d'anatomie, le professeur invite ses étudiants à observer le squelette posé devant eux. Tout en dispensant ses connaissances, il leur indique que ces ossements sont ceux de Josef Mengele.

Surnommé « l'ange de la mort », le médecin allemand, qui mena toutes sortes d'expérimentations sur des détenus dans le camp d'Auschwitz, réussit à quitter l'Allemagne pour l'Argentine en 1949. Recherché, Josef Mengele se réfugie au Paraguay puis au Brésil.

Adaptant l'ouvrage éponyme d'Olivier Guez (Grasset, 2017), Kirill Serebrennikov montre tout le cynisme et la paranoïa d'un homme traqué mais obsédé par ses certitudes. Surtout, il dépeint les relations dans la deuxième moitié du XX^e^ siècle entre les dictatures latino-américaines et les nazis ayant fui l'Europe. Glaçant. ■

Olivier Thomas

À VOIR

La Disparition de Josef Mengele
Kirill Serebrennikov, en salle.



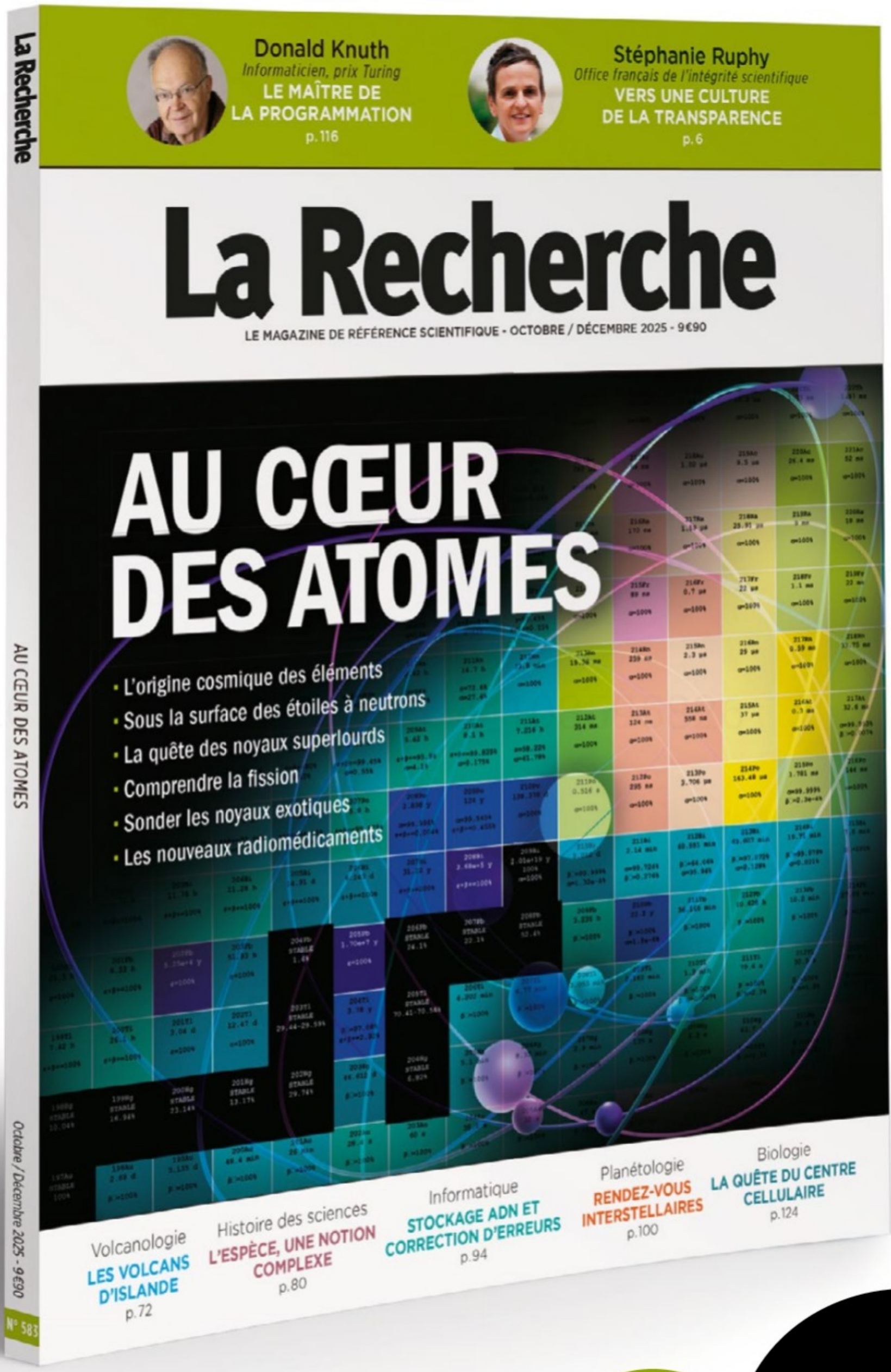
August Diehl incarne Josef Mengele.

SBS PRODUCTIONS/PYRAMIDE DISTRIBUTION – CG CINÉMA/HYPE STUDIOS/BAC FILMS

32 SCIENTIFIQUES PARTICIPENT À CE NUMÉRO

La Recherche

LE MAGAZINE DE RÉFÉRENCE SCIENTIFIQUE



Chez votre marchand de journaux

148 pages

MAGAZINE-LIVRE

Trimestriel

Médias

Thomas, l'autre Cromwell

La série Wolf Hall *s'achève. Plongée dans la cour d'Henri VIII.*



Thomas Cromwell (Mark Rylance) conseille Henri VIII d'Angleterre (Damian Lewis).

Avec *Le Miroir et la Lumière*, la BBC a enfin bouclé son adaptation de la trilogie que la romancière Hilary Mantel a consacrée à Thomas Cromwell (v. 1485-1540). Par la grâce de l'auteure, cette figure oubliée de l'histoire anglaise, conseiller d'Henri VIII, a pris le pas dans la mémoire collective sur son lointain descendant Oliver Cromwell, qui cent ans plus tard renversa pour un temps la monarchie. Les trois romans, disponibles en France chez Sonatine, peignaient le portrait infiniment nuancé de ce roturier parvenu au sommet du pouvoir au moment où les caprices matrimoniaux d'un souverain conduisaient au schisme anglican.

Tempo élégiaque

En 2015 les deux premiers volumes, *Dans l'ombre des Tudors* et *Le Pouvoir*, avaient été adaptés en une seule saison intitulée *Wolf Hall*, réalisée par Peter Kosminsky. Mark Rylance, héritier incontestable des grands acteurs shakespeariens John Gielgud ou Laurence Olivier, y traçait très précisément la force et les contradictions d'un personnage mû aussi bien par sa foi – Hilary Mantel le dépeint comme un luthérien militant – que par sa soif de pouvoir et de richesse.

Paru en 2020, *Le Miroir et la Lumière* retrace sur plus de 1 000 pages les derniers temps de la vie de Cromwell, de l'exécution d'Anne Boleyn, en 1536, à celle du conseiller quatre ans plus tard. Les créateurs de la série, Kosminsky et le scénariste Peter Straughan, s'en sont tenus au tempo élégiaque qu'impose Hilary Mantel. Le « miroir » du titre, c'est Cromwell, qui n'existe que par la lumière du souverain qu'il reflète. Mark Rylance incarne à merveille le stoïcisme d'un personnage trop au fait de sa condition – de roturier, de favori, d'hérétique.

Les dix ans qui séparent les deux saisons offrent à Damian Lewis, à qui est échu le rôle d'Henri VIII (après Charles Laughton dans *La Vie privée d'Henri VIII*, réalisé en 1933 par Alexander Korda, ou Jonathan Rhys-Meyer dans la série *Les Tudors*), l'espace nécessaire pour donner une idée des ravages de l'absolutisme sur un souverain qui ne distingue plus l'objet de ses pulsions de ses aspirations politiques. La mise en scène, qui tire le meilleur parti des décors qu'offre le patrimoine anglais de la Renaissance, se garde bien d'énoncer brutalement les parallèles avec les tyrans du XXIe siècle. Ils s'imposent pourtant. ■

Thomas Sotinel

À VOIR

Wolf Hall. Dans l'ombre des Tudor et Le Miroir et la Lumière
disponibles sur arte.tv jusqu'au 20 février 2026.

RADIO-TÉLÉ

Concordance des temps

Jean-Noël Jeanneney reçoit, le 1er novembre, dans son émission, Maurice Sartre pour « Littérature perdue, littérature retrouvée ! » Le 8, Christophe Bellon pour « Waldeck-Rousseau en République ». Le 15, Sabine Dullin pour « La Russie : aux sources d'un impérialisme ».

Tous les samedis à 10 heures sur France Culture.

Espagne, une guerre sans fin

Dans ce documentaire, Stéphane Benhamou et Barbara Necek réexaminent la guerre d'Espagne, qui mit aux prises deux projets politiques opposés, avant de se conclure par la victoire du nationalisme et la terrible répression des républicains.

Le mardi 11 novembre à 21 heures sur Arte.

Franco, la mémoire bafouée de l'Espagne

Cinquante ans après la mort de Franco, l'Espagne reste l'un des rares pays à n'avoir jamais jugé les crimes de sa dictature. Un paradoxe qu'explore ce documentaire de Gaëlle Pialot.

Le mercredi 19 novembre à 20 h 50 sur Histoire TV.

De Gaulle, le commencement

Pendant la Première Guerre mondiale, Charles de Gaulle est capturé. Prisonnier, il contemple la guerre, la France, et développe ses idées politiques. Une période déterminante pour la suite. Un film de Frédéric Brunnquell.

En novembre sur France 2.

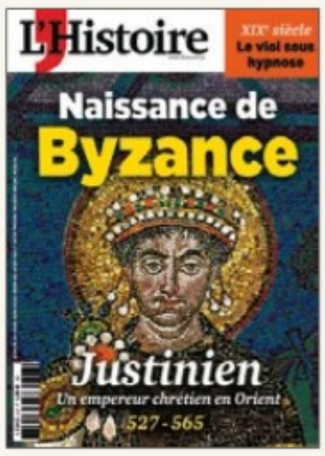
@ Plus d'informations sur www.lhistoire.fr

© NICK BRIGGS / PLAYGROUND TELE

L'Histoire

Retrouvez nos anciens numéros et abonnez-vous !

1 AN - 11 nos
58€
SEULEMENT
au lieu de ~~76,90~~ €*
+ 2 nos OFFERTS









ANNÉE 2023

- **Mille et une vies de la forêt française**
  N°503 janvier 2023 | 6,90 €
- **Spécial Ukraine : questions d'histoire sur le retour de la guerre en Europe**
  N°504 février 2023 | 6,90 €
- **Incas. Un empire à 3000 mètres d'altitude**
  N°505 mars 2023 | 6,90 €
- **Iran. Comment les islamistes ont pris le pouvoir**
  N°506 avril 2023 | 6,90 €
- **1075 - Réforme grégorienne**
  N°507 mai 2023 | 6,90 €
- **Les Phéniciens : la puissance des cités marchandes**
  N°508 juin 2023 | 6,90 €
- **La peste, itinéraire d'une tueuse (numéro double)**
  N°509-510 juil-août 2023 | 7,90 €
- **La haine des élites**
  N°511 septembre 2023 | 6,90 €
- **1793, vivre sous la Terreur**
  N°512 octobre 2023 | 6,90 €
- **A qui appartient la terre ?**
  N°513 novembre 2023 | 6,90 €
- **Voyageurs des Lumières**
  N°514 décembre 2023 | 7,90 €

ANNÉE 2024

- **Révolutionnaires sous les tsars**
  N°515 janvier 2024 | 6,90 €
- **La chute des Ming**
  N°516 février 2024 | 6,90 €
- **Portugal 1974 : la révolution des Œillets**
  N°517 mars 2024 | 6,90 €
- **Vie et mort de la « Françafrique »**
  N°518 avril 2024 | 6,90 €
- **Les amours au Moyen Age**
  N°519 mai 2024 | 6,90 €
- **Le sionisme**
  N°520 juin 2024 | 6,90 €
- **La violence et la guerre (numéro double)**
  N°521-522 juil-août 2024 | 7,90 €
- **Août 1944 : 7 jours pour libérer Paris**
  N°523 septembre 2024 | 6,90 €
- **La grande aventure de la Compagnie des Indes**
  N°524 octobre 2024 | 6,90 €
- **Secrets et mensonges d'État**
  N°525 novembre 2024 | 6,90 €
- **Ces paysans qui ont fait la France**
  N°526 décembre 2024 | 6,90 €

ANNÉE 2025

- **Naissance de Byzance Justinien un empereur chrétien en Orient**
  N°527 janvier 2025 | 6,90 €
- **Guerre de Crimée**
  N°528 février 2025 | 6,90 €
- **France 1945 : tout est possible !**
  N°529 mars 2025 | 6,90 €
- **Liban. Le pays déchiré**
  N°530 avril 2025 | 6,90 €
- **Haïti. La révolution des esclaves**
  N°531 mai 2025 | 6,90 €
- **La conquête de l'Algérie**
  N°532 juin 2025 | 6,90 €
- **Le Nil, histoire d'un fleuve (numéro double)**
  N°533-534 juil-août 2025 | 7,90 €

LES COLLECTIONS DE L'HISTOIRE

De véritables livres
au prix d'un magazine.







ANNÉE 2023

- N°98 : **Les Vikings, une histoire mondiale** | 9,90 €
- N°99 : **Mésopotamie, là où tout a commencé** | 9,90 €
- N°100 : **France - Allemagne, 200 ans de guerre et de passion** | 9,90 €
- N°101 : **Préhistoire : au commencement des sociétés humaines** | 9,90 €

ANNÉE 2024

- N°102 : **La Pologne. Mille ans d'une nation** | 9,90 €
- N°103 : **L'Espagne de Franco. Un pays broyé** | 9,90 €
- N°104 : **Etats-Unis. Les fièvres d'une démocratie** | 9,90 €
- N°105 : **Paris au Moyen Age. La ville monstre** | 9,90 €

ANNÉE 2025

- N°106 : **Les Palestiniens** | 9,90 €
- N°107 : **Cambodge : d'Angkor au génocide khmer rouge** | 9,90 €



Conservez vos numéros dans l'un de ces élégants coffrets

▶ L'écrin 12 nos 18€90 ▶ L'écrin 12 nos + 4 nos des Collections 21€90

Retrouvez sur www.lhistoire.fr l'intégralité des numéros disponibles, des dossiers pour préparer les concours : ENS...

Bon de commande Spécial 2025

À renvoyer sous enveloppe affranchie à : L'Histoire - VPC
45 avenue du Général Leclerc 60643 Chantilly Cedex - commandes@histoire.presse.fr

J'indique les coordonnées de l'abonnement : ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Tél.** |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

** Recommandé pour la livraison ☐ J'accepte de recevoir par mail, des offres de L'Histoire.

L'abonnement à l'Histoire : 1 an - 11 numéros + 2 n° GRATUITS **Indiquez les 2 numéros GRATUITS souhaités :** |_|_| |_|_|		58,00 €	TOTAL _____€
Indiquez ci-dessous vos numéros souhaités :		**Quantité**	**Prix unitaire**	
■ L'HISTOIRE |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_|		7,90 € 6,90 €	_____€ _____€
■ LES COLLECTIONS DE L'HISTOIRE |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_|		9,90 €	_____€
■ L'écrin L'HISTOIRE 12 numéros			18,90 €	_____€
■ L'écrin L'HISTOIRE 16 numéros			21,90 €	_____€
FRAIS DE PORT : France métropolitaine (Pour l'étranger : nous contacter) **1€** par numéro **10€** de 1 à 5 écrins, **23€** de 6 à 10 écrins, **35€** de 11 à 15 écrins, (au-delà nous consulter).				_____€ _____€
TOTAL DE MA COMMANDE (Frais de port inclus)				_____€

☐ **Oui**, je profite de l'offre d'abonnement spécial 2025 à L'Histoire 1 an - 11 nos pour 58 € au lieu de ~~76,90~~ € avec les 2 nos OFFERTS, de mon choix, que j'indique ci-contre. Je règle aujourd'hui par chèque à l'ordre de L'Histoire.

☐ **Oui**, je souhaite compléter ma collection et recevoir dans les 10 jours, ma commande ci-contre. Je règle aujourd'hui par chèque à l'ordre de L'Histoire ou pour tout paiement par CB, rendez-vous sur le site : www.lhistoire.fr
Votre commande sera expédiée à réception de votre règlement.

P537

VPC537

*Vous pouvez acquérir séparément 10 nos à 6,90 €, 1 n° double à 7,90 €.
Les Éditions L'Histoire, situées au 41bis avenue Bosquet, Paris 7e, et qui éditent L'Histoire, sont responsables de traitement et collectent des données afin de servir votre commande. Vos données pourront être transmises à d'autres organismes (presse, VAD, caritatif) et sont conservées pour une durée de 3 ans à partir de votre dernier achat. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement au traitement de vos données et définir vos directives post-mortem à l'adresse mail suivante : dpo@lhistoire.fr. Les Éditions L'Histoire disposent d'un délégué à la protection des données pouvant être contacté au 41bis avenue Bosquet, Paris 7e ou à l'adresse mail dpo@lhistoire.fr



Profession « obituarist »

Écrire des nécrologies, c'est un métier, un métier difficile, car deux écueils menacent : la complaisance et le règlement de comptes.

Dans la pratique du genre journalistique de la nécrologie, les Anglo-Saxons font figure de pionniers – tout comme dans la biographie, et ce n'est pas un hasard, l'une étant un condensé de l'autre. Ceux qui élèvent l'enterrement médiatique au rang d'un des beaux-arts ont droit au titre d'« *obituarist* » (du latin *obitus*, « la mort »), un terme sans équivalent en français. L'*understatement*, sport national anglais qui est un concentré d'euphémisme et d'humour acide, en est le pilier.

The Daily Telegraph, The Times, The Economist, ont leurs « *obits* » attitrés. Ceux-ci étaient traditionnellement obséquieux et flatteurs jusqu'au milieu des années 1980 ; ils sont devenus plus critiques le cas échéant mais l'esprit de litote demeure, du moins sous les plumes anglaises, car, aux États-Unis, le respect pour le mort prime de même que l'évitement des sujets qui fâchent. Ils ne disent pas que le défunt était ennuyeux mais qu'on se souviendra de lui comme d'« un infatigable raconteur ». S'il était homosexuel, le mot n'est pas imprimé mais chacun comprend si l'on précise qu'« il ne s'était jamais marié » ou qu'il était « un célibataire endurci ». Les *obits* sont devenus si populaires que des romanciers les ont croqués en personnages.

Mais jusqu'où va le respect dû à un mort ? Faut-il taire les erreurs dans ses engagements ?

Et en France ? Il arrive que les nécrologies contredisent la vie. Les « frigos », où l'on conserve les « viandes froides » (qu'en termes choisis…), entendez le dossier où la rédaction d'un journal garde des nécrologies écrites à l'avance afin de ne pas être prise de court, témoignent de l'évolution des mentalités. Le côté personnel requis désormais du rédacteur (souvenirs, détails, vie privée dans les limites de la décence) autorise le recours à un proche du disparu et donc l'usage de la première personne. Une conséquence de la tyrannie de la transparence et un effet à retardement de l'ego-histoire ?

Mais jusqu'où va le respect dû à un mort ? Faut-il taire les erreurs dans ses engagements, les lacunes dans ses livres ? On a pu lire avec effarement dans *Le Devoir,* grand quotidien de Montréal, une chronique de John R. MacArthur exécutant l'historien et éditeur Pierre Nora, tuant le mort en quelque sorte, au motif qu'il avait osé décliner les propositions de publier chez Gallimard *The Age of Extremes* d'Eric Hobsbawm et *Vichy France* de Robert Paxton. Son article s'achevait par un « *Honte à Nora* » qui devrait lui faire honte.

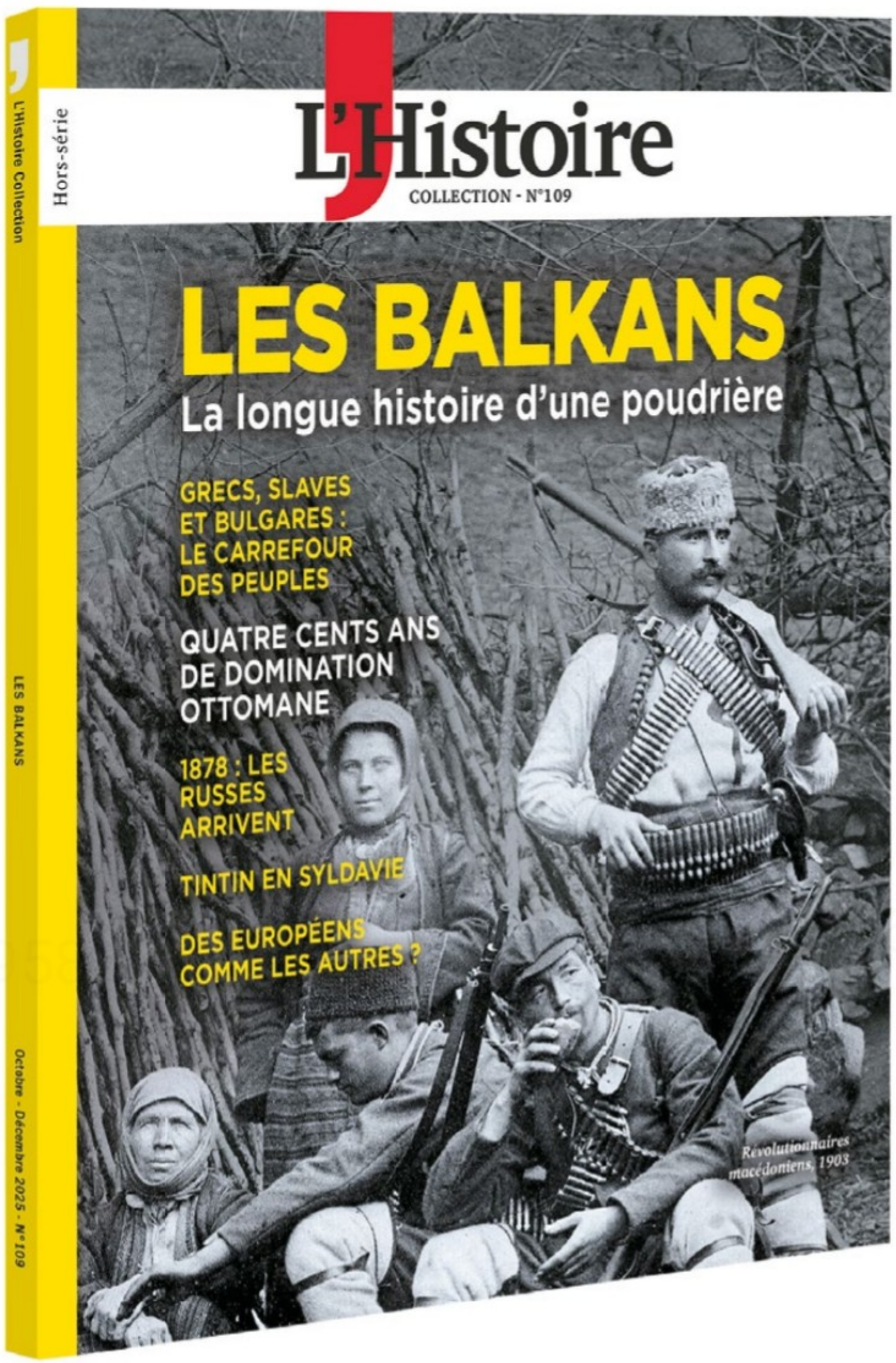
Pourtant, il ne saurait y avoir de vache sacrée en histoire. Philippe-Jean Catinchi le sait mieux que quiconque. Agrégé d'histoire, disciple de Philippe Ariès (qui eut droit à sept lignes en 1984 dans *Le Monde*, misère…) et de Robert Mandrou, passionné d'historiographie, il se présente comme « fossoyeur en chef » au *Monde* : c'est lui qui rédige la plupart des nécrologies d'historiens depuis 1998, car il les lit et les connaît. Il a le souci de distinguer à titre posthume des penseurs sans visibilité de leur vivant, de faire regretter au lecteur de ne pas les avoir connus, de débusquer l'homme derrière l'universitaire. Et donc de joindre des membres de l'entourage, même si, à chaud, il est plus délicat d'appeler un parent qu'un ami ou un ancien élève. Pour Claude Mossé et Pierre Laborie, il imposa une page dont la rédaction ne voulait pas. « *Pas assez connus ? Ça les fera connaître !* »

Ses 4 300 signes sont rarement à charge mais il ne se privera pas de dévoiler les dessous d'un mandarinat. De quoi démentir le moraliste Cioran, qui jugeait incroyable que la perspective d'avoir un jour un biographe n'ait jamais fait renoncer personne à avoir une vie. ■

Pierre Assouline est membre du comité scientifique de L'Histoire, *il vient de publier* L'Annonce *(Gallimard, 2025)*

@ Retrouvez toutes les « Cartes blanches » sur www.lhistoire.fr
A suivre également sur www.larepubliquedeslivres.com

PHOTO PERSONNELLE



Le mook
des passionnés
d'histoire

Trimestriel
132 pages

**Le 9 octobre 2025,
en kiosque, en librairie
et sur www.lhistoire.fr**

Les Balkans sont encore trop souvent associés à la fragmentation et à la violence. C'est oublier que, dans cette péninsule, la culture grecque s'est épanouie, l'alphabet cyrillique est né et des populations mêlées ont pu coexister, dans une relative paix, pendant quatre siècles, sous la domination ottomane. A l'heure où la Russie cherche à y reprendre pied, les Balkans sont la clé de notre sécurité.

L'Histoire
COLLECTION



EXPOSITION IMMERSIVE

MAGELLAN

UN VOYAGE QUI CHANGEA LE MONDE

22 OCTOBRE 2025
1ER MARS 2026

MUSÉE NATIONAL DE LA MARINE
PARIS-TROCADÉRO

DESSINS : REMEMBERS. Adapté de la collection documentaire « L'Incroyable périple de Magellan » écrite et réalisée par François de Riberolles, produite par Camera Lucida. © Camera Lucida Productions – Arte France – Minimal Films – Belgica Films – Serena Productions – 2022. Design graphique de l'affiche : Justine Gaxotte

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

EN CO-PRODUCTION AVEC

lucid realities

camera lucida

CIC

RATP arte JUNIOR Le Point HISTORIA connaissance des arts Le Parisien RTL